This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

5038.60

BOUGHT WITH THE INCOME
FROM THE BEQUEST OF
JAMES WALKER, D.D., LL.D.,
(Class of 1814,)
FORMER PRESIDENT OF HARVARD COLLEGE;
"PREFERENCE BEING GIVEN TO WORKS
IN THE INTELLECTUAL AND
MORAL SCIENCES"
RECEIVED 2 October,
1877.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

LA THÉORIE DU PROGRÈS INDÉFINI.

Estote perfecti! (Ev. S. Matth.)

Ὅμοιος θεῷ κατὰ τὸ δυνατὸν!

(Platon.)

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR LA THÉORIE

DU PROGRÈS INDÉFINI

DANS SES RAPPORTS

AVEC L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION

ET LES DOGMES DU CHRISTIANISME

Par J.-J. THONISSEN,

Professeur à l'Université catholique de Louvain, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique et de la Société d'Économie politique de Paris.

SECONDE ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1860

H 5038.60

1877, Oct. 2.
Walker Fund.

PROPRIÉTÉ ET RÉSERVE POUR TOUTE TRADUCTION.

PRÉFACE.

La théorie du progrès indéfini se manifeste aujourd'hui dans toutes les sphères accessibles à la dévorante activité de l'homme. Elle sert d'enseigne à toutes les écoles, de devise à tous les systèmes, de bannière à tous les partis littéraires et politiques. Elle est réellement l'idée dominante du siècle.

En quoi consiste cette doctrine privilégiée? En quel pays, à quelle époque et au sein de quelle école a-t-elle pris naissance? Peut-elle se concilier avec les enseignements de l'histoire, avec les nécessités de la vie sociale? Est-elle en harmonie ou en désaccord avec les dogmes du christianisme?

La réponse à ces quatre questions a fourni la matière des quatre chapitres de ce livre.

Il ne faut pas s'imaginer que tous ceux qui vantent le progrès se soient entendus pour en déterminer nettement les conditions et les conséquences. M. Buchez cherche le progrès dans l'avénement de la démocratie vivifiée par un christianisme régénéré[1]. M. Proudhon le découvre dans l'affirmation du mouvement universel; dans la négation de toute forme et formule immuable, de toute doctrine d'éternité, d'inamovibilité, d'impeccabilité, appliquée à quelque être que ce soit[2]. M. Pierre Leroux et M. Jean Reynaud le placent dans la métempsycose combinée avec le perfectionnement graduel et indéfini de l'âme humaine[3]. Hegel et Schelling le trouvent dans le panthéisme et les évolutions nécessaires de *l'absolu*[4]. Dix volumes suffiraient à peine à l'analyse des interminables controverses que la notion même du progrès a fait surgir parmi les économistes et les philosophes du dix-neuvième siècle.

(1) *Introduction à la science de l'histoire ou science du développement de l'humanité.* 2 vol. in-12, Bruxelles, 1834.

(2) *Philosophie du progrès.* 1 vol. in-8, Bruxelles, 1853.

(3) *De l'humanité, de son principe et de son avenir*, par Pierre Leroux. 2 vol. in-8, Paris, 1840. — *Ciel et terre*, par J. Reynaud. 1 vol. in-8, 2e édit., Paris, 1854.

(4) Voy. l'indication de leurs ouvrages au ch. II.

Forcé de faire un choix et désirant placer à la tête de mon ouvrage l'exposé de la doctrine que j'allais examiner, j'ai donné la préférence au système de M. Eugène Pelletan. Si ce système renferme des erreurs de plus d'une espèce, il offre du moins l'avantage d'être complet et de mettre le lecteur au courant de tous les détails essentiels de la théorie rationaliste du progrès. L'analyse succincte mais fidèle des idées du publiciste français forme le premier chapitre.

Dans le chapitre suivant, je passe rapidement en revue les institutions, les idées et les mœurs des peuples qu'on désigne ordinairement comme les pères de la civilisation européenne ; et je m'efforce de prouver que la théorie du progrès universel, incompatible avec les préjugés de l'Inde, de l'Egypte, de la Grèce et de Rome, ne pouvait naître que sur un sol fécondé par le christianisme.

Cette preuve m'imposait une obligation dont je n'ai pas méconnu l'importance. Après avoir discuté la nature et la portée des préceptes évangéliques, je devais donner à mon interprétation l'appui des événements accomplis depuis la chute de l'empire romain, jusqu'à l'heure où l'Europe chrétienne prit définitivement la place de l'Europe gréco-romaine. C'est dans ce dessein que j'ai successive-

ment rappelé l'invasion des barbares, l'attitude de l'Eglise au milieu des populations envahies, la fusion du Nord et du Midi sous la bannière de la croix, le réveil de l'esprit scientifique au XIe siècle, l'origine des langues modernes, la naissance d'une civilisation nouvelle au sein de l'anarchie féodale, en un mot, toutes les vicissitudes de l'esprit humain qui préparèrent cet admirable mouvement de régénération littéraire auquel la postérité reconnaissante a décerné le beau nom de *Renaissance*.

Arrivant ainsi au XVIe siècle, j'achève cette partie de ma tâche par l'énumération des principaux auteurs qui, depuis cette époque jusqu'à nos jours, ont défendu, propagé ou combattu la doctrine du progrès. Il m'eût été facile d'étendre considérablement cette liste. En France, Joachim du Bellay, Louis Le Roy, François de La Noue, Bois-Robert, de Boisval, Desmarest de Saint-Sorlin, Leclerc, La Motte, Mme Dacier, l'abbé Terrasson, l'abbé de Saint-Pierre, Diderot, Beaumarchais, Condillac, Sébastien Mercier; en Angleterre, le chevalier Temple, Jonathan Swift, Wotton, Saint-Evremont, Dryden, Boyle; en Italie, Alexandre Tassoni, Guichardin, Paul Beni, Scipion Errico, Gravina, Crescimbeni; en Allemagne, Paracelse, Wolff, Krug, Seber et plu-

sieurs autres ont examiné, d'une manière plus ou moins complète, l'une ou l'autre face du vaste problème qui préoccupe aujourd'hui si vivement les intelligences d'élite. J'ai passé tous ces noms sous silence. Au XVIe et au XVIIe siècle, j'ai cité Rabelais, Campanella, François Bacon, Machiavel, Bodin, Montaigne, Descartes, Pascal, Charles Perrault, Malebranche, Bossuet, Leibniz, Spinosa; au XVIIIe, Voltaire, J.-J. Rousseau, Fontenelle, Vico, Turgot, Condorcet, Hume, Gibbon, Priestley, Richard Price, Lessing, Herder et Kant; au XIXe, Schelling, Hegel, Buchez, Proudhon, Michelet, V. Cousin, Pierre Leroux, Eugène Pelletan, Jean Reynaud, Laurent et Victor Hugo. J'ai cru que, dans l'examen d'une foule de systèmes contradictoires, la modération dans les détails était le meilleur moyen d'arriver à la manifestation de la vérité.

Quoi qu'il en soit, les notions préliminaires étant réunies, je me demande, dans un troisième chapitre, si la théorie du progrès indéfini, manifestement issue de la civilisation chrétienne, peut se concilier avec la marche générale de l'humanité depuis l'origine des temps historiques. Je réponds affirmativement, aussi bien pour l'antiquité que pour les temps modernes ; j'affirme que le progrès

a été manifeste et continu, même pendant ces dix siècles laborieux et tourmentés du moyen âge, que les uns exaltent avec trop de passion, mais que les autres dénigrent avec une ignorance pleine d'injustice; je me crois en droit de dire que le progrès est une loi de l'histoire dérivant de la nature de l'homme et de la volonté de Dieu.

Pour compléter mon œuvre, il ne me restait plus qu'à placer le résultat de mes recherches en regard des dogmes et de la morale du christianisme. C'est ce que j'ai fait dans un quatrième et dernier chapitre. J'y prouve que la théorie du progrès, dégagée des erreurs et des exagérations de l'esprit de secte, en d'autres termes, la doctrine du progrès telle qu'elle est conçue par tous les économistes sérieux, loin d'être en opposition avec le christianisme, trouve en lui son origine, son principe et sa règle. J'y réponds aux rationalistes qui se plaignent de la roideur et de l'immobilité du dogme. J'y dissipe les appréhensions des croyants qui, égarés par des craintes exagérées, s'imaginent que le progrès indéfini des sociétés humaines est inconciliable avec la foi, la morale et les pratiques de l'Eglise.

Tel est le cadre dans lequel j'ai classé les faits et les doctrines. Je ne me suis pas arrêté à réfuter une

à une toutes les erreurs historiques, philosophiques et religieuses que j'ai tour à tour rencontrées sur ma route. Comme je m'adresse aux hommes instruits, habitués à suivre les incidents des controverses contemporaines, j'ai cru pouvoir me dispenser des précautions qui sont indispensables dans les écrits destinés à pénétrer dans toutes les classes de la société. Je me suis contenté de restituer aux faits essentiels le caractère qui leur appartient, de justifier et de mettre en évidence les grandes vérités méconnues par les publicistes qui s'écartent des traditions chrétiennes.

J'ignore l'accueil que le public réserve à ces études consciencieuses; mais, quel que soit leur sort, je ne regretterai jamais le travail et le temps que je leur ai consacrés. Elles m'ont fait apercevoir distinctement les liens qui unissent la vieille foi catholique à toutes les gloires, à toutes les merveilles, à toutes les libertés, à toutes les aspirations légitimes du monde moderne. Elles m'ont prouvé qu'on peut être en même temps fils du XIXe siècle et enfant dévoué de l'Eglise.

Louvain, 6 décembre 1859.

Estote perfecti! (Ev. S. Matth.)

Ὅμοιος θεῷ κατὰ τὸ δυνατὸν!

(Platon.)

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR LA THÉORIE

DU PROGRÈS INDÉFINI

DANS SES RAPPORTS

AVEC L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION

ET LES DOGMES DU CHRISTIANISME

Par J.-J. THONISSEN,

Professeur à l'Université catholique de Louvain, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique et de la Société d'Économie politique de Paris.

SECONDE ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1860

» M. Thonissen l'a résumée en quelques chapitres substantiels, où il trace à grands traits le tableau de la civilisation ancienne et moderne, tant sous le rapport de la filiation de la théorie du progrès indéfini que sous le rapport de la succession des faits qui en révèlent la constante application à travers les siècles.

» Pour M. Thonissen, le progrès continu dans l'humanité est un fait incontestable. L'histoire, surtout l'histoire comprise à la façon de Bossuet, l'atteste à chacune de ses pages. On sait que déjà, dans ces derniers temps, un écrivain catholique prématurément enlevé à la science, M. Ozanam, a publié, sous forme d'*Introduction à une histoire de la civilisation aux temps barbares,* des études du plus haut intérêt sur le *Progrès dans les siècles de décadence.*

» Ce point de départ admis, il est essentiel d'examiner quel est le caractère du véritable progrès et dans quelles conditions il doit s'opérer. L'auteur consacre le dernier et le plus important chapitre de son mémoire à examiner la théorie du progrès dans ses rapports avec le christianisme.

» Il s'attache à combattre et à dissiper, d'une part, les préjugés des rationalistes à l'égard des dogmes du christianisme; d'autre part, les préju-

gés des chrétiens à l'égard de la doctrine du progrès.

» Les dogmes du christianisme ne sont nullement un obstacle au progrès, dont les données essentielles ne sont autre chose que les idées chrétiennes qui répondent, sous le rapport moral comme sous le rapport matériel, à tous les besoins de la société la plus parfaite. Les amis du progrès sont donc eux-mêmes intéressés à ce que le christianisme reprenne son empire sur les masses; alors tous ces problèmes qui effraient de nos jours recevront la solution qu'ils doivent recevoir dans les vues de la Providence.

» Que les hommes sincèrement religieux se rassurent! Sans doute, la poursuite du progrès a donné lieu aux théories les plus hardies, aux utopies les plus dangereuses; mais les esprits sérieux résisteront aux séductions de ces rêveries philosophiques comme aux entraînements des passions déifiées dans tous ces systèmes.

» Un sincère et généreux amour de l'humanité, le développement régulier de toutes les forces sociales par les principes de liberté et d'égalité déposés dans les lois et dans les institutions, la glorification du travail, la vulgarisation des conquêtes positives de la science : voilà les conditions essentielles du progrès au XIXe siècle.

» Pour vivifier ce programme social, largement conçu et tracé, M. le professeur Thonissen salue avec un pieux espoir l'avénement d'une autre *Renaissance*, d'une renaissance religieuse déjà entrevue, il y a un demi siècle, par le grand philosophe chrétien, le comte de Maistre.

» Le mémoire de M. Thonissen révèle une connaissance approfondie des diverses phases de l'histoire de la civilisation, ainsi qu'une étude sérieuse des intérêts de la société. Une grande élévation de pensée s'y trouve unie à une grande générosité de sentiment.

» J'ai l'honneur de proposer à la classe l'impression de ce remarquable travail dans les Mémoires de l'Académie. »

» Conformément aux termes de ce rapport, auquel souscrivent les deux autres commissaires, MM. Leclercq et Faider, l'Académie ordonne l'impression du mémoire de M. Thonissen. »

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR LA

THÉORIE DU PROGRÈS INDÉFINI.

CHAPITRE PREMIER.

LA THÉORIE DU PROGRÈS INDÉFINI.

L'homme sort de la barbarie primitive et devient successivement chasseur, pasteur et agriculteur. — Il fonde la famille, la tribu, la cité, la nation. — La loi du progrès se manifeste; sa mission et sa puissance.— Progrès dans la religion, dans la vie domestique, dans l'économie sociale, dans l'organisation politique. — La poésie et l'art apparaissent sur le théâtre de l'histoire; leur mission. — L'âge d'or n'est pas derrière nous, mais devant nous. — Les progrès du passé et les progrès de l'avenir. — La formule du dernier Évangile.

« Il y a sur la terre une force qui crée toujours et qui suit dans son travail la loi de progression. Cette force a successivement produit l'eau, le sol, la plante, l'animal, l'homme enfin, panthéon vivant de toute la série antérieure de la création. Arrivée à ce dernier terme, elle passe de la nature proprement dite, désormais achevée, dans l'humanité, c'est-à-dire, la nature élevée sur cette terre à sa suprême puissance

et appelée à de nouveaux progrès. Elle continue à créer avec l'argile humaine, dans une perpétuelle ascension du matériel au spirituel, non plus des races comme par le passé, mais des civilisations... Le progrès est le mouvement universel des êtres qui, incessamment épanchés de Dieu, gravitent infatigablement vers lui sans pouvoir l'atteindre... Dieu a offert à ses créatures sa propre essence en communion; il leur a donné sa propre éternité à revêtir de plus en plus par la durée, et sa propre immensité à conquérir par la progression [1]. »

Ces paroles éloquentes renferment toute la théorie rationaliste du progrès indéfini; elles embrassent à la fois le passé, le présent et l'avenir de l'humanité.

Faible, nu, sans désirs, sans prévoyance, vivant des fruits spontanés des forêts, l'homme à son apparition sur la terre n'a pas même le pressentiment confus du glorieux itinéraire qu'il doit parcourir dans son pèlerinage à travers les siècles.

La misère et la douleur l'arrachent à sa torpeur native. Stimulé par l'aiguillon de la faim, il devient successivement chasseur, pasteur et agriculteur. Poussé par le désir d'exploiter le travail de la femme, il la conserve à ses côtés et fonde la famille. Unies par les liens du sang, retenues par les avantages vaguement entrevus de la vie collective, les familles issues du même couple se fixent sur le même sol et forment la tribu. Appauvries par le pillage, décimées

(1) Eug. Pelletan, *Profession de foi du XIXe siècle;* 4e édition, pp. 14, 15 et 313.

par la guerre, les tribus se groupent pour bâtir les murailles de la cité. Coalisées pour la défense commune ou amalgamées par la conquête, les cités se groupent à leur tour et produisent la nation.

Dès cet instant la loi du progrès se montre dans toute sa puissance. Dépositaire immortelle et essentiellement active, la société reçoit, féconde et transmet d'âge en âge l'expérience acquise par chacun de ses membres. Idées, doctrines, arts, métiers, secrets arrachés à la nature, victoires remportées sur les éléments, création de richesses nouvelles, toutes les pensées et toutes les œuvres de l'homme, recueillies et classées par la tradition, deviennent le patrimoine commun de la tribu, de la cité, du peuple. Chaque génération apporte son contingent et transmet à la génération suivante, avec les champs assainis et fertilisés par ses sueurs, un trésor toujours plus vaste de lois, de mœurs et de lumières laborieusement acquises. La famille et la nation grandissent et s'épurent, enveloppées en quelque sorte dans un invisible courant d'idées vivifiantes.

Bientôt ce courant franchit les frontières que l'égoïsme et la peur ont tracées le long des fleuves, au fond des vallées et sur la crête des montagnes. L'avarice et l'ambition deviennent les messagers du progrès. La caravane, que l'amour de l'or attire dans les solitudes meurtrières du désert, échange les idées en même temps que les produits de l'industrie des peuples. Le navire, que la soif des richesses entraîne sur les abîmes, porte la civilisation d'une cité dans ses flancs fragiles. Envisagé des hauteurs de l'his-

toire, le conquérant qui mêle les races et les mœurs, les religions et les lois, contribue lui-même, dans son orgueil sauvage, au mouvement ascensionnel de l'humanité. Poussé par l'insatiable besoin de félicité qui le travaille, guidé par la force créatrice accumulée dans son être, l'homme découvre chaque jour un horizon plus vaste; ses connaissances s'accumulent, ses préjugés s'affaiblissent, son empire sur les animaux et les éléments s'étend avec ses idées, ses richesses toujours croissantes lui procurent les loisirs que réclame la pensée.

Instruments dociles du progrès, les peuples s'avancent lentement vers l'idéal divin qu'ils entrevoient dans le lointain mystérieux des siècles. Dans le domaine des idées religieuses, ils montent du fétichisme au polythéisme, du polythéisme au monothéisme, du Dieu terrible et jaloux au Dieu miséricordieux et bon, du Jéhovah des Juifs au père céleste des chrétiens; ils s'élèvent de la religion de l'épouvante à la religion de la confiance, de l'holocauste à la prière, du sacrifice à l'amour, du matérialisme au spiritualisme, de la mort à la résurrection, du fatalisme à la providence, de la Bible à l'Évangile. Dans le cercle de la famille, ils passent de l'esclavage de la femme à la dignité de l'épouse, de la polygamie à la monogamie, du despotisme brutal du chef à l'autorité protectrice du père. Dans la sphère de l'économie sociale, ils vont de la confusion primitive à la caste, de la caste à l'esclavage, de l'esclavage au servage, du servage au prolétariat, de la possession à la propriété, de la caravane au navire, de l'échange

à la monnaie, du travail musculaire au travail de la machine fougueuse obéissant à la souveraineté de la pensée. Dans l'ordre politique, ils avancent de l'isolement à l'association, de la caverne à la hutte, de la hutte à la tente, de la tente à la maison, de la maison à la cité, de la cité à la nation, du pouvoir arbitraire du patriarche au gouvernement rationnel établi, réglé et pondéré par la science. La civilisation, mère féconde et généreuse, multiplie ses merveilles à mesure que la barbarie, vaincue par le travail, s'éloigne et se perd dans la nuit des âges ; elle enfante la poésie et l'art pour les placer, comme un double rayon d'immortalité, au front des générations qui marchent à la conquête de l'Éden humanitaire.

Animé d'un souffle divin, l'homme tend à se rapprocher des attributs de Dieu, en étendant chaque jour son empire dans le temps et dans l'espace. Il déplace la limite dans le temps, par la succession ; il déplace la limite dans l'espace, par le mouvement ; il participe de plus en plus à l'éternité par la durée, à l'immensité par la domination croissante de la pensée sur la matière[1]. Tandis qu'il conquiert et transforme sans cesse des portions nouvelles du globe, la science et l'industrie franchissent tous les obstacles, triomphent de toutes les résistances, confondent tous les intérêts et remplacent l'égoïsme national par l'amour pur et désintéressé de l'humanité. Par la tradition, par les arts, par l'écriture, par la presse, par les lois, chaque génération s'assimile

(1) Pelletan, *loc. cit.*, pp. 14 et suiv.

les forces et la vie de toute la série des générations antérieures. C'est en vain que la lassitude et l'hésitation envahissent parfois les âmes les plus vigoureuses; c'est en vain que d'innombrables multitudes, déserteurs de la plus sainte des causes, courbent la tête et préfèrent les ombres de la mort aux ardeurs vivifiantes du soleil de la civilisation : l'humanité n'en continue pas moins sa marche triomphale à travers les siècles ! Qu'importe que les ténèbres dérobent momentanément à nos regards le navire qui glisse sur les vagues? Il s'avance dans la nuit, et le premier rayon qui perce les nuages fait étinceler la bannière du progrès au haut de sa mâture.

L'œil du sage n'a plus besoin du don de prophétie pour percer le voile mystérieux de l'avenir. L'âge d'or n'est pas derrière nous, mais devant nous. Le progrès, attribut essentiel de notre nature, est un accroissement continu de vie, une infusion permanente des perfections divines dans l'humanité. Dépositaire et organe de la force créatrice, toujours plus puissant, plus grand, plus vivant, *plus divin,* l'homme possède dans sa raison l'oracle d'une révélation progressive. Il sera chaque jour plus riche, plus éclairé, plus parfait, plus libre, plus aimant, plus vertueux. Il restreindra de plus en plus le règne de la superstition, de la misère, de l'ignorance, de la servitude. Les dernières traces de l'esclavage et du servage disparaîtront des mœurs et des codes. La démocratie, qui n'est que la plénitude de la vie sociale, accomplira la rédemption du prolétaire, par la multiplication de la propriété, par la substitution du divi-

dende au salaire, par la découverte et l'asservissement de forces naturelles à peine entrevues par la science du dix-neuvième siècle. L'idée d'humanité sera placée au-dessus de l'idée de patrie. La solidarité des nations succédera à la solidarité des cités. La guerre, dépouillée de son auréole, sera définitivement classée au nombre des crimes. Le règne de la justice, de la vérité, de la paix, de la raison, le « règne de Dieu » va s'établir sur la terre. Déjà l'aurore d'une civilisation nouvelle illumine de ses splendeurs le fronton du temple où la main du prolétaire affranchi sculptera, sur le bronze et le marbre, la formule du dernier évangile : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Telle est, avec ses vérités et ses exagérations, la doctrine du progrès indéfini, qu'on rencontre aujourd'hui dans toutes les sphères ouvertes à l'activité intellectuelle de l'homme. Des poëtes, des philosophes, des historiens, des jurisconsultes, des savants et des artistes en font tour à tour le caractère distinctif de la conscience, du génie et des œuvres de l'humanité[1].

(1) Nous nous sommes surtout attaché à reproduire les bases du système de M. Pelletan. — Voyez, pour les détails et les sources, l'*Appendice* (litt. A.).

CHAPITRE II.

FILIATION DE LA THÉORIE DU PROGRÈS INDÉFINI.

§ I. — L'Inde, l'Égypte et la Grèce.

L'Inde ancienne. — Incompatibilité entre la civilisation brahmanique et la théorie du progrès. — *L'Égypte.* — La civilisation égyptienne au point de vue du progrès. — Préjugés régnant sur les bords du Nil : mépris de l'étranger, horreur de la mer, dédain du commerce, régime des castes, consécration de l'immobilité administrative. — La civilisation égyptienne était l'antithèse de la doctrine du progrès. — *La Grèce.* — A-t-elle connu la doctrine du progrès? — Les développements de la civilisation arrêtés par l'esprit de division inhérent au caractère de la race hellénique. — Le génie grec personnifié dans Aristote et Platon. — Doctrines économiques de ces deux philosophes : Platon repousse le progrès; Aristote se fait le champion de l'esclavage, de l'isolement, de l'immobilité sociale. — Prétendu cosmopolitisme de l'école stoïcienne d'Athènes. — La décadence nécessaire de la civilisation érigée en axiome historique. — Le progrès repoussé en même temps par les écoles philosophiques et par les mythes populaires.

Comment la théorie du progrès indéfini a-t-elle pénétré dans la science moderne? Quels sont les développements qu'elle a successivement reçus au sein des civilisations antérieures? Quel est l'homme ou la nation qui lui a donné naissance?

Jetons un rapide coup d'œil sur les doctrines, les institutions et les mœurs des peuples qu'on désigne

ordinairement comme les pères de la civilisation européenne.

La théorie du progrès indéfini, telle que nous l'avons exposée, ne pouvait naître sous le ciel splendide de l'Inde ancienne. Énervée par les ardeurs du climat et plus encore par les rêveries absorbantes d'un vague panthéisme ; voyant la perfection suprême dans le repos absolu ; trouvant le dernier mot des récompenses divines dans l'anéantissement de la personnalité humaine, la race brahmanique ne pouvait concevoir l'idée d'un progrès incessant, dirigé par la raison, éclairé par la science, réalisé par le travail, dans le mouvement perpétuel des individus et des peuples. La doctrine de l'égalité religieuse et politique devait être profondément antipathique à des sectaires pour lesquels l'inégalité native des hommes et, par suite, le maintien éternel des castes étaient des dogmes révélés par le législateur suprême. « Pour la propagation de la race humaine, » dit Manou, « le maître souverain produisit de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied, le Brahmane, le Kchattriya (Guerrier), le Vaiçya (Marchand) et le Çûdra (Serviteur). Il donna en partage aux Brahmanes l'étude et l'enseignement des *Védas*, l'accomplissement du sacrifice, la direction des sacrifices offerts par d'autres, le droit de donner et celui de recevoir. Il imposa pour devoir au Kchattriya de protéger le peuple, d'exercer la charité, de sacrifier, de lire les livres sacrés, de ne pas s'abandonner aux plaisirs des sens. Soigner les bestiaux, donner l'aumône, sacrifier, étudier les livres saints, faire le commerce,

prêter à intérêt, labourer la terre, sont les fonctions allouées au Vaiçya. Mais le souverain maître n'assigna au Çûdra qu'un seul office, celui de servir les classes précédentes... Par son origine, qu'il tire du membre le plus noble, le Brahmane est de droit le maître de toute cette création... C'est par la générosité du Brahmane que les autres hommes jouissent des biens de ce monde.. Le Çûdra a été créé pour le service des Brahmanes par l'Être existant de lui-même : *l'état de servitude est son état naturel*[1]. » Les aspirations vers un avenir meilleur, vers le règne du droit et de la justice, n'avaient point de place dans l'âme de ces millions d'esclaves, assouplis et dressés par l'action séculaire du despotisme théocratique. Doux et résigné sous le joug, acceptant l'inégalité des conditions comme la conséquence rationnelle d'une inégalité de nature, l'habitant de l'Inde se prosternait dans la poussière, au passage d'un despote dans lequel il voyait « le feu, le vent, le soleil, le génie qui préside à la lune, le roi de la justice, le dieu des richesses, le souverain du firmament..., une grande divinité résidant sous une forme humaine[2]. » Là où la femme était à peine admise au nombre des créatures humaines, où le code religieux consacrait sept espèces d'esclavage, où le Çûdra venait après le cheval dans la classification des êtres, où l'avilissement même du Çûdra était un objet d'envie pour les tribus nombreuses rejetées en dehors de toutes les

(1) *Lois de Manou*, I, 8, 88-91, 93; VIII, 413, 414. Traduction de Loiseleur-Deslongchamps, p. 8, 20, 21, 314.
(2) *Ibid.*, VIII, 7-8. *Ibid.*, p. 211 et 212.

castes (*Tchândâlas*), là aussi devait régner l'inégalité dans la famille, dans les mœurs, dans la société. L'Inde n'admettait l'égalité ni parmi les individus ni parmi les peuples. L'association fraternelle des nations, aujourd'hui le vœu de toutes les âmes généreuses, eût été repoussée comme un rêve insensé sur les bords du Gange. Comment admettre au nombre des égaux de la race sainte, ces barbares impurs (*Mlêtchas*) que le législateur divin plaçait sur la même ligne que les sangliers et les tigres[1] ? Ces doctrines impies étaient entrées dans l'intelligence, dans les traditions, dans l'âme et dans le sang de ces peuples dont les philosophes de l'antiquité vantaient la sagesse profonde ! Trente siècles ont glissé sur cette terre favorisée de tous les dons du ciel ; les navires de toutes les nations ont visité ses rivages ; les Grecs, les Musulmans et les Chrétiens y ont tour à tour déposé les germes d'une civilisation supérieure, et cependant le descendant des Aryens, toujours immobile au sein du progrès universel, nous montre la même horreur pour le mélange des castes, le même fanatisme dans la conservation de ses coutumes, le même dédain pour ceux qu'il appelle les barbares[2].

De même que l'Inde, l'Égypte nous étonne par la grandeur de ses palais et de ses temples, par la surabondance de force et de vie qui se révèle jusque dans les ruines majestueuses qui se prolongent sur les deux rives de son fleuve sacré. De même que

(1) *Lois de Manou*, XII, 43. *Ibid.*, p. 445.
(2) Voy. à l'appendice (litt. *B*) quelques réflexions sur le Bouddhisme et la race Zende.

l'Inde encore, elle sourit à l'imagination par le mystère de son origine, par la splendeur de son ciel, par le renom de prudence et de sagesse que lui ont unanimement attribué les philosophes et les historiens de l'antiquité.

Avait-elle compris la dignité de l'homme et la fraternité des peuples? Avait-elle entrevu, dans un avenir mystérieux, les merveilles que devait réaliser le travail fécondé par la science ?

Malgré la lumière qui jaillit des admirables découvertes de Champollion, les lois, les idées, les institutions de l'Égypte, l'existence même de la sagesse de ses prêtres, sont devenues l'objet d'interminables controverses ; mais, au milieu des incohérences et des obscurités de la science moderne, il est un certain nombre de vérités et de faits qu'on ne saurait sérieusement révoquer en doute. Pleins d'orgueil, aveuglés par des préjugés héréditaires, les Égyptiens de toutes les classes méprisaient profondément les nations étrangères. La vallée du Nil était à leurs yeux « la terre de la justice et de la pureté : » au delà, ils ne voyaient que des races impures, souillées de tous les vices et capables de tous les crimes. Ils abandonnaient dédaigneusement le commerce aux Iduméens, aux Tyriens, aux Juifs ; ils fuyaient la mer comme le séjour du mal, la source de la corruption, le domaine de Typhon, et ce n'est pas tout à fait sans raison que Montesquieu disait : « L'Égypte, éloignée par la religion et les mœurs de toute communication avec les étrangers, était le Japon de ce temps-là [1]. » L'orga-

(1) *Esprit des Lois*, liv. XVI, chap. VI.

nisation intérieure du pays n'était pas mieux en harmonie avec les notions fondamentales qui dérivent du dogme religieux et social de l'unité de l'espèce humaine. L'identification du roi et du dieu ; les vérités religieuses communiquées, sous le voile de l'initiation, à un petit nombre de prêtres d'élite, qui laissaient croupir les masses dans les superstitions les plus ignobles et les plus dégradantes ; une législation qui cherchait la garantie du droit dans la multiplicité et l'atrocité des supplices ; une caste sacerdotale, propriétaire d'une grande partie du sol, dépositaire des sciences et maîtresse absolue de toutes les influences gouvernementales ; une caste militaire, parquée dans des districts particuliers, séparée du reste de la nation et absorbant, avec les rois et les prêtres, la presque totalité des impositions publiques ; plus bas, tout un peuple condamné à des travaux héréditaires, exerçant les métiers, payant l'impôt, naissant et mourant dans un cercle étroit tracé par des lois immuables ; plus bas encore, des troupeaux d'esclaves partageant les souffrances et la dégradation de toutes les races serviles de l'antiquité : tel était cet état social de l'Égypte qui, depuis Platon jusqu'à Bossuet, a reçu tant d'éloges et tant d'hommages enthousiastes ! Pas plus que la race aryenne, les riverains du Nil ne connaissaient ce besoin d'amélioration, cette soif de progrès qui nous tourmente. Fière de son isolement, glorieuse de son immobilité, l'Égypte imposait à ses rois le serment de repousser avec horreur l'invasion de toute coutume étrangère [1].

(1) Voyez les preuves et les détails à l'Appendice (litt. *C*).

On s'attend à trouver des idées plus pures, plus généreuses et plus justes, quand on s'approche de la Grèce. Le nom seul de cette terre privilégiée fait tressaillir le cœur de tout homme qui s'intéresse aux destinées intellectuelles du monde. C'est la terre de la poésie et de l'art, le théâtre des nobles dévouements et des vertus viriles, le foyer d'où des torrents de lumière ont jailli sur l'Europe encore barbare; c'est le berceau de tout un peuple de héros, de poëtes, de philosophes, de législateurs et d'artistes qui feront éternellement l'orgueil de l'humanité. Toutes les forces, toutes les grâces, toutes les séductions de l'intelligence étaient le partage de la race hellénique. Vive, courageuse, ardente, avide de poésie et de science, admirablement douée de l'instinct du beau dans tous les genres, elle était visiblement destinée à porter le sceptre du génie parmi les peuples de l'antiquité. Aujourd'hui encore, les statues de ses dieux, de ses héros et de ses sages font l'ornement de nos musées et le désespoir de nos statuaires. Les monuments de son architecture nous éblouissent par la grâce des détails et les proportions harmonieuses de l'ensemble. Sa littérature, malgré les trésors engloutis par le temps, nous offre une vaste collection de chefs-d'œuvre inimitables. Les ruines mêmes qui couvrent son sol désolé, jadis si riant et si fertile, arrachent au voyageur un cri d'admiration mêlé de reconnaissance.

Cependant c'est en vain que l'on cherche, dans les monuments littéraires des siècles les plus brillants de la Grèce, une aspiration quelconque vers cette éga-

lité fraternelle des individus, des cités et des peuples, qui forme l'idéal de la politique humanitaire. L'habitant de la Hellade commençait par diviser l'espèce humaine en Grecs et en Barbares : ceux-là nés pour la liberté, la gloire et les nobles travaux de l'intelligence ; ceux-ci condamnés par la nature elle-même au travail du corps, à la dégradation, à l'esclavage. Cette première division opérée, le Grec, oubliant la triple communauté de l'origine, de la langue et du culte, élevait une barrière à peu près infranchissable entre les villes de sa belle patrie : les habitants de l'une étaient étrangers dans l'autre, et le même mot servait à désigner l'étranger et l'ennemi[1] ! A l'intérieur même de la cité, on rencontrait des distinctions non moins odieuses : au sommet, une minorité d'hommes libres possédant le monopole de tous les droits et de toutes les faveurs ; au milieu, les *periœques* chargés de la culture du sol et presque toujours attachés à la glèbe ; à la base, une multitude d'esclaves irrévocablement condamnés à tous les travaux, à toutes les misères, à toutes les humiliations[2]. Les hommes libres eux-mêmes se subdivisaient en factions turbulentes, et peu de cités grecques ignorèrent les horreurs d'une lutte acharnée entre l'aristocratie et la démocratie, entre les riches et les pauvres. Un philosophe catholique a résumé toutes les tendances sociales de la Grèce en quatre mots,

(1) Ξένος, Ἐχθρός. — Homère, dans l'Illiade (V., v. 214.), rend l'idée d'*ennemi* par celle d'étranger, ἀλλότριος φώς.

(2) Voy., pour les détails sur les *periœques*, mon ouvrage *Le Socialisme depuis l'antiquité*, t. I, p. 16.

quand il a dit : « Elle est née divisée[1]. » Dans le dialogue des *Lois*, l'un des interlocuteurs faisait à son insu l'histoire de son pays, en disant à Platon : « Il y a entre tous les États une guerre toujours subsistante... Ce qu'on appelle ordinairement la paix n'est tel que de nom, et dans le fait, sans qu'il y ait aucune déclaration de guerre, chaque État est *naturellement* toujours armé contre tous ceux qui l'environnent[2]. »

La grandeur du génie grec doit être cherchée ailleurs que dans ses conceptions politiques et économiques. Pour en avoir la preuve, il suffit d'ouvrir les écrits d'Aristote et de Platon, deux philosophes qui représentent, l'un dans la sphère infinie de l'idéal, l'autre dans le domaine de l'histoire et des faits, toute la puissance intellectuelle de leur patrie. L'un et l'autre se sont efforcés de formuler les lois d'un État approprié à toutes les exigences de la nature humaine.

Rien n'est plus beau, plus sublime, j'allais dire plus divin, que les doctrines de Platon, lorsque, s'élevant au-dessus des préjugés et des passions de son siècle, il se demande quels doivent être le mobile et le but du législateur politique. Dans ce magnifique langage dont il a emporté le secret dans sa tombe, il fait admirablement ressortir la nécessité de prendre pour fondement de l'État, les bases éternelles de la justice et de la morale ; pour guides des magistrats et des citoyens, le bon, le beau, le vrai, le

(1) De Maistre, *Du Pape*, t. II, p. 49 ; édit. de Bruxelles (1844).

(2) *Lois*, livre I, p. 5 ; traduction de M. Cousin. — Tout homme tant soit peu versé dans l'histoire de la Grèce ancienne sait à quoi s'en tenir sur le conseil des Amphictyons, les jeux Olympiques, etc.

respect des lois, l'amour de la paix, les lumières, la droite raison; pour règle de conduite, la prudence, la modération, la tempérance, le mépris de la volupté, le respect de soi-même; pour fondement de l'éducation nationale, la religion, l'immortalité de l'âme, le désintéressement, la générosité, le courage moral, l'amour de la vertu et le dévouement absolu à la patrie. Là, le disciple de Socrate est vraiment grand! Malheureusement, quand le philosophe descend des hauteurs de la théorie et qu'il s'efforce de mêler ses idées aux institutions et aux faits, aussitôt son génie perd sa puissance, son prestige disparaît, et, au lieu d'un législateur presque divin, on ne trouve plus qu'un Grec qui cherche la perfection politique dans l'exagération des lois de Crète et de Sparte!

Quelle est, aux yeux de Platon, l'organisation sociale modèle, celle « qui mérite seule le nom d'État, » et à côté de laquelle toutes les autres formes de gouvernement sont nécessairement impuissantes et stériles? Quelle est la République « dont le ciel présente le modèle à quiconque veut le contempler[1]? » Évidemment, si Platon a connu la loi du progrès, c'est ici que nous devons en découvrir des traces. Or, aux questions que nous venons de transcrire le philosophe répond : « L'État qu'il faut mettre au premier rang est celui où l'on pratique le plus à la lettre l'ancien proverbe : que tout est véritablement commun entre amis. Quelque part qu'il arrive ou doive arriver un jour, que les femmes

(1) *République*, liv. IV, p. 198; V, 250; IX, 223; trad. de M. Cousin.

soient communes, les enfants communs, les biens de toute espèce communs, et qu'on apporte tous les soins imaginables pour retrancher du commerce de la vie jusqu'au nom même de propriété; de sorte que les choses mêmes que la nature a données en propriété à chaque homme deviennent en quelque sorte communes à tous, autant qu'il se pourra, comme les yeux, les oreilles, les mains, et que tous les citoyens s'imaginent qu'ils voient, qu'ils entendent, qu'ils agissent en commun, que tous approuvent et blâment de concert les mêmes choses, que leurs plaisirs et leurs peines roulent sur les mêmes objets : en un mot, partout où les lois auront pour but de rendre l'État parfaitement un, on peut assurer que là est le comble de la vertu politique. Les lois ne peuvent avoir une direction meilleure. Un tel État, qu'il ait pour habitants des dieux ou des enfants des dieux, est l'asile du bonheur parfait[1]. » Communauté des biens, des femmes et des enfants; suppression de la famille et de la propriété; promiscuité des sexes; égalité d'éducation et de travaux pour l'homme et la femme; compression incessante et impitoyable de toutes les passions généreuses que le Créateur a placées dans l'âme et dans le cœur de l'homme; immolation de la nature au despotisme, à l'omnipotence de l'État; absorption de tous les droits, de toutes les facultés, de tous les sentiments et de tous les intérêts dans une monstrueuse unité digne des prédilections d'un Brahmane : voilà la société

(1) *Lois*, liv. V, p. 281; trad. de M. Cousin.

idéale dont Platon établit les bases et célèbre les délices dans l'immortel dialogue de la *République!* C'était détruire le principe de l'activité humaine et tarir à la fois la source du progrès et celle des vertus les plus douces et les plus pures ; c'était, ainsi que le dit Aristote, oublier la notion même de la cité, qui se compose nécessairement d'individus différents[1] ; c'était l'anéantissement du moi, la confiscation de la personne du citoyen au bénéfice d'un État impossible et contre nature. Platon lui-même comprit que ces étranges doctrines ne pouvaient être accueillies par la Grèce : « Ce serait, dit-il, demander trop aux hommes nés, nourris et élevés comme ils le sont aujourd'hui[2]. » Cédant à la nécessité, il crut devoir accepter une transaction entre la propriété et l'égalité, et ce fut dans ce dessein qu'il écrivit le livre des *Lois*. Il y détermine avec un soin infini le plan, l'emplacement, les institutions et les mœurs d'une nouvelle cité modèle[3].

Ici la famille est maintenue, et la propriété conserve un simulacre d'existence ; mais toute idée de progrès et d'amélioration n'en reste pas moins radicalement incompatible avec les conceptions politiques et sociales du philosophe. Il veut que la ville soit bâtie loin de la mer et qu'elle se trouve séparée des États voisins par des montagnes escarpées et des

(1) *Politique*, liv. II, c. I et II, pp. 51 et 64. Trad. de B. Saint-Hilaire.

(2) *Lois*, liv. V, p. 283.

(3) Voy. à l'*Appendice* (litt. *D*) quelques détails sur l'organisation intérieure de l'État proposée par Platon dans le livre de la *République*.

côtes d'un accès difficile. Il partage le sol par portions égales et détermine pour chaque famille un *maximum* de fortune mobilière. Il assujettit les femmes à l'éducation et aux travaux des hommes, y compris les exercices militaires et la guerre. Il demande que le nombre des citoyens actifs soit invariablement maintenu au chiffre de cinq mille quarante. Il proscrit le commerce d'importation et d'exportation. Il range au nombre des actions honteuses et dégradantes le prêt à intérêt, les contrats de dépôt et de gage, la possession de l'or et de l'argent. Il exige que le trafic intérieur et l'exercice des métiers soient abandonnés aux esclaves et aux étrangers momentanément admis dans la cité; et, sous ce rapport, il pousse la rigueur au point d'ordonner que le citoyen qui transgresse cette règle soit condamné à un an de prison, « pour avoir souillé la maison paternelle. » Il rend obligatoires les repas en commun, aussi bien pour les femmes que pour les hommes[1]. Il enlace dans une multitude de règlements invariables tous les actes de la vie de l'homme, depuis le berceau jusqu'à la tombe. L'époque de la génération, les exercices corporels des femmes enceintes, les occupations des nourrices, les danses et les jeux sont déterminés avec la même rigueur que les détails de l'éducation de la jeunesse, le choix des magistrats, le culte des dieux et les mesures à prendre pour la défense nationale. « La loi, dit Platon, doit prescrire

(1) M. Cousin se trompe, quand il affirme (*Arg. des Lois*, p. 15.) que Platon n'a pas prescrit les repas communs pour les femmes. Le philosophe dit positivement le contraire, liv. VII, p. 47.

à tous les citoyens, pour tout le temps de leur vie, un ordre d'actions depuis le lever du soleil jusqu'au lendemain matin[1]. » De nombreux fonctionnaires de tout rang et de toute nature exercent une surveillance incessante dans les rues, sur les places publiques, dans les champs, dans les temples, dans les maisons, afin que les lois soient toujours strictement observées et maintenues pures de toute coutume étrangère. Si un citoyen manifeste l'intention d'introduire des changements dans le régime du pays, il doit être mis à mort. Aucun étranger ne peut résider plus de vingt années sur le territoire de la cité, à moins que, pour un service éminent rendu à l'État, il n'obtienne la permission de demeurer le reste de sa vie ; mais, même dans ce cas, il ne peut, pas plus que ses enfants, obtenir le bénéfice de la naturalisation[2].

Tel était, dans ses parties essentielles, le gouvernement modèle que ce vaste et lumineux génie plaçait immédiatement à la suite de la perfection idéale de sa *République*. Ce dédain suprême du travail, ces préjugés absurdes et ces précautions jalouses à l'égard des étrangers, cette divinisation de l'État, cet amour de l'immobilité politique et administrative, cette méfiance excessive de la liberté individuelle, cette persistance à circonscrire la nationalité dans les limites d'une ville, et, plus que tout cela, le maintien

(1) *Lois*, liv. VIII, p. 49.

(2) Voy. liv. V, pp. 202, 278, 279, 282, 283 à 289, 291, 293 à 295; liv. VI, pp. 311, 354, 367-369 ; liv. VII, pp. 42, 47, 63, 64, 104-106 ; liv. VIII, pp. 124, 125, 134, 136, 137, 141-143 ; liv. XI, p. 295 ; liv. XII, pp. 357-361.

de l'esclavage, prouvent assez que Platon ignorait la loi du progrès. Au moment où il écrivait ses dialogues harmonieux de la *République* et des *Lois*, des hommes éclairés et courageux avaient fait entendre des protestations éloquentes contre la légitimité de l'esclavage[1]. Le cygne de l'Académie passe ces protestations sous silence : il se contente de dire que l'esclave est une possession embarrassante, parce que l'homme, qui « est un animal difficile à manier, ne consent à se prêter qu'avec une peine infinie à cette distinction de libre et d'esclave, de maître et de serviteur, *introduite par la nécessité*[2]. » Les sentiments philanthropiques qu'il étale dans ses écrits ne s'adressent qu'aux hommes libres, et, même parmi les hommes libres, il ne se préoccupe que des Grecs[3].

Ainsi que nous l'avons dit, Aristote, de même que son illustre maître, crut devoir émettre son avis sur les institutions et les mœurs d'une « cité parfaite. » Élevé dans les cours, ami de Philippe, précepteur d'Alexandre, citoyen d'une république, ambassadeur des Athéniens, législateur de sa ville natale, initié à tous les secrets des événements de son siècle, le célèbre philosophe de Stagyre consigna dans sa *Politique* le résultat de ses longues études sur les con-

(1) Aristote, *Pol.*, liv. I, c. I et II.

(2) *Lois*, liv. VI, p. 361. — Platon dit quelques mots de l'*utilité* et du *danger* d'avoir des esclaves; il ne se préoccupe pas de la *légitimité* de l'esclavage.

(3) Telle est la portée réelle des sentiments philanthropiques dont Platon recommande l'application dans les guerres entre Grecs (*Rép.*, liv. V, p. 295-300).

stitutions des États, les théories des philosophes et les mouvements révolutionnaires des peuples. Il y expose nettement la nature et le but de ses recherches. « Puisque notre but, dit-il, est de chercher, parmi toutes les associations politiques, celle que devraient préférer des hommes maîtres d'en choisir une à leur gré, nous aurons à étudier à la fois l'organisation des États qui passent pour jouir des meilleures lois et les constitutions imaginées par les philosophes... Par là nous découvrirons ce que chacune d'elles peut renfermer de bon[1]. »

Le fondateur du Lycée remplit admirablement ce vaste programme. Il ne s'élève pas comme Platon jusqu'aux régions sereines de l'idéal, il renferme ses appréciations dans le domaine de l'histoire et des faits; mais il observe les États et les révolutions comme il avait observé les êtres vivants, c'est-à-dire, avec une netteté de coup d'œil et un talent d'investigation qui ne seront jamais dépassés. Guidé par son génie calme et réfléchi, il arrive à des résultats tellement remarquables que parfois l'écrivain semble se transformer en prophète. Quand il parle de la nécessité d'unir dans une juste mesure la monarchie, l'aristocratie et la démocratie, on croirait entendre un publiciste écrivant sous le régime de la royauté constitutionnelle. Bien mieux que Montesquieu, il a classé les gouvernements suivant leur nature et indiqué les avantages de la séparation des pouvoirs

(1) *Politique*, liv. II, ch. 1er, p. 49; traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire. C'est à cette traduction que je renvoie dans les notes.

législatif, exécutif et judiciaire. Ses aperçus sur les causes, les tendances et les effets des révolutions feraient honneur aux hommes d'État les plus illustres de l'Europe moderne. Les critiques qu'il dirige contre les institutions de la Grèce sont parsemées de maximes que les législateurs de toutes les époques devraient avoir constamment sous les yeux. Il pose en principe que, l'homme étant un être essentiellement destiné à vivre en société, celle-ci doit fournir à ses membres les moyens d'atteindre, par la culture et le développement de leurs facultés, le but final désigné par l'élévation de leur nature. Il enseigne que, pour l'État comme pour l'individu, le bonheur est toujours en proportion de la sagesse et de la vertu. Il déclare que l'État le plus parfait est celui où chaque citoyen peut le mieux pratiquer la vertu et s'assurer ainsi une félicité durable. Il engage les législateurs à diriger leurs efforts vers la conservation de la paix ; il leur impose l'obligation de se rappeler sans cesse que tout ce qui est contre nature ne peut être bien, et que les spoliations et le vice sont partout une double et inépuisable source d'infortunes. On reconnaît en lui le disciple de Platon, quand il proteste contre le despotisme et la violence, quand il repousse l'assimilation du juste à l'utile, quand il proclame que les grandes âmes ne sont jamais intraitables qu'avec le crime[1].

Malheureusement, ici encore on éprouve une déception amère, lorsque, l'esprit ébloui par ces théo-

(1) Voy. *Pol.*, liv. IV.

ries brillantes, on suit le philosophe dans les détails de l'organisation intérieure de sa « cité parfaite. » Dès la première page, on s'aperçoit que les notions essentielles de la loi du progrès manquent à Aristote aussi bien qu'à son maître. Aristote repousse la communauté des biens et des femmes; mais, pour tout le reste, sa ville favorite ne s'élève pas beaucoup au-dessus des États imaginaires de la *République* et des *Lois*. Il divise le territoire en deux grandes portions, l'une affectée aux dépenses du culte et des repas communs, l'autre destinée à être partagée entre les citoyens actifs. Il veut que l'État soit maintenu dans des bornes assez étroites pour que les magistrats connaissent tous leurs administrés, et que ceux-ci puissent toujours être l'objet d'une surveillance facile. Il engage les citoyens à rendre leur contact avec les étrangers aussi rare que possible : « *La cité*, dit-il, *ne doit penser qu'à elle et jamais aux autres peuples.* » Il déclare les artisans indignes de participer à la possession du sol; non-seulement il les prive des droits politiques, mais il leur défend de mettre le pied sur la place publique destinée aux délibérations des citoyens : « La *place de la liberté* ne sera jamais souillée de marchandises, et l'entrée en sera défendue aux artisans, aux laboureurs et à tout autre individu de cette catégorie, à moins que le magistrat ne les y appelle formellement. » Il proclame à l'égard des classes inférieures une maxime barbare, où se révèle toute la pensée de l'antiquité païenne sur les droits du prolétaire : « Bien que tout État, s'écrie-t-il, renferme à peu près nécessairement une foule

d'esclaves, de domiciliés, d'étrangers, *il ne faut réellement tenir compte que des membres mêmes de la cité, de ceux qui la composent essentiellement.* » Il ordonne aux citoyens de s'abstenir de toute profession mécanique, de toute spéculation mercantile, « travaux dégradants et contraires à la vertu ; » l'agriculture elle-même doit être abandonnée aux barbares réduits à l'état de serfs[1]. Mais c'est surtout dans la question de l'esclavage que la pensée du Stagyrite descend au niveau des erreurs, des passions et des préjugés de son siècle. Platon admet l'esclavage : Aristote s'en fait le panégyriste ! Le philosophe nous apprend que des hommes généreux avaient prétendu que « le pouvoir du maître est contre nature ; que la loi seule introduit la distinction des hommes en libres et en esclaves ; que la nature ne met aucune différence entre eux ; que par suite l'esclavage est inique, puisque la violence l'a produit. » Il proteste contre cette doctrine. Il invente toute une série de laborieux sophismes pour prouver qu'il y a dans l'humanité deux natures, la nature libre et la nature servile. Les Grecs sont naturellement libres ; les Barbares, c'est-à-dire, à peu près tout le genre humain, sont naturellement esclaves ! L'esclave est un *instrument vivant* qui doit labourer le sol, tisser le lin, battre le fer, fouiller la mine, se courber et souffrir, pour que le citoyen puisse s'occuper des intérêts de la cité et « cultiver la vertu. » Le citoyen a le droit d'user sans scrupule de « cette

(1) *Politique*, liv. IV, p. 210-215, 224-230, 236.

chasse que l'on doit donner aux bêtes fauves et aux hommes qui, nés pour obéir, refusent de se soumettre : c'est une guerre que la nature elle-même a faite légitime.... *La force n'est jamais entièrement dénuée de mérite*[1] ! »

C'est avec une pénible surprise que, parmi les fauteurs de ces désolantes doctrines, on trouve Aristote et Platon. Ils professaient ces tristes maximes dans Athènes devenue le sanctuaire des arts, le rendez-vous des poëtes et des philosophes, l'âme et le cœur de la vie intellectuelle du siècle. Partout leur regard rencontrait les merveilles de la nature et du génie. L'Acropole s'élevait au-dessus de la cité, comme un vaste diadème de colonnes, de chapiteaux et de frises sculptés par la main de Phidias. Périclès avait semé le sol de palais et de temples. Les entrailles du Pentélique, sans cesse fouillées par des travailleurs infatigables, fournissaient des monceaux de marbres éclatants, aussitôt transformés en chefs-d'œuvre destinés à braver les siècles. Praxitèle rivalisait d'ardeur avec l'immortel architecte du Parthénon. Aristophane avait surpris tous les secrets et tous les charmes de la muse comique. Euripide et Sophocle avaient illustré la scène par la représentation de leurs tragédies majestueuses. La poésie lyrique avait trouvé des interprètes sublimes dans Simonide et Pindare. Socrate avait proclamé l'unité de Dieu, la grandeur de l'homme et la puissance de la vertu. Et c'est au milieu de cet éclat, de cette gloire, de ces

(1) *Pol.*, liv. I, ch. I et II ; pp. 5, 11-24, 29.

souvenirs grandioses, de tous ces prodiges de l'intelligence, du travail et de l'art, que deux hommes, grands entre tous, circonscrivent l'amour de l'humanité dans les limites d'une ville et admettent, comme un axiome déduit de la nature, la dégradation éternelle de l'immense majorité de leurs frères !

Cependant ce n'est pas sans raison que la postérité place Aristote et Platon au premier rang des Grecs, et en fait pour ainsi dire la personnification du génie de leur patrie. Dans la sphère des problèmes politiques et sociaux, leurs qualités brillantes et leurs préjugés étroits sont réellement les qualités et les préjugés de la race hellénique. Sur le vaste terrain de l'économie sociale, les dissidences qu'on remarque entre eux et quelques-uns de leurs illustres émules sont plus apparentes que réelles, et, en tout cas, ne vont pas au delà de la surface.

On ne doit pas prendre au sérieux le cosmopolitisme tant vanté de l'école stoïcienne d'Athènes. L'amour de l'humanité n'a rien de commun avec l'indifférence de l'égoïsme surexcité par l'orgueil. Comment transformer en pionniers du progrès, en précurseurs d'une civilisation féconde, ces faux sages qui, l'œil sec et le cœur froid comme le marbre, nient la douleur, condamnent la sensibilité, étouffent les sentiments naturels et trouvent en eux-mêmes leur bien et leur fin dernière ? Quand les disciples de Zénon se plaignaient de l'esprit étroit des institutions locales, ils n'avaient réellement en vue que les intérêts des Grecs, ou, pour mieux dire, ils déguisaient sous le

manteau de la philanthropie l'oubli des rudes devoirs qui pesaient sur le citoyen des républiques anciennes. Leurs maximes étaient belles et sonores ; mais l'isolement du philosophe, le dédain de la société, l'orgueil de l'individu, en un mot, le mépris du monde extérieur était le dernier résultat du système. Les stoïciens aimaient l'humanité à la manière de Socrate, qui, tout en se proclamant citoyen du monde, applaudissait à la cruauté du vainqueur condamnant des populations entières à la dégradation de l'esclavage[1]. Quand Zénon disait que la servitude et le vice étaient synonymes, il professait sous une autre forme la désolante doctrine d'Aristote sur l'existence de la nature libre et de la nature servile[2]. Aucune pensée de réforme sérieuse ne pouvait surgir au sein d'une école qui, remplaçant la Providence par un panthéisme fataliste, enseignait que tout était à sa place dans la nature, le bien et le mal, le plaisir et la souffrance, et que le rôle du sage consistait à s'isoler au sein du mouvement universel, à se replier sur lui-même, à chercher dans son propre cœur la règle de

(1) Le témoignage de son disciple Xénophon est formel. Socrate posait en principe le droit de faire à l'ennemi autant de mal que possible : *Καὶ μὴν πλείστου γε δοκεῖ ἀνὴρ ἐπαίνου ἄξιος εἶναι, ὃς ἂν φθάνῃ τοὺς μὲν πολεμίους κακῶς ποιῶν, τοὺς δὲ φίλους εὐεργετῶν...* (*Memorab. Xenoph.*, l. II, c. 3, § 14; ed. Wells, p. 139. Utrecht, 1797.). A ses yeux un bon général devait être voleur et rapace (L. III, c. 1, § 6, p. 200.). Pour le droit de réduire les populations vaincues en esclavage, on peut consulter le même livre de Xénophon, l. II, c. 2, § 2, p. 123, et l. IV, c. 2, § 15, p. 322.

(2) Diog. Laert. *De Vit. Phil.*, l. VII, § 121... *τούς δὲ φαύλους, δούλους*. Ed. Meibom, p. 441 (Amst. 1692).

sa vie et le terme de sa félicité. Etudiez les doctrines de ses chefs les plus illustres, et vous trouverez à chaque ligne des incohérences dans les préceptes, des obscurités dans les formules, des aberrations dans la pratique, des contradictions flagrantes entre les prémisses et les conséquences. Zénon demande qu'on abaisse les barrières qui s'élèvent entre les êtres intelligents que la nature a créés frères ; mais il veut que le sage s'affranchisse de la pitié, n'oublie jamais les injures et n'accorde jamais de pardon. Il indique, détermine et exalte les liens qui attachent l'homme à l'homme ; mais, égaré par l'orgueil et foulant aux pieds tous les instincts de la nature, il exige que le philosophe voie des étrangers, des adversaires, des ennemis dans tous ceux qui ne cultivent pas la sagesse, fussent-ils même ses propres fils[1] ! Chrysippe proteste contre les vices, les erreurs et les crimes de ses contemporains ; mais il déclare que les maux et les misères s'attachent à toutes les œuvres des dieux et de l'homme, *comme la conséquence à son principe ;* il enseigne que tous les événements s'accomplissent invariablement, suivant les décrets éternels de la fatalité ; il voit dans la guerre et le carnage une opération divine, analogue à celle des habitants d'une cité qui se débarrassent d'une popu-

(1) Une maxime favorite de Zénon était, que le sage devait s'affranchir de la pitié et ne jamais accorder de pardon : ... *ἐλεήμονάς τε μὴ εἶναι, συγγνώμην τε ἔχειν μηδενί.* Le sage avait même le droit de se nourrir de chair humaine, s'il y était forcé par les circonstances. (Voy. Diog. Laert., l. VII, § 33, 121 et 123 ; éd. cit., pp. 385, 441 et 442).

lation surabondante en la jetant sur une côte étrangère [1] ! Un savant français nous a donné le dernier mot de l'histoire et des tendances de cette secte célèbre, quand il a dit : « C'était une école de décadence [2]. »

La doctrine du progrès harmonique et continu de l'humanité était étrangère aux philosophes, aux poëtes et aux historiens de la Grèce. Cette théorie a pour point de départ et pour base le dogme de l'unité de l'espèce humaine ; elle envisage les tribus, les cités et les nations comme autant de membres d'une grande famille ; elle assigne à chacune d'elles un rôle providentiel dans l'incommensurable carrière où l'humanité s'avance sous l'œil et le souffle de Dieu. Or, ces vérités fondamentales étaient non-seulement inconnues, mais profondément antipathiques à des peuplades toujours rivales qui cherchaient un titre de gloire dans une autochthonie chimérique. Les Grecs étaient trop éclairés pour ne pas s'apercevoir du résultat produit par l'accumulation successive des connaissances humaines ; mais ils n'en ignoraient pas

(1) On disait cependant que, si les dieux avaient eu besoin de dialectique, ils n'auraient pas manqué de se servir de la dialectique de Chrysippe (Voy. Diog. Laert., *loc. cit.*, § 180; Aulus-Gellus, *Noct. att.*, l. VI, c. 1 et 2; T. I, pp. 427, 430 et sq., éd. Conradi (Lips. 1762). *OEuv. morales de Plutarque*, trad. d'Amyot, T. II, p. 569, éd. de 1575.

(2) Em. Saisset, *Dict. des Sciences philosophiques*; V° *Stoïciens*. Tout le monde connaît le piquant opuscule de Plutarque sur les contradictions des Stoïciens (Amyot, *OEuvres morales de Plutarque*, t. II, pp. 560 et suiv.) — Tout ce que nous avons dit des Stoïciens s'applique à plus forte raison au cosmopolitisme des épicuriens et des cyniques.

moins la grande loi historique du développement progressif de l'humanité. Aristote, le grand observateur, s'écrie : « L'innovation a profité à toutes les sciences et généralement à tous les actes où s'exercent les facultés humaines ; et comme la politique aussi doit prendre rang parmi les sciences, il est clair que le même principe lui est nécessairement applicable... L'humanité doit en général chercher non ce qui est antique, mais ce qui est bon. Nos premiers pères, qu'ils soient sortis du sein de la terre ou qu'ils aient survécu à quelque catastrophe, ressemblaient probablement au vulgaire et aux ignorants de nos jours [1].» Et cependant, à la page suivante, le Stagyrite recommande aux législateurs et aux hommes d'État de se mettre constamment en garde contre l'esprit d'innovation ! La contradiction n'est qu'apparente. Aristote admettait la puissance du génie de l'homme, l'accroissement régulier de ses connaissances, et par suite le perfectionnement progressif de l'individu qui cultive la science ; mais, de même que tous les Grecs, il plaçait, à côté de cette pensée d'avenir, la conviction fatale de la dégénérescence inévitable des peuples, à mesure qu'ils développent leurs ressources et augmentent leurs richesses.

A cette époque si pleine de lumière et de vie, l'historien et le philosophe, l'orateur et le poëte, le législateur et l'artisan, tous croyaient que les nations, comme les individus, ont leurs périodes successives

(1) *Pol.* liv. II, p. 90. Il développe la même pensée dans les deux premiers livres de sa métaphysique.

de croissance, de jeunesse, de maturité et de décadence. Après avoir rappelé que les sociétés naissent, croissent et meurent comme les hommes, Ocellus de Lucanie s'écrie avec douleur : « La Grèce a été plus d'une fois barbare, et elle le sera encore[1] ! » « Tout ce qui naît dépérit, ajoute Platon. Il y a des retours de fécondité et de stérilité pour les plantes qui naissent dans le sein de la terre, comme pour l'âme et le corps des animaux qui vivent sur sa surface ; et ces retours ont lieu quand l'ordre éternel ramène, pour chaque espèce, sa révolution circulaire, laquelle s'achève dans un espace plus long ou plus court, suivant que la vie de ces espèces est plus courte ou plus longue[2]. » Qui ne connaît la théorie stoïcienne de la décadence périodique des sociétés et des civilisations, de l'homme et du monde[3] ?

Telle était, sous une forme ou sous une autre, la pensée commune de l'Académie, du Lycée et du Portique. Cette pensée faisait la consolation de Polybe lorsque, racontant les merveilleux exploits des Romains prêts à subjuguer sa patrie, il se plaisait à rappeler que les événements tournent dans un cercle toujours le même, et que les républiques, comme le dernier de leurs citoyens, naissent, vivent et meurent sur la vaste scène du monde[4]. Elle se manifeste

(1) Πολλάκις γάρ καὶ γέγονε καὶ ἔσται βάρβαρος ἡ Ἑλλας... Ocellus Lucanus, *De universa natura*. Ed. Nogarola, p. 44 (1596).

(2) *Rép*. l. VIII, p. 130. Comp. Aristote, *Pol.*, l. VIII, c. X, p. 473.

(3) Voy. Ritter, *Hist. de la philosophie*, l. XI, c. IV ; trad. de Ch. Tissot, T. III, p. 491 et suiv.

(4) Polyb. *Hist.*, l. VI, c. V et seq., et c. LVII ; T. II, pp. 462, 575 et sq., édit. Schweighæser. Lips., 1789.

jusque dans les mythes populaires de la Hellade, où toujours une pensée de douleur et d'impuissance se mêle au récit des prodiges opérés par l'esprit créateur de l'homme. La lyre d'Orphée arrache les sauvages à leurs forêts, suspend le cours des fleuves et ramollit le cœur des tigres ; mais le divin élève de Linus expie sa gloire et meurt déchiré par les Ménades. Appuyé sur les ailes du génie, Icare s'élance dans les profondeurs des airs ; mais le dieu du jour s'irrite de l'audace de ce mortel téméraire et le précipite dans les abîmes de la mer de Crète. Prométhée, l'ouvrier sublime, l'ami de Minerve, arrache aux corps célestes le feu divin qui les anime ; mais Jupiter se venge, et le fils du Titan, les entrailles déchirées et les bras chargés de chaînes, fait retentir de ses cris impuissants les gorges désertes du Caucase. Ce mythe profond des quatre âges du monde, si poétiquement développé par Hésiode, n'était que le symbole fatidique de la corruption progressive de la terre et de ses habitants [1].

La Grèce n'avait pas le secret du passé : elle ne pouvait trouver le mot d'ordre de l'avenir.

Faut-il adresser le même reproche aux doctrines et aux systèmes qui régnaient sur les bords du Tibre ?

(1) Hésiod. Ἔργα καὶ ἡμέραι, v. 109 et sq.

§ II. — Rome.

Coup d'œil sur la grandeur de la puissance romaine.— Caractère réel du cosmopolitisme qu'on remarque dans les écrits des Romains illustres.— Contradictions incessantes entre la pureté des principes et les aberrations de la pratique. — Mépris du travail. — Glorification de l'esclavage. — La cause de l'humanité sacrifiée aux exigences de la ville de Rome : témoignages de Cicéron, d'Horace, de Virgile, d'Ovide, de Tacite et de Pline le Naturaliste. — Insuffisance manifeste de la doctrine des stoïciens de l'école gréco-romaine : Sénèque, Épictète, Marc-Aurèle. — Découragement universel. — Cris de détresse poussés par les orateurs, les historiens, les philosophes et les poëtes. — Négation formelle de la doctrine du progrès. — La décadence nécessaire de la civilisation admise à Rome comme en Grèce. — Sénèque annonce la fin du monde. — Rome, succombant sous le poids de ses vices, désespère de l'avenir et s'engourdit dans la débauche. — Pressentiments prophétiques constatés par Tacite.

L'esprit se trouble et l'imagination s'arrête impuissante aux pieds de la figure colossale de la Rome d'Auguste. Reine des cités, dominatrice du monde, elle ne trouve que des tributaires et des esclaves, depuis le Rhin jusqu'aux cataractes du Nil, depuis l'Euphrate jusqu'aux colonnes d'Hercule. Toutes les villes illustres, Athènes, Corinthe, Numance, Carthage, Alexandrie, Syracuse, Jérusalem, ont tour à tour courbé la tête et frémi de terreur à l'aspect de ses aigles invincibles. L'or et la civilisation de tous les peuples sont venus s'engouffrer et se fondre dans sa vaste et redoutable enceinte. Les Étrusques, les Latins, les Grecs, les Gaulois, les habitants de l'Asie et de l'Egypte, lui ont apporté les secrets des sages,

les procédés des arts et l'expérience de l'histoire. Seule grande, seule libre, seule puissante au milieu de l'abaissement universel, elle brille sur les sept collines comme le symbole majestueux de la gloire et de la toute-puissance. Quand on se figure, d'un côté, cette bourgade chétive qu'un chef d'aventuriers bâtit sur les rives d'un fleuve ignoré, de l'autre, cette ville immense et somptueuse, cette dominatrice grandiose des nations, on comprend le cri d'orgueil qui s'échappa des lèvres de l'ami de Virgile :

> Alme sol ! curru nitido diem qui
> Promis et celas, aliusque et idem
> Nasceris, possis nihil urbe Roma
> Visere majus[1] !

La grandeur morale était-elle au niveau de la puissance matérielle ? Trouve-t-on l'amour de l'humanité, l'horreur de l'injustice, le sentiment du droit, le dédain de la force, le respect du travail, en un mot, l'instinct du progrès universel, dans les monuments littéraires, les lois et les annales des maîtres du monde ?

Quand on jette un coup d'œil sur les écrits des hommes les plus éminents du siècle d'Auguste, on remarque aussitôt que, depuis l'époque d'Aristote et de Platon, toutes les idées ne sont pas restées stationnaires. Initiés par les Grecs dans les secrets de la philosophie, de la poésie, de la littérature et de l'art, les Romains ne pouvaient pas nourrir à l'égard des

(1) Hor. *Carm. sec.*

étrangers cet orgueil sans limites qui faisait le fond du caractère national de leurs maîtres. Leurs ambassadeurs, leurs magistrats et leurs légions parcouraient sans cesse le monde connu des anciens, et ce contact de tous les jours avec les nationalités les plus diverses avait naturellement affaibli les préjugés qui régnaient dans les républiques étroites et turbulentes de l'Attique et du Péloponèse. Mais ce progrès, quoique considérable, était loin de l'idéal de paix, de charité et de fraternité conçu par la science moderne !

De même que dans les livres des philosophes d'Athènes, on trouve, dans les écrits des Romains, une foule d'incohérences et de contradictions, qui toutes doivent être sérieusement examinées, si l'on ne veut pas s'exposer à confondre l'égoïsme avec la bienfaisance, l'orgueil national avec l'instinct de l'égalité, l'esprit de domination avec l'amour désintéressé des hommes.

On a beaucoup vanté le cosmopolitisme qui se révèle dans les méditations des philosophes romains du siècle d'Auguste ; mais l'histoire, étudiée dans ses sources, ne ratifie pas toujours les éloges prodigués à ces disciples plus ou moins dégénérés du Portique. Cicéron, le plus illustre et le plus éloquent de tous, signale dans un noble langage les liens qui attachent l'homme à l'homme dans toutes les régions de la terre. « J'appelle notre patrie, dit-il, non l'enceinte de nos murailles, mais ce monde tout entier, que les dieux habitent avec l'homme, et qui est leur patrie commune... La première société, la plus étendue de toutes, comprend tous les hommes en particulier et tous les peuples en général... Rien n'est si récipro-

quement semblable, rien n'est si pareil que nous le sommes tous les uns aux autres. Quelque définition qu'on donne de l'homme, elle vaut pour tous les hommes[1]. » Ces paroles sont belles et consolantes, mais il faut se garder de leur attribuer le sens et la portée qu'elles auraient sur les lèvres d'un publiciste moderne. Dans la pensée de l'immortel adversaire de Catilina, l'égalité native des hommes se conciliait, d'une part, avec la domination universelle et *naturelle* de Rome, de l'autre, avec le maintien des distinctions les plus odieuses dans la cité et dans l'humanité. Cicéron admet deux patries, l'une de la nature, l'autre de la cité, c'est-à-dire, Rome et l'univers. La cité doit figurer en première ligne ! « Il faut que la République obtienne le premier rang dans nos devoirs et dans nos affections... Les facultés de notre âme, de notre esprit, de notre raison, sont les richesses de la cité, *et il ne nous est permis d'employer à notre usage que la portion de nous-mêmes dont elle n'a pas besoin*... Il n'y a pas de société plus sacrée que celle que chacun de nous contracte avec la République[2].» Or, cette république dont le grand orateur exalte la toute-puissance et à laquelle il sacrifie l'homme tout entier, cette cité glorieuse et souveraine est la ville de Rome. « Rome, dit-il, est la reine des cités, la lumière de l'univers, l'asile commun des nations. C'est à

(1) *De Republica*, l. I, c. XIII. *De Officiis*, I. I, c. XVI. *De Legibus*, l. I, c. X; édit. de Le Clerc (1826), t. XXXII, pp. 41 et 325, et t. XXXIII, p. 63.

(2) *Resp.*, l. I, c. IV; *De Leg.*, l. II, c. II; *De Off.*, l. I, c. XVII; édit. de Le Clerc, .I XXXII, pp. 27 et 383; t. XXXIII, p. 69.

bon droit que Rome a conquis le monde. Rome exerce son empire sur les citoyens et les alliés *comme l'âme sur le corps*. Les Romains sont les protecteurs plutôt que les maîtres de la terre. Le peuple romain est le peuple souverain des rois, le vainqueur et le législateur de toutes les nations[1] ! » Le cosmopolitisme de Cicéron n'était que l'extension de la puissance romaine, l'anéantissement des nationalités étrangères, la soumission de tous les peuples aux ordres partant du Capitole. Aussi, chaque fois que le *père de la patrie* s'occupe de la nature et des destinées de l'humanité, ses conclusions sont en contradiction flagrante avec leurs prémisses. Après avoir proclamé l'identité de nature chez tous les hommes, il affirme que « l'autorité violente des maîtres sur leurs esclaves ressemble à celle de la meilleure partie de l'âme, de la sagesse, sur les parties faibles et vicieuses. » Une tempête éclate, il faut alléger la charge du navire : doit-on plutôt jeter à la mer un cheval de grand prix qu'un esclave de peu de valeur ? Cicéron garde le silence[2] !

(1) Toutes ces propositions découlent directement des passages suivants : IVe *Catil.*, c. VI; *De Rep.*, l. III, c. XVIII et XIX; *De Off.*, l. II, c. VIII; *Pro domo*, c. XXXIII ; édit. de Le Clerc, t. XI, p. 223 ; t. XXXII, p. 195 ; t. XXXIII, p. 195 ; t. XII, p. 410.

(2) *De Rep.*, l. III, c. XIX ; Le Clerc, p. 195 ; *De Off.*, l. III, c. XXIII ; *Ibid.*, p. 343. Dans une lettre adressée à son frère, gouverneur de la province d'Asie, Cicéron lui recommande de tenir en respect les esclaves (*Ep. ad Quintum*, l. I, *ep.* 1 ; Le Clerc, p. 29, t. XXV.) — Son humanité envers ces malheureux se borne à la recommandation de leur fournir le nécessaire, comme aux mercenaires. (*De Off.*, l. I, c. XIII; Le Clerc, p. 55.) (Voy. encore *De Off.*, l. II, c. VII ; *Or. pro Plancio*, 25 ; *Or. de Har. resp.*, 12 ; *Epist. ad Att.*, l, I, *ep.* 12.)

Il étend son mépris jusqu'aux hommes libres qui vivent de leur industrie ou du travail de leurs mains. « On regarde, dit-il, comme bas et vils les gains de tous les mercenaires, dont on paie le travail et non le talent ; car le salaire qu'on leur donne est comme le prix de la servitude. Tous les métiers d'artisans sont bas et serviles. Une boutique est un objet indigne d'un homme libre. Le commerce est ignoble, s'il se fait en petit [1]. » — En présence de cet égoïsme national, de cette justification de l'esclavage, de ce dédain suprême du travail, on peut se demander sérieusement si la philanthropie du prince des orateurs romains, si souvent louée par les philosophes et les historiens modernes, était en réalité supérieure à celle d'Aristote et de Platon.

Cette préoccupation exclusive et constante des intérêts de la cité, ce contraste perpétuel entre l'excellence de la théorie et les aberrations de la pratique, se manifestent dans la vie et dans les œuvres de tous les Romains illustres.

Maudissant la fureur insensée des combats, Horace chante les bienfaits de la paix, les charmes du repos, les joies douces et pures de la concorde ; mais il prie les dieux de jeter la peste, la famine et toutes les horreurs de la guerre sur les Bretons et les Parthes qui s'opposent à la marche victorieuse des légions [2].

(1) *De Off.*, l. I, c. XLII ; Le Clerc, pp. 151-153.
(2) *Odes*, l. I, od. 2, 21, 35 ; l. III, od. 2 et 3.

Hic (Apollo) *bellum lacrymosum, hic miseram famem*
Pestemque a populo et principe Cæsare, in
Persas atque Britanos
Vestra motus aget preces!

Le doux Virgile, le chantre des bergers, des nymphes et des abeilles, assimile la guerre au règne du crime ; mais il rappelle aux Romains que leur mission consiste à briser tous les obstacles, à courber toutes les têtes, à conquérir le monde[1]. Mieux encore que ses glorieux émules, Ovide maudit le carnage et la dévastation que Mars traîne à sa suite ; il prie Janus de conserver au monde la paix que lui a procurée le vainqueur d'Actium : et cependant il engage Rome à lever sa tête altière au-dessus de toutes les nations, à poser un pied vainqueur sur l'univers[2] ! Tacite flétrit le meurtre et s'érige en vengeur des droits méconnus de l'humanité ; mais il adresse au ciel l'horrible vœu de voir les Germains s'entr'égorger sans trève, pour le repos et la sécurité de l'Empire[3]. Pline pousse un cri d'indignation, quand il voit l'homme convertir en arme meurtrière le fer que les dieux lui avaient donné pour en faire l'instrument le plus précieux de son industrie ; à ses yeux, cet abus des dons du ciel est le plus criminel de tous les

(1) *Georg.*, l. I, v. 505 et seq. — Qui ne connaît ces beaux vers :

Excudent alii spirantia mollius aera,

. . . . . .

Tu regere imperio populos, Romane, memento.
Hæc tibi erunt artes ; pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos.

(*Æneid.*, l. VI, v. 848-854).

(2) *Fasti.*, l. I, v. 281 et sq.; 597 et sq.; l. IV, v. 407, 857, 926 et sq.

Urbs oritur (quis tunc hoc ulli credere posset?)
Victorem terris impositura pedem !

(3) *De Mor. Germ.*, c. XXXIII.

méfaits de l'esprit humain. Mais Pline, de même que Virgile, Horace et Ovide, ne songe pas à révoquer en doute la légitimité des guerres éternelles des Romains : il affirme que les dieux, pour le bonheur de l'humanité, ont voulu que l'Italie devînt la patrie unique de toutes les nations du globe[1].

Rome était la souveraine des rois et des peuples, la régulatrice des mœurs, la patrie par excellence, le monde : *Urbs Roma, orbis romanus!* Rome était une déesse dont il fallait exécuter les ordres et à laquelle l'univers devait élever des temples[2]. D'innombrables inscriptions la saluaient d'éternelle et de divine : *Roma Dea, Roma æterna!* Ses enfants étaient le peuple-roi, le peuple dominateur : *Populus late rex*[3], *Populus imperator*[4]. Virgile lui promettait un règne sans fin, et Martial se rendait l'écho d'un sentiment universel, quand il chantait :

Terrarum dea gentiumque Roma,
Cui par est nihil et nihil secundum[5] !

Avec cette propension en quelque sorte invincible des esprits, les maximes les plus pures avaient rarement dans la bouche d'un Romain la valeur d'une

(1) Plin., *Nat. Hist.*, l. II, c. LXIII et LXVIII; l. III, c. VI; l. XXXIV, c. XXXIX; Coll. Nisard, T. I, p. 129, 133 et 160 ; T. II, p. 451.

(2) Tac., *Ann.* l. IV, c. LVI.

(3) Virg., *Æneid.*, l. I, v. 25.

(4) Tac., *Ann.*, l. III, c. VI.

(5) Virg., *Æneid.*, l. I, v. 283. Mart. *Epigr.*, l. XII, 8; T. II, p. 179, ed. Bipont. (1784). — Rien de plus ordinaire que ces sentiments

vérité générale et absolue. Ce que Rome approuvait était juste et bon, ce que Rome repoussait était odieux et ignoble! Cette tendance, il est vrai, se montre moins sensible, moins absorbante, dans les méditations des derniers représentants de l'école stoïcienne gréco-romaine. Leurs écrits fourmillent de belles sentences sur l'esclavage, la guerre, la bienfaisance, le désintéressement, l'oubli des injures, le dédain de la vengeance, la sagesse et la vertu; ils représentent la terre comme la patrie commune de notre espèce, et l'on sent, en les lisant, qu'un souffle nouveau a passé sur les écoles de la ville éternelle. Mais ici encore, il convient de ne pas s'abandonner à des illusions décevantes. Chez les uns, le cosmopolitisme et les conséquences qui en dérivent ne sont qu'un détachement plein d'orgueil de tout ce qui charme, passionne et séduit les hommes; chez les autres, la sagesse et la vertu, dépouillées de tout caractère d'utilité sociale, ne sont qu'un moyen de perfectionnement individuel et solitaire; chez tous, les élans du cœur et les aspirations du génie sont flétris et annulés par l'influence délétère d'un panthéisme matérialiste et fataliste. On en trouve des preuves manifestes, palpables, dans les discours et dans les écrits des représentants les plus illustres de l'école, Sénèque, Epictète et Marc-Aurèle.

d'adoration et ces cris d'enthousiasme : *Caput mundi rerumque potestas* (Lucan. l. II, v. 136.); *Urbs alta, toto quæ præsidet orbi* (Propert. l. III, E. XI, v. 57.); *Caput orbis terrarum* (Tit. Liv., l. I, c. XVI.); *Caput rerum* (Tac. *Hist.*, l. II, c. XXXII.); *Maxima rerum* (Virg. *Æn.* l. VII, v. 602.)

Propriétaire de vingt mille esclaves, Sénèque ne s'occupe que du sage et déclare orgueilleusement qu'il n'a pas de conseils pour la foule[1]. Il enseigne que l'homme libre et l'esclave ont la même nature; mais, au lieu de se prévaloir de ce principe pour protester contre la grande iniquité sociale de l'esclavage, il se rejette dans les théories orgueilleuses de l'école et nie l'existence même de la servitude. « Un esprit bon, libre, courageux... peut se rencontrer, dit-il, dans un affranchi et dans un esclave, aussi bien que dans un chevalier romain. Qu'est-ce qu'un chevalier romain? Qu'est-ce qu'un affranchi et un esclave! Ce sont des noms... » Si l'esclave est las de porter ses chaînes, qu'il imite l'exemple du jeune Lacédémonien et se brise le crâne contre les murs de l'appartement de son maître[2]. — Épictète, esclave lui-même, ne trouve pas un mot pour protester contre la légitimité de l'esclavage : bien plus, il engage les maîtres à éviter le contact des esclaves, comme l'homme bien portant évite celui des malades. A ses yeux, l'esclavage et la liberté appartiennent exclusivement au domaine de la conscience ; ce sont des distinctions arbitraires, des chimères dont le sage ne doit pas se préoccuper ; le sage est libre dans les fers, le méchant est esclave sous la pourpre. Il

(1) Dans sa sixième lettre à Lucilius, on trouve cette phrase significative : *Frons nostra populo conveniat; intus autem omnia dissimilia sint.* Coll. Nisard, p. 530. Dans son traité *De la Constance*, il dit que le sage est une rareté qui ne se rencontre dans les siècles qu'à des intervalles lointains. *Ibid.*, p. 270.

(2) *Epist.* XXXI et LXXVII. *Tam prope libertas! et servit aliquis!* Coll. Nisard, pp. 583 et 684.

affecte la même indifférence, les mêmes dédains à l'égard de tous les maux qui affligent l'espèce humaine. La guerre renverse les villes et décime les peuples. Faut-il maudire la guerre? En aucune manière. Est-ce qu'on pousse des cris d'indignation quand le chasseur disperse les nids des hirondelles et des cigognes? Est-ce qu'on se plaint quand le boucher égorge un grand nombre de bœufs et de brebis? Mais ne doit-on pas, au moins, aller au-devant des ignorants et des faibles, pour éclairer leur intelligence, pour épurer et raffermir leurs âmes? Non, répond Épictète : le sage ne doit pas imiter l'exemple de ces médecins de bas étage qui vont chercher les malades, au lieu de les attendre. Il pousse le mépris des choses extérieures au point d'exclure de la catégorie des biens, non-seulement les richesses et la santé, mais la patrie, les parents et les enfants mêmes[1]. — Après avoir érigé, au sommet du capitole, un temple majestueux à la bienfaisance, Marc-Aurèle mourut sans avoir pris une seule mesure réellement efficace en faveur des innombrables esclaves qui peuplaient toutes les provinces de l'Empire[2]. Après avoir dit et répété

(1) Epict. *Fragmenta*, n° XLII et XLIII; *Man.* c. XLVI; *Dissert.*, l. I, c. XXII et XXVIII; l. II, c. I; l. III, c. XXIII; l. IV, c. I; éd. Schweighæser, T. I, pp. 116, 145, 146, 171, 480, 545 et sq.; T. III, pp. 53 et 80. Cependant Epictète a connu le christianisme. V. *Diss.*, l. IV, c. VII; *Ibid.* T. I, p. 618.

(2) Il défendit de vendre les esclaves pour les combats d'animaux (L. 42, D., l. XVIII, t. I). C'était une mesure digne d'éloges, mais elle n'en laissait pas moins subsister tous les abus dont l'esclave était victime dans la maison et sur les terres de son maître. On peut en dire autant des décrets qu'il rendit pour assurer l'efficacité des affranchissements (L. 30, § 16, D., l. XL, t. V).

qu'il était citoyen du monde, il eut soin d'ajouter que, comme fils d'Antonin, son cosmopolitisme ne l'empêchait pas d'être citoyen de Rome. Après avoir formulé tant de nobles préceptes sur la modestie, la simplicité, la soumission à la volonté des dieux, le maître du monde se mit à écrire pour légitimer le suicide ! Toute idée de progrès, toute pensée d'amélioration manquait à ses conceptions philosophiques et religieuses. « Les choses de ce monde, disait-il, sont toujours les mêmes ; elles se meuvent en cercle, les unes en haut, les autres en bas, d'un siècle à l'autre... Tout ce qui arrive dans le monde y arrive justement... Les biens et les maux arrivent indifféremment, selon l'ordre et la suite de ce qui devait se faire successivement en vertu d'un certain mouvement primitif... Tout arrive selon l'ordre de la nature universelle... Tout ce qui se fait dans le monde s'est toujours fait, se fera et se fait partout... Il n'y a rien de nouveau, rien qui ne soit ordinaire... Tout est ordinaire et de bien courte durée... Celui qui voit maintenant le monde a tout vu. *Il a vu toute l'éternité passée et à venir*... De tout temps, le spectacle du monde a été le même : *tout ne fait que rouler en cercle.* » Aux yeux de ce noble représentant du paganisme, l'impudence, la fourberie, la haine, la trahison, la méchanceté, le vice, en un mot, nécessaire dans l'économie générale de l'univers, n'était un mal que dans le langage et la pensée du vulgaire [1] !

(1) Je m'incline volontiers devant la grande figure de Marc-Aurèle ; mais le respect que je lui porte ne doit pas m'empêcher de

Du reste, ce n'est pas ici le lieu de rechercher la pensée intime des personnages éminents de l'Empire romain. Nous en avons dit assez pour prouver que le problème est complexe et ne peut pas se résoudre à l'aide de quelques maximes sonores, groupées d'une manière plus ou moins ingénieuse. Pour le moment, la question qui doit surtout nous préoccuper consiste à savoir si les Romains connaissaient et admettaient la théorie du progrès indéfini des sociétés humaines.

A cet égard, la réponse ne saurait être un seul instant douteuse. Les faits et les doctrines se manifestent avec une évidence tellement palpable, que toute discussion sérieuse devient impossible.

Tandis que la misère, la douleur et l'ignominie régnaient en souveraines dans les bas fonds de cette société sans entrailles, un cri de désespoir troublait sans cesse les travaux, les ambitions, les plaisirs et les débauches des classes supérieures. Le philosophe, le poète, l'orateur et l'homme d'État semblaient se disputer la tâche d'annoncer l'imminence d'une période de décrépitude sans remède. Le découragement instinctif du remords marquait de sa sombre empreinte toutes les productions de l'esprit humain. Nourrie par l'esclavage, protégée par la

montrer le païen dans un homme que quelques savants ont placé au-dessus des Pères de l'Eglise. Toutes les opinions que je lui ai attribuées se trouvent nettement formulées dans ses *Pensées*. Voy., entre autres, l. II, n° 11 ; l. IV, n° 10 ; l. VI, n°s 37 et 44 ; l. VII, n° 1 ; l. VIII, n°s 6, 47 et 55 ; l. IX, n° 1 et 28 ; l. X, n°s 8 et 27 ; l. XII, n° 26 ; pp. 51, 95, 201, 207, 217, 265, 293, 301, 311, 327, 373, 395 et 443 ; édit. Schultz (1802). — Les fragments que j'ai transcrits sont empruntés à la traduction de M. de Joly.

force brutale, rongée par la corruption monstrueuse des grands et de la foule, Rome disait elle-même que les conditions de la durée manquaient à l'édifice grandiose qu'elle avait élevé à l'aide de tant de combats, de spoliations, d'injustices, de sang et de larmes. Elle voyait venir la justice de Dieu !

« Déjà commence la décrépitude des âges... Le monde court à sa perte... Amas de substance périssable, l'univers naît et succombe... La race des hommes, sans cesse travaillée par de vaines agitations, consume la vie en soins inutiles[1] ! » — « La patrie n'a presque plus de citoyens... Nous n'avons conservé de Rome que ses murailles, menacées aujourd'hui même des derniers attentats, et nous n'avons plus de république !... Nous n'avons plus aucune solide et réelle représentation du vrai droit, de la vraie justice : nous n'en avons conservé qu'une ombre, une faible image !... L'éloquence elle-même, dont les commencements furent si faibles parmi nous et qui y arriva à un si haut degré de perfection, suivant le cours naturel de presque toute chose, décline et va bientôt retomber dans le néant[2]. » — « Quelle divinité le peuple appellera-t-il au secours de l'Empire qui menace ruine?... O vaisseau de la république !

(1) Lucretius, *De rerum natura*, l. II, v. 1150 et 1174; l. V, v. 66, 67, 1429 et 1430; coll. Nisard, pp. 43, 44, 90 et 117.

Ergo hominum genus incassum et frustrà laborat
Semper, et in curis consumit inanibus ævum !

(2) Cicero, *De Off.*, l. I, c. XXV; l. II, c. VIII; l. III, c. XVII. *Tusc. quaest.*, l. II, c. II; coll. Le Clerc, t. XXXIII, pp. 93, 199, 325; t. XXVIII, p. 177.

pas une de tes voiles qui ne soit en lambeaux : pas un dieu que tu puisses invoquer dans ta détresse!... Tout est altéré par le temps destructeur! Nos pères valaient moins que leurs aïeux, nous valons moins que nos pères, et nous laisserons des fils plus dépravés encore [1]. » — « L'univers en combustion s'abîme et s'écroule de toute part... Ce peuple, qui jadis distribuait l'empire, les faisceaux et les légions, le voilà impassible; il ne s'occupe plus que de deux choses : du pain et des spectacles... Plus formidable que le glaive, *la luxure a fondu sur nous et venge l'univers asservi ;* nous vivons dans une affreuse confusion de tous les crimes, de tous les désordres... Rome entière est dans le cirque!... Le commun auteur des choses voulut qu'une affection mutuelle nous fît chercher tour à tour et prêter un appui; mais de nos jours il règne plus d'accord entre les serpents... Nous vivons dans le neuvième âge, dans un siècle pire que le siècle de fer. Les noms manquent aux crimes, et la nature même n'a plus de métaux pour les désigner [2]! » — « Plus de règle, plus de justice!... La fortune se joue des choses hu-

(1) Horace, *Odes*, l. I, o. 2 et 14; l. III, o. 6. Trad. Nisard.

Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

(2) Juvénal, Satires VI, X, XII, XIII, XV. Trad. Nisard.

Nona ætas igitur, pejoraque secula ferri
Temporibus, quorum sceleri non invenit ipsa
Nomen, et à nullo posuit natura metallo.
(XIII, 28-30.)

maines... Les dieux frappent l'empire romain de leur colère... L'esprit est accablé et l'âme se serre de douleur!... Jamais les Romains n'éprouvèrent des calamités plus terribles[1] ! » — Pendant trois siècles, ces cris de détresse retentirent constamment aux oreilles du peuple dégénéré qui s'était enrichi des dépouilles du monde.

Les historiens et les philosophes ne niaient pas la réalité de cette décadence visible; ils cherchaient même à l'expliquer en empruntant aux Grecs, les uns, la comparaison entre la vie de l'homme et la vie des peuples, les autres, la théorie désolante du cours circulaire et fatal des événements terrestres. Les premiers disaient que le peuple romain, après avoir traversé les périodes de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse, allait passer des forces de l'âge mûr à la décrépitude de la vieillesse[2]; les seconds trouvaient étrange qu'on s'étonnât de voir entraîner l'Empire et ses habitants dans le mouvement de rotation qui emporte tous les êtres. Conséquent avec le fatalisme matérialiste qui faisait la base de ses doctrines, Sénèque disait : « Comme l'eau rapide des torrents ne revient point sur elle-même, parce que

(1) Tacite, *Annales*, l. III, c. XVIII et XXVIII; l. IV, c. I; l. XVI, c. XVI. *Hist.*, l. I, c. III. Trad. de Gallon de la Bastide, t. I, pp. 180, 189 et 235; t. II, p. 255 et 284.

(2) *Si quis populum romanum quasi hominem consideret, totamque ejus aetatem percenseat, ut cœperit, atque adoleverit, ut quasi ad quemdam juventae florem pervenerit, ut postea velut consenuerit, quatuor gradus processusque ejus inveniet.* Florus, *Epit. hist. rom.*, proœm., p. 3; édit. Ragon. (Voy. ci-dessus, p. 33, les opinions de Platon et d'Ocellus Lucanus.)

les flots qui suivent précipitent les premiers ; ainsi la chaîne des événements obéit à une rotation perpétuelle, et la première loi du destin c'est de rester fidèle à ses propres décrets. » Le philosophe annonce même la fin du monde, à l'aide d'un nouveau déluge, lequel sera suivi d'une création nouvelle. Redevenue vierge et pure, la terre verra sortir de son sein une race d'hommes innocents ; mais ceux-ci ne tarderont pas à se corrompre comme leurs devanciers. « Chassé de nos domaines, l'Océan sera refoulé dans ses profondeurs, et l'ancien ordre rétabli. Il y aura une seconde création de tous les animaux ; la terre reverra l'homme, ignorant le mal et né sous de meilleurs auspices. Mais son innocence ne durera pas plus longtemps que l'enfance du monde nouveau. La perversité gagnera bientôt les âmes [1]. »

Il serait difficile de nier plus pertinemment la loi du progrès ; et cependant, à part quelques vagues aspirations, on ne doit chercher rien de plus, ni dans les *Dissertations* d'Epictète, ni dans les *Pensées* de Marc-Aurèle. Tandis que le disciple de Musonius place le commencement de la philosophie dans le dédain des choses extérieures, dans le mépris des travaux et des aspirations de la foule, le César philosophe, apercevant partout des symptômes de décadence, des éléments de dissolution, des germes de corruption et de ruine, ne cesse de parler du néant des œuvres et des espérances de l'homme. Nous

(1) *Quaest. nat.*, l. II, c. XXXV ; l. III, c. XXX ; coll. Nisard, pp. 424 et 455.

avons vu que le mouvement inévitable de tous les êtres, dans un cercle éternellement le même, était à ses yeux le dernier mot de la philosophie de l'histoire.

La théorie dont nous recherchons les traces dans le passé n'était pas plus connue à Rome qu'à Athènes[1].

Nous l'avons déjà dit : ce n'était pas une voix sereine annonçant le progrès graduel de l'humanité, c'était un cri de désespoir qui retentissait dans les profondeurs de la société païenne. Phénomène digne d'être éternellement médité ! Les barbares, qui vont devenir les ministres de la justice de Dieu, se cachent encore dans les forêts de la Germanie; Rome n'a plus de rivale sur la terre; souveraine du monde, elle a réuni les dieux de tous les peuples dans un seul de ses temples; dominatrice de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, elle a fait preuve d'une vitalité assez puissante pour absorber toutes les nationalités sans cesser d'être elle-même ; sa victoire est désormais assurée ; les vaincus ont cessé de se plaindre et adoptent la langue, les mœurs et le culte des vainqueurs. Et c'est alors que Rome, parvenue au faîte de la puissance et de la gloire, désespère de l'avenir et pousse un cri de détresse !

C'est que Rome avait méconnu les conditions éternelles de toute grandeur durable. Tandis que la civilisation matérielle continuait à déployer ses mer-

(1) Voy., au sujet de l'usage qu'on a fait de quelques passages isolés de Térence, de Cicéron et de Virgile, les détails qui se trouvent à l'*Appendice* (Litt. *E*).

veilles, une lèpre hideuse rongeait sourdement toutes les bases de la vie sociale. Les provinces versaient leur corruption dans la capitale, et la cité-reine, devenue le réceptacle des vices de tous les peuples, rendait avec usure les exemples pernicieux qu'elle recevait de ses tributaires et de ses esclaves. Un culte infâme, des orgies monstrueuses, des habitudes féroces, des spectacles assaisonnés de sang humain, l'oubli de tous les devoirs, la glorification de tous les crimes, une adulation abjecte qui ne reculait pas même devant l'apothéose d'un tyran ignoble : voilà le bilan de la vie morale des maîtres du monde! Cette race vigoureuse et frugale, dont les fils formaient les légions invincibles de la République, était remplacée par une populace cosmopolite, vil assemblage d'affranchis et de parasites, qui vivait d'aumônes officielles et ne sortait des tavernes et des lieux de débauche que pour se repaître de l'agonie du gladiateur étendu sur l'arène ensanglantée du cirque. Toutes les idées s'étaient altérées ; tous les sentiments s'étaient corrompus sous l'influence d'une atmosphère où l'on respirait en quelque sorte le goût de la luxure et l'instinct du crime. Le petit nombre de Romains qui conservaient l'amour des mœurs antiques avaient eux-mêmes perdu l'intelligence du droit et du devoir, du juste et de l'injuste. C'est l'historien vengeur de l'humanité méconnue, c'est Tacite qui s'écrie : « *Les noms de sage et de juste appartiennent au plus fort*[1]. »

(1) Tacite, *De Morib. Germ.*, c. XXXVI, trad. de Gallon de la

Mais la déification de la force ne suffit pas pour faire vivre un grand peuple. Quand un sensualisme immonde devient la règle des mœurs, quand un scepticisme effréné tarit la source du dévouement en brisant le lien d'une croyance commune, la décadence est proche et la ruine inévitable. L'Empire touchait à cette heure suprême. Les temples n'étaient plus que des écoles de libertinage. « Si vous voulez rester pur, disait le poète, fuyez les temples; si la jeune fille veut demeurer chaste, qu'elle craigne le sanctuaire de Jupiter et les souvenirs de ce dieu adultère[2]. » L'égoïsme avait envahi tous les cœurs, les intérêts sacrés de la morale et de l'humanité n'entraient plus en ligne de compte, les écoles de philosophie tombaient les unes à la suite des autres. L'impuissance, la lâcheté, la violence et l'anarchie, débordant du centre, se répandaient comme un fleuve impur sur toutes les provinces de l'Empire. La poésie, l'art et les lettres voyaient en même temps pâlir leurs clartés fraternelles. La langue elle-même se décomposait sous une influence mystérieuse

Bastide, t. III, p. 308. Aristote exprime la même pensée en d'autres termes, au liv. I, c. II, de sa *Politique* : « La force, dit-il, n'est jamais dénuée de mérite! » (Trad. cit., p. 20).

Il me serait facile d'appuyer sur des autorités irrécusables chaque mot que je viens d'écrire dans le tableau de la Rome impériale. Je me bornerai à citer, au sujet du culte, un passage significatif de Térence : « Ce qu'a fait le maître des dieux, celui dont le tonnerre ébranle les voûtes du ciel, moi, faible créature, je m'abstiendrais de le faire! Je l'ai fait certes et avec grande joie. » Il s'agissait de la séduction d'une femme à l'aide de l'or. *Ego homuncio, hoc non facerem?* Eun., act. III, s. VI; t. I, p. 564, édit. de Levée.

(2) Ovide, *Trist.*, l. II, v. 287.

qui déroute la science moderne. C'était en vain que quelques sectes, moitié philosophiques, moitié religieuses, cherchaient à ranimer le paganisme, en mêlant à ses dogmes les traditions de l'Orient et les conquêtes plus récentes de l'intelligence humaine. Les néo-platoniciens subirent le sort de leurs prédécesseurs : leur voix se perdit au milieu des passions bruyantes de la foule.

Le monde païen, qui devait et qui se sentait mourir, comprenait instinctivement que le salut devait venir du dehors. Guidés par un pressentiment prophétique, tous les hommes qui s'inquiétaient de l'avenir tournaient leurs regards vers les contrées à la fois riantes et mystérieuses que le soleil éclaire de ses premiers rayons. « On était généralement persuadé, dit Tacite, que l'Orient allait prévaloir et qu'on ne serait pas longtemps sans voir sortir de la Judée ceux qui régiraient l'univers[1]. »

Tacite constate l'existence de la prophétie : il assistait, sans le savoir, à son accomplissement.

(1) *Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris contineri eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judea rerum potirentur.* (*Hist.*, l. V, c. XIII.) Cette opinion était universellement répandue. Voy. Nicolas, *Études phil. sur le christianisme*, t. Ier, p. 347, édit. belge de 1846.

§ III. — Le Christianisme.

Première prédication de l'Évangile. — Les doctrines évangéliques comparées aux doctrines païennes. — Vérités sociales proclamées à Rome par les premiers apôtres du christianisme : égalité de tous les hommes, fraternité universelle, réhabilitation du travail, bienfaits de la science mise à la portée de toutes les classes. — Tout en s'abstenant de formuler la doctrine du progrès, les premiers missionnaires communiquent aux Romains toutes les maximes sur lesquelles cette doctrine s'appuie dans la science moderne : la solidarité des races et des peuples, le dévouement obligatoire aux intérêts moraux et matériels de nos semblables, l'amour de la science, l'horreur de l'injustice et de l'oppression, la liberté et la responsabilité de tous sous l'œil de Dieu. — Le christianisme s'attaque par ses préceptes à toutes les barrières qui arrêtaient le développement normal des sociétés anciennes. — Raisons qui s'opposaient à la prédication immédiate des vérités sociales qui découlaient des vérités religieuses. — Exemple remarquable fourni par l'attitude de l'Église dans la question de l'esclavage. — Le christianisme et le progrès au moment de l'invasion des Barbares. — Condamnation formelle de la théorie stoïcienne du mouvement circulaire des peuples et des civilisations. — Le désordre et la force impuissants contre la civilisation et le droit. — L'avenir de l'Europe romaine.

Pendant que les Romains se pressaient sur les gradins du cirque, pour savourer les délices d'un drame où le sang humain coulait à flots, quelques Juifs, membres obscurs d'une race dédaignée, réunissaient dans les lieux solitaires une troupe d'artisans, d'esclaves, de mendiants et de femmes du peuple. Debout au milieu de ces déshérités de la terre, ils leur adressaient des paroles qui n'avaient jamais été entendues dans les temples des dieux, les palais des grands et les écoles des philosophes.

La doctrine et les mœurs de ces étrangers étaient l'antithèse des doctrines et des mœurs du monde romain.

Le monde méprisait l'artisan, le pauvre et l'esclave. Il oubliait dédaigneusement les droits de l'enfant, de la femme, de tous les êtres faibles. Il multipliait et consacrait les distinctions les plus odieuses dans la famille, dans la cité, dans l'humanité. Il divinisait la force et confondait les caprices sanguinaires de la tyrannie avec les manifestations providentielles de la justice. Il cherchait le bonheur dans l'accumulation des richesses, dans les jouissances du pouvoir et du luxe, dans les orgies incessantes d'une vie toute sensuelle. Il flétrissait le travail comme l'indice infaillible d'une âme servile. Il faisait de la sagesse elle-même le privilége d'une aristocratie de l'intelligence [1].

Les Juifs, disciples du Christ, enseignaient et pratiquaient d'autres maximes. A ceux qui, le front courbé vers la terre, acceptaient la dégradation éternelle de leur race comme une conséquence inévitable des lois de la nature, ils rappelaient l'origine, l'excellence et

(1) « Il n'est pas possible, dit Platon, que le peuple soit philosophe. » (*Rep.*, l. VI; trad. cit., t. X, p. 23.) Aristote affirme que « l'apprentissage de la vertu est incompatible avec une vie d'artisan et de manœuvre » (*Pol.*, l. III, c. III; trad. cit., p. 139). Cicéron engage le philosophe à fuir la multitude (*Tusc. quaest.*, l. II, c. I; trad. cit., t. XXVIII, p. 175). Théognis s'écrie dans ses sentences : « Il est honteux qu'un homme sobre s'arrête avec des gens pris de vin; le sage n'est pas moins déplacé dans la compagnie du vulgaire (*Sent.*, n° LXVII, trad. Lévesque). »Nous avons indiqué ci-dessus les avis de Sénèque et d'Epictète, p. 45. C'était l'opinion de tous les philosophes.

l'unité de l'espèce humaine. A ces innombrables esclaves qui, façonnés par une oppression héréditaire, n'espéraient pas même le bonheur et l'égalité au delà de la tombe, ils montraient au bout de la carrière un Dieu juste et bon, une éternité de paix et de bonheur sans nuage. « Vous êtes tous frères, disaient-ils, parce que vous êtes tous enfants d'un même père qui réside dans les cieux[1]. L'humanité forme une grande famille, dans laquelle les peuples et les individus remplissent la tâche qu'ils ont reçue du père commun. Comme nous avons plusieurs membres en un seul corps, et que tous les membres n'ont pas une même fonction, ainsi nous sommes un même corps en Dieu, et chacun réciproquement les membres l'un de l'autre[2]. Envisagez les vieillards comme vos pères, les jeunes gens comme vos frères, les femmes âgées comme vos mères, les jeunes filles comme vos sœurs chastes et pures[3]. Aux yeux de Dieu, il n'y a ni Juif, ni gentil, ni Grec, ni barbare, ni esclave, ni homme libre. Venez à nous, vous qui pliez sous le fardeau des misères de la vie, nous connaissons toutes les sources de la consolation[4] ! » — Comme conséquences de ces prémisses, ils indiquaient en termes chaleureux les devoirs qui dérivent de la fraternité des hommes ; ils disaient : « Soyez du

(1) S. Matt., XXIII, 8, 9.
(2) Paul., *ad Rom.*, XII, 4, 5. *Ad Ephes.*, IV, 25.
(3) Paul., I^e *ad Timot.*, V, 1, 2.
(4) Paul., *ad Gal.*, III, 26, 27, 28; *Ad Col.* III, 11; *Ad Corint.* I^e, XII, 13; Matt., XI, 28; XXIII, 9.

même sentiment, ayez les mêmes affections, ne formez qu'une seule âme [1]. Aimez-vous les uns les autres, et que chacun ait en vue les intérêts de ses frères [2]. Soyez patients, évitez la colère, chassez l'envie, écartez l'orgueil, attristez-vous des succès de l'injustice et réjouissez-vous des conquêtes de la vérité : donnez au besoin votre vie pour vos frères [3]. Aimez Dieu de toute votre âme, de tout votre cœur ; mais aimez votre prochain comme vous-mêmes : l'un de ces préceptes est semblable à l'autre [4]. Secourez les orphelins, visitez les veuves abandonnées : *Dieu est charité. L'amour est la perfection de la loi* [5] ! » — Leur langage s'élevait à la hauteur du sublime, quand ils parlaient de la splendeur et de la puissance de la sagesse ; mais, à la différence des fondateurs de toutes les écoles philosophiques, ils ne voulaient pas que la science et la vérité devinssent le privilége d'un petit nombre d'intelligences d'élite. « La sagesse, s'écriaient-ils, est la fille de l'Éternel. Quand il disposait les cieux, quand il posait les montagnes sur leurs bases, quand il faisait jaillir les fontaines des entrailles de la terre, quand il arrêta la puissance des mers aux rocs et aux sables des rivages, la sagesse était en sa présence... Approchez, ignorants ! Approchez, hommes simples ! Cherchez la sagesse : elle est préférable à l'or pur et aux perles précieuses. Malheur à

(1) Paul., *ad Phil.*, II, 2-4.
(2) *Ibid.*, II, 4.
(3) Paul., *ad Corinth.*, Ie, XIII, 4 et sq.; Ie Joan., II, 11 ; III, 11 et 16 ; IV, 11.
(4) Matt., XXII, 37-40.
(5) Ie Joan., IV, 8 ; Jac., I, 27 ; Paul., *ad Rom.*, XIII, 10.

l'homme qui hait la science [1]... Dieu vous appelle des ténèbres à la lumière [2]. L'amour de la sagesse conduit au royaume éternel [3]. Le règne de Dieu est annoncé aux pauvres, et ce règne est celui de la vérité [4]. Dieu est le père des lumières [5]. Ajoutez la vertu à votre foi, mais joignez à votre vertu la science [6]. Heureux l'homme qui trouve la sagesse et qui met en avant l'intelligence [7] ! » — Ce qu'ils faisaient dans les régions supérieures de la science et de la vérité, ils l'accomplissaient dans la sphère plus restreinte et plus modeste des intérêts matériels; ils s'élevaient au-dessus des préjugés vulgaires, et, pour la première fois, l'esclave et l'artisan entendirent parler de la noblesse et de la sainteté du travail. « Gagnez votre pain à la sueur de votre front, disaient-ils. Dieu a fait du travail une loi pour l'humanité. L'homme qui travaille se conforme aux décrets de la providence divine et attire les bénédictions célestes sur sa famille. Ne fuyez pas les travaux pénibles ni les labeurs de l'agriculture chère au Très-Haut [8]. Détestez l'oisiveté : l'homme qui refuse de travailler n'est pas digne d'obtenir sa nourriture [9]. » — Im-

(1) Prov., I, 21 et 29; VIII, 2, 5, 10, 11, 22-36; IX, 4, 16; Job, XXVIII, 17.
(2) Ie Petr., II. 9.
(3) Sap., VI, 21 ; Prov., VIII, 20, 21.
(4) S. Matt., XI, 5. Evang. S. Joan., XVIII, 37.
(5) Ie Jac., I, 17.
(6) IIe Petr., I, 5.
(7) Prov., III, 13.
(8) *Ecclesiastic.*, VIII, 16; *Genes.*, III, 17.
(9) Paul. IIe *ad Thess.*, III, 10.

placables pour tous les vices, ils louaient la tempérance, la modestie, le dévouement et l'abnégation, dans une capitale immense où toutes les classes, depuis l'esclave jusqu'au favori de César, plaçaient l'idéal de la vie dans la possession de l'or, dans les satisfactions de l'orgueil, dans les raffinements de la débauche. Leur humble auditoire tressaillait de bonheur, quand ils disaient : « Le règne de Dieu ne consiste pas dans le boire et le manger, mais dans la justice, la paix et la joie qui descend du ciel [1]. Ne méprisez ni le pauvre ni l'homme qui naît dans une condition que le monde envisage comme basse et vile. Que le riche soit humble et que le pauvre sente sa dignité d'enfant de Dieu [2] ! Ce n'est pas l'apparence extérieure, c'est l'âme que vous devez considérer [3]. Le divin maître a dit : *Heureux les pauvres* [4] ! Fuyez tous les vices, pratiquez toutes les vertus. Dieu ne vous a pas révélé vos destinées immortelles, il ne vous a pas appelés de la servitude à la liberté, pour vous donner l'occasion d'imiter les vices des hommes de notre siècle [5]. Ajoutez la vertu à votre foi ; à la vertu, la science ; à la science, la tempérance ; à la tempérance, la patience ; à la patience, la piété ; à la piété, l'amour fraternel ; à l'amour fraternel, la charité [6]. Votre foi

(1) Paul., *Ad Rom.*, XIV, 17.
(2) Jac., I, 9, 10.
(3) *Ibid.*, II, 1-9.
(4) Matt., V, 3.
(5) Paul., *Ad Gal.*, III, 1 et 3 ; IV, 7 et 9 ; V, 1, 4, 13.
(6) IIe Petr., I, 5-7.

doit remporter la victoire sur le monde [1]. *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait* [2] ! » — Ils ne confondaient pas le droit avec la force, la violence avec l'équité, les caprices sanguinaires de la tyrannie avec les manifestations régulières de la puissance souveraine. Ici encore la simplicité sublime de leur parole dépassait immensément les dissertations les plus éloquentes des philosophes illustres. Envisagée de la hauteur des vérités éternelles, l'autorité devenait pour eux un fardeau, la soumission se transformait en privilége, et le prince, ministre de la Providence et régnant pour l'intérêt de tous, n'était plus que le premier serviteur de ses frères ! Ils recommandaient aux inférieurs l'obéissance et le respect du pouvoir ; ils imposaient aux supérieurs l'obligation de se rappeler sans cesse la dignité de l'homme et les exigences inflexibles de la justice. Ils disaient à leurs disciples : « Ne recherchez pas les périlleux honneurs du commandement ; efforcez-vous d'être les derniers parmi vos frères : le dernier sera le premier dans les demeures éternelles [3]. » Ils disaient aux grands : « Étudiez et aimez la justice, vous qui jugez la terre ! Toutes les créatures sorties de la main du Très-Haut doivent être régies suivant la justice et l'équité. Soyez miséricordieux, pour que vous trouviez vous-mêmes la miséricorde au tribunal suprême [4]. » — Sondant toutes les blessures, dévoilant toutes les plaies, mais trou-

(1) Ie Joan., V, 4.
(2) Matt., V, 48.
(3) Luc., X, 42-45 ; Matt., 25-28.
(4) *Sap.*, I, 1 ; IX, 1, 2, 3. Matt., V, 7.

vant et indiquant tous les remèdes, ils rendaient à la famille sa pureté primitive ; à la femme, son auréole de vierge, d'épouse et de mère ; à l'enfant, ses droits et sa dignité de créature immortelle[1]. Enfin, pour caractériser d'un seul trait la doctrine de paix et d'amour qu'ils prêchaient au milieu d'une société où régnaient toutes les haines, où s'agitaient toutes les convoitises, ils s'écriaient : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les dignes enfants de votre père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il envoie sa pluie aux justes et aux injustes[2]. »

Faites pénétrer vos regards au sein des familles, des cités, des camps, des prétoires, des écoles et des temples du siècle d'Auguste. Contemplez les plaisirs, les jeux, les fêtes et les saturnales dans lesquels s'étourdit une génération qui ne croit pas à l'avenir et qui n'a plus « un seul Dieu qu'elle puisse invoquer dans sa détresse[3]. » Placez, d'un côté, le langage sans apprêt et sans élégance de ces Juifs inconnus, de ces humbles pêcheurs de la Galilée ; de l'autre, les leçons des philosophes, les sentences des législateurs, les chants des poëtes, les philippiques des orateurs et les enseignements des cultes officiels. Aussitôt vous serez convaincu que les dominateurs

(1) Matt., V, 28 ; XIX, 3-9 ; XVIII, 6 et 10.
(2) Matt., V, 44 et 45.
(3) Horace, ode citée ci-dessus, p. 49.

pacifiques, attendus par Tacite, sont entrés dans la ville éternelle[1] !

Connaissaient-ils la théorie du progrès? Annonçaient-ils la rénovation politique et économique des peuples réunis sous la domination romaine?

Si l'on s'arrête à l'apparence, à la surface, on doit répondre négativement. Les apôtres n'ont point ambitionné les rôles du philosophe et de l'homme d'État de la société gréco-romaine. Ils n'ont pas tracé le plan d'une ville idéale; ils n'ont pas formulé en dialogues harmonieux leurs idées sur la *république* et les *lois*. Ils se contentaient de répéter les vérités et les préceptes qu'ils avaient entendu sortir de la bouche de leur divin maître. Ils travaillaient à la régénération religieuse, morale et intellectuelle de l'individu, sans se préoccuper directement des lois politiques et civiles de l'Empire. Dans la sphère des intérêts politiques, ils se bornaient à dire : « Faites ce qui est juste; obéissez aux puissances, donnez à César ce qui est à César[2]. »

Mais si, laissant de côté la question toujours accessoire de la forme, on pénètre au fond des choses, au cœur de la doctrine évangélique, on voit immédiatement que, même au point de vue des intérêts temporels, les envoyés du Christ révélèrent au monde une admirable doctrine de progrès et de rénovation.

Il importe de remarquer que les apôtres, dans le mode de propagation de la « bonne nouvelle, » ne

(1) Voy. ci-dessus, p. 55, le témoignage de Tacite.
(2) Matt., XXII, 21; Paul., *ad Rom.*, XIII, 1-7; *ad Tit.*, III, 1.

marchaient en aucune manière sur les traces des maîtres de l'Académie et du Portique. Ils ne se basaient pas sur les arguments de l'école, les leçons de l'expérience ou l'analyse des facultés essentielles de l'âme et de la raison de l'homme. Ils parlaient au nom du Dieu créateur et rédempteur dont ils étaient les disciples immédiats. Leur doctrine n'était pas une théorie philosophique, un simple appel à l'intelligence et au cœur de leur auditoire : aux yeux des chrétiens, c'était la révélation des secrets du ciel, la manifestation de la loi divine, la connaissance des vérités immuables et éternelles. Leur parole exerçait sur les membres de l'Église primitive une influence bien autrement puissante que celle des philosophes païens qui s'étaient occupés de la nature et des destinées de l'humanité. Quand un philosophe parlait des liens fraternels qui doivent unir les hommes, son enseignement, qui n'avait d'autre valeur que celle d'une hypothèse plus ou moins ingénieuse, ne sortait pas du cercle d'un petit nombre d'intelligences d'élite. Quand l'envoyé du Christ disait : « Vous êtes frères, aimez-vous les uns les autres, » tous les fronts s'inclinaient, tous les dissentiments s'éteignaient, et les grandes vérités sociales, restées stériles et impuissantes dans les écoles, entraient dans la conscience, dans les mœurs et la vie du peuple. Les ennemis des propagateurs de l'Évangile rendaient eux-mêmes un éclatant hommage à l'action vivifiante du christianisme : ils l'accusaient de faire *philosopher* les classes inférieures[1] !

(1) Les apologistes relevaient ce reproche comme un titre de

Et quelles étaient les maximes que les apôtres prêchaient à cette société nouvelle dont chaque jour le monde voyait grossir les rangs et l'influence? C'était l'origine commune et la fraternité des hommes, l'égalité de tous devant la nature et devant Dieu, l'influence salutaire et la dignité du travail, le dévouement obligatoire aux intérêts moraux et matériels de nos semblables, l'amour de la vertu, le respect de tous les droits, l'horreur de l'injustice, l'éloge de la science, la solidarité des races et des peuples, c'est-à-dire, toutes les vérités dont les ennemis de l'Eglise font eux-mêmes la base rationnelle de la théorie du progrès indéfini.

Cinq circonstances funestes s'opposaient au développement régulier des sociétés anciennes : le mépris du travail, l'orgueil des classes supérieures, l'esclavage des masses, les préjugés nationaux, les licences funestes d'une religion immorale et impuissante. Toutes ces plaies trouvaient un remède souverain dans la prédication évangélique. Le travail était réhabilité. Le riche et le puissant voyaient un frère dans le pauvre et dans l'esclave. Les haines de peuple à peuple devenaient absurdes en présence du dogme de la fraternité universelle. Les divinités incestueuses et adultères de l'Olympe, du Tibre et

gloire. Voy. la IIe *Apologie* de Justin (§ 10, p. 462, édit. Migne). Celse les accusait de courir après les ignorants, les prolétaires, les esclaves, les femmes et les enfants (Origen. *Contr. Celsum*, l. III, c. XLIV, p. 977, éd. Migne). Les pontifes chrétiens se conformaient à l'ordre du Sauveur : « Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière; et ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur les toits des maisons. » (Matt., X, 27.)

du Nil faisaient place à la figure majestueuse du Dieu un, tout-puissant, incréé, rémunérateur des bons, juge infaillible des méchants, créateur et ordonnateur des mondes, source intarissable de toute lumière et de toute justice.

En jetant un coup d'œil sur l'ensemble de l'humanité, on y distingue trois éléments essentiels : l'individu, la famille et la nation. Quand on travaille au perfectionnement de l'individu, on contribue incontestablement à l'amélioration de la famille et du peuple ; quand on se dévoue à la noble tâche d'élever, d'agrandir et d'épurer les idées du peuple, on appelle le rapprochement, l'alliance et l'harmonie des intérêts communs des nations. Les apôtres parlaient indirectement à l'humanité tout entière, quand ils disaient à l'individu : « Soyez parfait, comme votre père céleste est parfait ! » Dans un monde peuplé d'infortunés et d'esclaves, ils devaient, sous peine d'amener une explosion terrible, garder le silence sur la réforme immédiate des institutions politiques et civiles. Les germes de rénovation qu'ils déposaient dans les cœurs ne pouvaient manquer de produire à la longue et naturellement l'amélioration morale et matérielle des masses. Ils avaient le droit de se montrer patients, parce qu'ils travaillaient pour les siècles ! A moins de bâtir sur le sable mouvant des passions populaires, on doit appliquer à la société politique ce que Jésus disait de la société religieuse : « Le règne de Dieu ne vient point avec bruit et entouré de marques éclatantes [1] ! »

(1) Luc., XVII, 20.

Nulle part cette action calme, prudente, mais infaillible de l'Église ne se manifeste avec plus d'évidence que dans la solution du redoutable problème de l'esclavage.

Fallait-il proclamer immédiatement l'illégitimité de la servitude? Convenait-il d'exiger sans retard, au nom de la nature, de la justice et de Dieu, l'émancipation générale et simultanée des esclaves? L'ignorance seule peut répondre affirmativement.

Les esclaves formaient la majorité de la population. Leur nombre était tellement considérable que le Sénat, guidé par l'instinct de conservation, avait prescrit de leur donner des vêtements semblables à ceux des citoyens, afin qu'ils ne connussent ni leur force ni la faiblesse des hommes libres [1]. L'esclavage était mêlé à toutes les institutions, à tous les intérêts, à toutes les habitudes, à toutes les traditions, à tous les détails de la vie publique et de la vie privée. L'esclave cultivait le sol, gardait les troupeaux, exerçait les métiers et remplissait toutes les fonctions de la domesticité. Toute l'organisation économique de la société reposait sur la servitude. Depuis des siècles, l'esclave était l'instrument de la production des richesses, la partie essentielle et principale du patrimoine de son maître. Intervertir brusquement tous les rôles, exiger une répartition nouvelle de la propriété, appeler à une liberté immédiate ces multi-

(1) On n'osa pas même soumettre les affranchis à un régime exceptionnel, de crainte de faire voir « combien les hommes de condition libre étaient en petit nombre. » Tacite, *Ann.*, l. XIII, c. XXVII.

tudes à l'âme dégradée, au cœur ulcéré par la vengeance et la haine, c'eût été provoquer un épouvantable cataclysme. On aurait enseveli la civilisation sous un amas de ruines ; on l'aurait noyée dans un fleuve de sang. Au moment de la prédication de l'Évangile, on n'était pas bien loin des jours néfastes où les bandes de Spartacus firent trembler les sénateurs sur leurs chaises curules.

L'Église voulait l'émancipation des esclaves ; mais elle la voulait exempte de désordre, de violence et de crime. La pensée qui l'animait était une pensée d'ordre, de prudence et de paix, en même temps que de rénovation, de progrès et de liberté.

Elle commença par faire entrer dans l'âme et dans le cœur des fidèles une foule de maximes, d'idées et de sentiments incompatibles avec le maintien indéfini de la servitude ; mais elle eut soin de rappeler aux esclaves qu'elle n'entendait pas imposer à leurs maîtres l'obligation de briser immédiatement leurs chaînes[1]. En attendant que la doctrine évangélique produisît ses conséquences naturelles et inévitables, les pontifes de la loi nouvelle apportaient à leur sort tous les adoucissements compatibles avec le maintien de l'ordre et les besoins légitimes du corps social. Dans les cités païennes, l'esclave était une *chose* et non une

(1) Voy. les textes suivants applicables aux esclaves : Paul., *Ad Gal.*, III, 26-28 ; *Ad Coll.*, III, 11, 24, 25 ; IV, 1 ; *Ad Tim.*, VI, 1 ; *Ad Eph.*, VI, 5 et sq. ; I^a *ad Corinth.*, VII, 21. On a voulu interpréter ce dernier texte en ce sens que l'apôtre engageait les esclaves à refuser la liberté. Les mots *magis utere* (μᾶλλον χρῆσαι) disent précisément le contraire. (V. Wallon, *Hist. de l'esclavage*, t. III, p. 5.)

personne. Il n'existait pour lui ni droit, ni religion, ni mariage, ni famille. Dans les théories des législateurs et dans la doctrine de la plupart des philosophes, il occupait une place intermédiaire entre l'espèce humaine et la brute. L'Église protesta dès l'abord contre ces aberrations monstrueuses. Elle dit aux maîtres que l'esclave était un homme, un chrétien, un enfant de Dieu, un frère racheté par le sang du Rédempteur[1]. Elle le fit asseoir à côté de l'homme libre, dans les agapes fraternelles qui suivaient la célébration des mystères les plus augustes du culte. Elle légitima, par l'administration des sacrements, les unions et les liens que la loi civile dédaignait de reconnaître. D'une part, elle faisait la guerre aux préjugés des maîtres ; de l'autre, elle s'occupait avec un dévouement maternel de l'amélioration morale et intellectuelle de l'esclave lui-même. Elle purifiait son cœur, elle épurait ses mœurs, elle élevait ses idées, elle le rendait digne de recevoir la liberté comme récompense de ses vertus. L'Eglise primitive réformait l'esclavage avant de demander sa suppression. Le précepteur du fils de Constantin avait parfaitement saisi la nature et la portée de cette tendance, quand il disait aux païens : « Le nom de frère que nous nous donnons est basé sur une égalité fraternelle sincèrement admise parmi nous. Tout en reconnaissant des conditions diverses pour les corps, ce n'est pas d'après ces apparences, c'est suivant l'esprit que nous nommons les choses humaines. *Nos esclaves ne ressem-*

(1) Paul., *Ad. Gal.*, loc. cit.

blent pas aux vôtres: nous les appelons, nous les tenons pour frères selon l'esprit ; nous voyons en eux des compagnons de servitude en Jésus-Christ [1].»

A côté de cette réhabilitation religieuse et morale de l'esclave, l'Église plaçait un enseignement et des pratiques dirigés de manière à faire comprendre aux chrétiens fervents de cet âge le mérite et la convenance des affranchissements volontaires. Guidée par le double dessein d'agir par l'exemple et d'attribuer à l'affranchissement un caractère d'irrévocabilité absolue, elle introduisit l'usage des manumissions au pied des autels, et bientôt les joies de la liberté devinrent l'ornement de toutes les fêtes solennelles. Elle anéantit l'une des sources les plus abondantes de l'esclavage, en frappant des peines canoniques les plus sévères l'usage barbare de vendre et d'exposer les enfants [2]. Elle imposa aux clercs l'obligation d'affranchir tous les esclaves qu'ils recueillaient avec leur patrimoine [3]. A une époque où les vicissitudes de la guerre réduisaient tant d'hommes libres à la condition d'esclave, elle employait ses biens, son argent et même les vases sacrés pour racheter les captifs et les rendre à la liberté [4]. Un pape du Ier siècle nous apprend qu'il a connu plusieurs prêtres qui s'étaient voués volontairement à la servitude, pour

(1) Lactance, *Div. instit.*, l. V, c. XVI. p. 600, édit. Migne.

(2) Voy. les autorités citées par Wallon, t. III, pp. 386 et 387.

(3) Voy. saint Augustin, *Serm.* CCCLVI, 3, 6, 7 ; t. V. 2e p., p. 1576 et suiv., édit. Migne.

(4) *Const. apost.*, l. IV, c. 9, dans les œuvres du pape Clément, t. Ier, p. 822, édit. Migne. — S. Ambros., *De off. min.*, l. II, c. XV, nos 70 et sq., t. II, p. 1, p. 121, édit. Migne.

rendre un père à sa famille éplorée, un fils à sa mère vieille et infirme [1] !

A mesure que le christianisme étendait son empire, le langage des docteurs et des apologistes devenait plus précis, plus ferme, plus pressant. Clément d'Alexandrie disait : « Otez aux femmes leur parure, aux maîtres leurs esclaves, et dites-moi en quoi ils différeraient des esclaves achetés au marché, s'ils en avaient la démarche et le langage? Ils n'en différeraient qu'en un seul point : ils seraient plus faibles que leurs esclaves [2] ! » Saint Jérôme écrivait : « Empereurs et indigents, nous naissons tous égaux, comme nous devons tous également mourir [3]. » Saint Grégoire de Nazianze protestait contre cette tyrannie avide qui, bravant la voix de la nature, osait maintenir deux races dans la grande famille humaine, formée tout entière du même limon par le même Dieu [4]. Après avoir donné l'exemple par l'affran-

(1) Dans sa première lettre aux Corinthiens, le pape saint Clément dit : « J'ai connu plusieurs des nôtres, qui se sont volontairement réduits à l'esclavage, afin de racheter leurs frères » (C. LV, t. I, p. 319, édit. Migne). Saint Paulin se fit de cette manière l'esclave des Vandales (V. *Greg. mag. dial.*, l. III. c. I, t. III, p. 217, édit. Migne).

(2) *Pedag.*, l. III, c. VI ; t. I, p. 603, édit. Migne.

(3) *Æqualiter omnes nascimur, et imperatores, et pauperes... æqualis enim conditio est* (*In ps.* LXXXI, § 4, p. 1064, T. VII, édit. Migne).

(4) Εἷς κοῦς πάντες, ἑνὸς πλάστου γένος. ἡ δὲ τυραννὶς
Εἷς δύο τὰ θνητῶν ἔσχισεν, οὐχὶ φύσις.
Δοῦλος ἐμοὶ πᾶς σκαιός. ἐλεύθερος, ὅστις ἄριστος.

Poem. théol., S. II, n° XXVI, V. 27-30. Opera. T. II, p. 541, éd. Caillau (Paris, 1842).

chissement de ses propres esclaves, l'illustre évêque d'Hippone, rappelant aux chrétiens l'admirable passage de la Genèse où l'historien sacré attribue à l'homme la royauté de la terre, s'écriait : « Dieu a dit à l'homme : dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui rampent à la surface de la terre. Mais il ne veut pas que l'être raisonnable fait à son image domine sur d'autres êtres raisonnables ; il ne veut pas que l'homme domine sur l'homme, mais l'homme sur la brute... La première cause de l'esclavage est dans le péché qui fait que l'homme tient l'homme en laisse avec toute sa destinée... Or, Jésus-Christ a détruit la puissance du péché ; il a racheté l'homme au prix de son sang divin [1]. » L'éloquent pontife de la nouvelle Rome développe la même pensée : « Écoutez saint Paul : *Mes mains suffisent à me servir et ceux qui sont avec moi*... Et toi, tu te croirais flétri si tu ne traînais à ta suite des troupeaux d'esclaves. Tu ne sais pas que c'est précisément là ce qui te déshonore ! Dieu nous a donné des pieds et des mains pour que nous n'eussions pas besoin de serviteur. A-t-il créé en même temps qu'Adam un esclave pour le servir ? L'esclavage est la peine du péché et le châtiment de la désobéissance. Mais le Christ nous a affranchis : en Jésus-Christ il n'y a ni esclave ni homme libre [2]. » Grégoire

(1) *Civ. Dei*, l. XIX, c. XV. Trad. L. Moreau, t. III, p. 236, 237. — Voy. aussi *In Psalm.*, XCV, § 5 ; t. IV, p. 1230, édit. Migne ; *Sermo* LVIII, § 2, T. V, p. 399, édit. Migne.

(2) *Hom. in epist. I ad Corinth.* H. XL, n° 5, p. 353 et 354, T. XI, éd. Migne... *Nam in Christo Jesu non est servus neque liber.*

le Grand dit nettement que le fils de Dieu était descendu sur la terre pour briser les liens de la servitude et rétablir le genre humain dans sa liberté primitive [1]. Saint Grégoire de Nysse s'écrie : « Vous prétendez vendre et acheter l'homme créé à l'image de Dieu ! Mais quel prix demanderez-vous pour l'image de Dieu ?... Le créateur a fait de l'homme le maître du monde, et vous le ravalez au niveau de la brute [2] ! » On devrait n'avoir jamais ouvert les annales des premiers siècles de notre ère, pour s'imaginer que ces exhortations énergiques et ces nobles exemples pussent rester stériles. Partout les faits attestaient l'efficacité des doctrines. Au commencement du IIe siècle, Hermès, préfet de Rome, converti par le pape Alexandre, célébra la fête de Pâques en donnant la liberté à douze cent cinquante esclaves [3]. Sous le règne de Dioclétien, un autre préfet de la ville, Chromace, fit administrer le baptême à plus de mille esclaves ; puis il les affranchit tous en disant : *Les enfants de Dieu ne doivent pas être les esclaves des hommes*. Et non-seulement les esclaves de Chromace reçurent la liberté, mais ils obtinrent des secours suffisants pour subsister à l'abri de la misère [4] ! Peu

(1) *Quum redemptor noster, totius conditor creaturæ, ad hoc propitiatus humanam voluerit carnem assumere, ut divinitatis suæ gratia, dirupto quo tenebamur captivi vinculo servitutis, pristinæ nos restituerit libertati, salubriter agitur si homines, quos ab initio natura liberos protulit,... in ea, qua nati sunt, manumittentis beneficio, libertate reddantur. Decreta Gratiani*, p. 11, caus. 12, quæst. 2, p. 924 et sq. ; édit. Migne.

(2) *Homel.* IV *in Eccles.*, t. I, pp. 405 et sq., édit. de Paris, 1615.

(3) Pignori, *De servis* (*initio.*) Cité par M. Wallon, t. III, p. 381.

(4) *Acta martyr.* S. Sebast., c. XVII. Boll. Jan., t. II, p. 275.

à peu l'usage de ces affranchissements collectifs s'étendit de Rome à l'Italie, à la France, à l'Allemagne et à l'Angleterre. Les papes et les conciles hâtèrent le mouvement par leurs exhortations, et le jour vint où l'Église, recueillant enfin le prix de sa sagesse et de sa prudence séculaires, eut le bonheur de ne plus apercevoir un seul esclave dans ses temples, depuis la Vistule jusqu'aux extrémités de la Lusitanie [1].

Un mouvement analogue, mais beaucoup plus rapide, se manifesta dans la diffusion des idées d'où devait sortir un jour le vœu de l'alliance fraternelle et perpétuelle des peuples. Quand Jésus disait aux hommes : « *Vous êtes tous frères* ; » quand l'apôtre, commentant la parole divine, s'écriait : « Il n'y a plus ni Juif, ni gentil, ni Grec, ni barbare ; » quand les efforts, les désirs et les prières des chrétiens appelaient l'époque fortunée où il n'y aura plus « qu'un seul bercail et un seul pasteur ; » quand l'origine commune et l'unité de l'espèce humaine devenaient l'une des bases du code religieux, les préjugés, les rivalités et les haines de peuple à peuple devaient s'affaiblir et se perdre, à mesure que la doctrine évangélique pénétrait dans les intelligences. Le langage des docteurs chrétiens, qui ne rencontraient pas ici les mêmes périls que dans la sphère empoisonnée de l'esclavage, était la proclamation directe et constante de la fraternité universelle : — « Tous nous recevons en naissant une même nature, et nous ne devons

L'histoire des premiers siècles de l'Eglise fournit plusieurs exemples de ces affranchissements collectifs.

(1) Voy., pour les sources et les détails, l'*Appendice* (Litt. *F.*)

nous distinguer que par nos vertus... Nous sommes frères, fils du même Dieu, participants de la même foi et cohéritiers de la même espérance[1]. » — « Nous sommes tous les enfants d'une même mère; nous sommes frères par la nature... Le monde n'est qu'une grande république[2]. » — « La république des chrétiens ne connaît point de frontières[3]. » — « Si votre patriotisme consiste à nuire à une autre nation, à étendre vos limites aux dépens de vos voisins, à vous enrichir en dépouillant les autres, vous ne devez pas y voir une vertu.... Entre la justice et les haines nationales toute conciliation est impossible[4]. » — « Dieu a-t-il créé les âmes pour que, oubliant qu'elles viennent d'une même source, qu'elles ont un même père et un même chef, elles foulent aux pieds les droits de leurs semblables, renversent les villes, ravagent les terres et transforment des hommes libres en esclaves[5]? » — On n'en finirait pas si l'on voulait

(1)... *Sic nos... fratres vocamus, ut unius Dei parentis homines, ut consortes fidei, ut spei coheredes...* Minutius Felix, *Octavius*, pp. 312 et 313, éd. Ouzeli, 1672.

(2) *Unam omnium rempublicam agnoscimus mundum... Fratres... sumus jure naturæ, matris unius*, etc. Tertulien, *Apolog. adv. Gentes*, c. XXXVIII et XXXIX ; T. I, p. 465 et sq., éd. Migne.

(3) *Omnium christianorum una respublica est.* Saint Augustin, *De opere manach.*, § 33 ; t. VI, p. 573, édit. Migne.

(4) Lactance, *Div. inst.*, l. VI, c. VI ; t. I, pp. 653 et sq., édit. Migne. *Quæ sunt enim patriæ commoda, nisi alterius civitatis aut gentis incommoda?*

(5) *An idcirco animas misit, ut..., oblitæ unius esse se fontis, unius genitoris et capitis, germanitatis convellerent atque abrumperent jura, urbesque suas everterent, popularentur hostiliter terras, servos de liberis facerent...?* Arnobe, *Disput. adv. gentes*, l. II, p. 70 et 71 ; éd. de Douai (1684).

transcrire tous les témoignages de ce genre disséminés dans les écrits des Pères des quatre premiers siècles. Sans doute, ces nobles doctrines, comme toutes celles qui se heurtent contre des préjugés séculaires, rencontraient des obstacles nombreux au sein d'une civilisation qui voyait dans la spoliation, l'esclavage ou la mort des vaincus, un titre de gloire pour les vainqueurs ; mais la route était tracée, le but apparaissait clairement à l'extrémité de la carrière, et le triomphe de la foi nouvelle n'était plus qu'une question de temps. Devançant de quinze siècles les aspirations du monde moderne, Eusèbe de Césarée annonçait déjà l'avénement d'une ère vraiment chrétienne où tous les peuples seraient fraternellement unis sous le grand nom d'*Humanité* [1] !

Les premiers chrétiens ne songeaient point à réunir en corps de doctrine les vérités sociales qui découlaient naturellement des vérités religieuses. Un grand nombre d'entre eux n'avaient pas même la prescience des réformes politiques que devait infailliblement amener l'introduction d'un culte nouveau dans toutes les provinces de l'Empire. Ils ne se rappelaient pas toujours la parole de l'apôtre annonçant que le plan divin, dans son vaste et glorieux ensemble, embrassait à la fois les choses du ciel et les choses de la terre [2]. Persécutés, méconnus, couverts d'opprobre, livrés à tous les supplices, jetés

(1) ... *Ut quemlibet hominem communis humanitatis nomine complectatur, quemque vulgo tanquam peregrinum habent, eum quasi naturæ lege conjunctissimum ac veluti fratrem agnoscat.* (*Demonstr. evang.*, l. I, c. IV ; T. III, p. 42, éd. Migne).

(2) Paul., *ad Ephes.*, I, 9, 10.

en pâture aux monstres du cirque, ils défendaient leur foi, répandaient la saine doctrine, rendaient témoignage au Christ et se préparaient à mourir. Quelques-uns, découragés par l'horrible tableau des vices, des cruautés et des injustices qui souillaient toutes les parties du monde romain, annonçaient la fin des temps et l'anéantissement de l'humanité sacrilége[1]. Mais qu'importent ici les défaillances des uns et l'ignorance des autres? La doctrine du progrès n'était pas formulée en phrases sonores; mais un progrès immense, fécond, inappréciable, se trouvait, même sous le rapport des intérêts temporels, au fond de la « bonne nouvelle » qui, du haut du Golgotha, se répandit comme un fleuve de vie et d'amour sur des générations prêtes à périr sous le poids de leur égoïsme et de leurs crimes. La théorie stoïcienne de la décadence périodique des sociétés et des civilisations est désormais condamnée; elle disparaîtra le jour même où l'humanité croira fermement à la Providence, à la justice, à l'omniscience, à la toute-puissance et à la bonté de Dieu. Dès le troisième siècle, Origène s'écrie : « S'il est vrai *que les êtres mortels et corruptibles roulent toujours dans le même cercle, depuis le commencement jusqu'à la fin, et qu'il faut nécessairement que, selon l'ordre immuable des révolutions, ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, soit toujours la même chose,...* je ne vois pas comment notre liberté subsisterait, ni comment nous pourrions mériter raisonnablement soit du blâme, soit de la

(1) C'était l'opinion de quelques Pères de l'Église.

louange... Il n'en est point ainsi !... Dieu dispose les siècles comme les années, et sa providence accorde à chaque siècle ce que réclament les besoins de l'univers : car il n'y a que lui seul qui les connaisse parfaitement et qui puisse accorder toutes les choses nécessaires [1]. »

Au milieu de la décrépitude universelle, il se forme un peuple nouveau qui fuit les extravagances du cirque, les barbaries de l'arène, les obscénités du théâtre, les frivolités du gymnase ; un peuple qui se compose d'un seul corps, uni par le triple lien d'une même foi, d'une même discipline, d'une même espérance immortelle [2]. C'est en vain que le paganisme, surexcitant les passions populaires, a recours au glaive, aux gibets, au feu, pour exterminer les hommes et les doctrines qui doivent le détrôner. Le sang des martyrs devient « une semence de chrétiens, » les classes supérieures suivent le mouvement de la foule, les temples des dieux sont abandonnés, et la croix, passant du Calvaire au Capitole, brille sur la couronne des Césars comme un symbole de gloire et d'espérance ! Bien avant l'époque où Constantin vit rayonner dans les airs le *labarum* prophétique, la parole du Christ avait pénétré dans les palais et dans les écoles. Elle se manifestait dans les décrets des législateurs et dans les méditations des philosophes ;

(1) Orig. *Contr. Celsum*, l. IV, c. LXVII et LXIX, pp. 1135 et seq., éd. Migne. — Voy. aussi Saint Augustin, *Civ. Dei*, l. XII, c. XIII et sq. Trad. L. Moreau, t. II, p. 207 et suiv.

(2) Tertulien, *Apolog. adv. Gentes*, c. XXXVIII, p. 467, et c. XXXIX, p. 468 ; éd. Migne.

elle inondait de sa lumière les sectaires aveugles qui niaient ses clartés et son influence féconde. Au milieu des bouleversements que prépare la justice de Dieu, l'Évangile sera le phare des intelligences et le salut des peuples. Que les barbares s'élancent des forêts du Nord et des steppes de l'Asie ; qu'ils détruisent les monuments du patriotisme, de la religion et des arts ; qu'ils bouleversent les institutions et les mœurs, les rapports des races et les langues des peuples : l'œuvre de la barbarie restera stérile, parce que la *parole de vie* saura germer au milieu des décombres ! A mesure que le temps dissipera la poussière des ruines, on verra surgir, sur les débris de la domination romaine, une Europe plus unie, plus éclairée, plus morale, plus juste, une Europe chrétienne. Les dernières paroles du divin supplicié du Golgotha ont été le signal de l'affranchissement de l'humanité [1]. « Tout change avec le christianisme ; l'esclavage cesse d'être le droit commun ; la femme reprend son rang dans la vie civile et sociale ; l'égalité, principe inconnu des anciens, est proclamée ; la prostitution légale, l'exposition des enfants, le meurtre autorisé dans les jeux publics et dans la famille, l'arbitraire dans le supplice des condamnés, sont successivement extirpés des mœurs et des codes. On sort de la civilisation corruptrice, fausse et privée de la société antique, pour entrer dans la route de la civilisation raisonnable, morale, vraie et générale : on est allé des dieux à Dieu [2]. »

(1) *Consummatum est!* Ev. S. Joan., XIX, 30.
(2) Châteaubriand, *Études historiques*, p. 83, édit. Furne, 1840.

§ IV. — Le moyen âge et les temps modernes.

Invasion des Barbares. — Attitude de l'Eglise. — Découragement universel des populations envahies par les hordes sorties du Nord et de l'Est. — Erreurs commises par les contemporains. — Un germe de civilisation et de progrès se développe rapidement au milieu des ruines. — Fusion du Nord et du Midi sous le patronage du christianisme. — La communauté des nations. — Elaboration d'une civilisation nouvelle. — L'Europe chrétienne, élevée sur les débris de l'Europe romaine, manifeste sa vigueur et sa puissance, à partir du XIe siècle. — Affranchissement des communes. — Fondation des universités. — Savants célèbres. — L'esprit d'innovation se montre dans les régions scientifiques. — Conquêtes de l'esprit humain qui préparent la *Renaissance*. — L'Europe au XVIe siècle. — *La doctrine du progrès formulée par Rabelais, Campanella et François Bacon*. — La théorie grecque de la décadence inévitable des sociétés exhumée et rajeunie par Machiavel, Bodin et Montaigne. — L'Europe savante hésite entre les deux systèmes; causes de cette hésitation. — La théorie du progrès s'attire les sympathies des esprits supérieurs. — Descartes. — Pascal. — Perrault et son *Parallèle des anciens et des modernes*. — Malebranche. — Bossuet. — Leibniz. — Spinosa. — La doctrine du progrès à la fin du XVIIe siècle. — Idées de Voltaire et de Rousseau sur la philosophie de l'histoire et les destinées de l'humanité. — Fontenelle. — Démonstration philosophique et scientifique des progrès de l'humanité; systèmes de Turgot et de Condorcet. — La théorie du progrès en Angleterre. — Hume. — Gibbon. — Priestley. — Price. — La théorie du progrès en Allemagne. — Lessing. — Herder. — Kant. — Fin du XVIIIe siècle.

On connaît les pages à la fois brillantes et sombres dans lesquelles un grand poëte a décrit les bonds impétueux de ces avalanches de peuples qui, sous le souffle de la colère divine, se précipitent de toutes parts sur « les rivages de la désolation[1]. » Sur tous

(1) Châteaubriand, *Etudes histor.*, p. 420 et suiv.

les chemins, sur tous les fleuves, sur toutes les mers, des nuées de barbares s'avancent vers le cœur de l'Empire. Avides de carnage et de destruction, ivres de haine et de vengeance, cent peuples divers se proclament les exécuteurs de la justice de Dieu. Tous obéissent à la même impulsion mystérieuse; tous ont le même espoir, le même but, le même cri de ralliement : « Rome! Rome! » Attila trouve une épée dans l'herbe, s'en empare, l'élève vers le ciel et s'écrie : « L'étoile tombe, la terre tremble, je suis le marteau de l'univers[1]! » Genseric sort de la baie de Carthage, sans avoir songé aux terres qu'il va livrer à la rapacité sanguinaire de ses hordes. Le pilote lui dit : « Maître, vers quel pays dois-je diriger la proue de ton navire? » Le barbare répond : « Vers celui que désignera la colère de Dieu! » Le débarquement se fit à l'embouchure du Tibre[2]!

L'imagination a peine à se figurer les angoisses, les douleurs, la désolation et l'anarchie qui furent, dans un grand nombre de provinces, le résultat fatal de cet effroyable mélange de mœurs et de langues, d'institutions et de cultes, de traditions et de races. La révolution était en même temps politique, sociale, religieuse, économique, et cette révolution universelle s'opérait par la force brutale! Rapports, habitudes, travaux, rêves de l'ambition, calculs de

(1) Fragment des *Rerum hungariarum scriptores*, cité *ibid.*, p. 423.

(2) Deux historiens, Zozime et Procope, rapportent ce dialogue à peu près dans les mêmes termes. (Voy. Châteaubriand, *ibid*, p. 422.)

l'égoïsme, projets d'avenir, propriétés laborieusement acquises, toutes les affections et tous les intérêts étaient altérés, confondus, broyés sans remède. Des peuples habitués au luxe et aux raffinements d'une civilisation avancée étaient vaincus, dépouillés, décimés, foulés aux pieds par des peuples barbares. Une horde de sauvages demi-nus roulait comme une vague sur le territoire d'une province opulente, et le lendemain les cités, les monuments, les temples, les asiles du luxe et des arts n'étaient plus qu'un amas de ruines informes; puis lorsque, grâce au travail surhumain des victimes, on voyait reparaître un peu d'ordre et d'aisance, d'autres hordes passaient, et les décombres des cités nouvelles allaient se mêler aux débris des cités anciennes. Un immense découragement s'empara des populations romaines. Les prêtres païens disaient que les dieux avaient quitté la terre, pour se venger de l'abandon des autels antiques. Des chrétiens éclairés croyaient eux-mêmes que la dernière heure allait sonner, et que le juge suprême ne tarderait pas à paraître [1].

Les uns et les autres se trompaient sur les desseins de la Providence. La destruction du monde romain n'était que la conséquence immédiate de la grande migration des peuples. A l'insu des conquérants et des races conquises, un germe de bonheur, de puissance et de gloire, un élément vivace de pro-

(1) On sait que ce fut pour répondre aux accusations des prêtres païens que saint Augustin écrivit son admirable livre de la *Cité de Dieu*, et qu'il engagea Paul Orose à composer ses *Hist. adv. paganos*.

grès et de civilisation se développait au milieu des ruines.

Rome est vaincue ; mais le christianisme, qui voulait un empire plus vaste que l'empire romain, triomphe sur ses ruines. Un moine armé d'une croix remporte la victoire dans les campagnes où les légions sont dispersées comme la poussière soulevée par un vent d'orage. Les redoutables guerriers sortis des forêts et des déserts courbent la tête sous l'eau régénératrice. Ils vénèrent les prêtres et les temples du culte nouveau ; ils protégent les monastères, et ceux-ci deviennent aussitôt l'asile inviolable des lettres, des arts, des langues, de l'histoire, de toutes les traditions glorieuses de l'antiquité. L'Église profite du mélange des nations pour étendre le règne de l'Évangile sur des territoires immenses où la barbarie trônait sans obstacle. Elle réunit les vainqueurs et les vaincus au pied des mêmes autels. Placée entre les convoitises ambitieuses des conquérants et les résistances légitimes des populations indigènes, elle prêche à tous l'inviolabilité de la vie, des biens et de l'honneur de l'être intelligent et libre créé à l'image de Dieu. Elle répand et entretient dans tous les rangs le feu vivifiant de la charité chrétienne.

Au pied de la croix s'opère la fusion du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident, du monde romain et du monde barbare. A l'ombre du sanctuaire s'accomplit une œuvre de concorde et de régénération, d'où le travail des siècles fera sortir toutes les institutions et toutes les merveilles de la civili-

sation moderne. Dans cette vaste communauté des nations, le barbare apporte les vertus guerrières, les mœurs viriles, le sentiment de l'individualité, le sang généreux et pur des races indomptées, l'amour de l'indépendance et de la liberté. Le Romain y ajoute l'instinct du droit, la tendance vers l'unité, le besoin de hiérarchie et d'ordre, le respect des nobles travaux de l'intelligence. Aux uns et aux autres le christianisme communique sa morale sublime, ses doctrines de fraternité et d'égalité, l'amour de la justice, l'horreur du sang innocent, la glorification du dévouement et de l'abnégation, le respect de la faiblesse et de la pauvreté, la loi providentielle du travail, le sentiment de la responsabilité incessante de l'âme immortelle, et, par-dessus tout, les secrets d'une charité puissante qui embrasse dans un même amour toutes les classes et tous les peuples. Sans doute, le sol jonché de ruines ne sera pas déblayé sans labeur et sans peine ; l'anarchie ne disparaîtra pas en un jour ; les ténèbres amassées par la barbarie des uns et par la corruption des autres ne se dissiperont pas au premier souffle de la civilisation nouvelle ; les institutions de l'avenir ne se montreront pas immédiatement aux regards éblouis des peuples régénérés. Nous venons de le dire : la fécondation de l'alliance des races sous la bannière du Christ exigera le travail des siècles. La transformation sera lente, graduelle, invisible aux yeux du vulgaire ; mais le résultat final sera digne de la grandeur et de la persévérance des efforts de nos pères. Animées d'un même esprit, guidées et stimulées par les mêmes

principes, les nations modernes obéiront à leur insu au mouvement qui les pousse vers l'unité de foi, de lumières et de vie. Une Europe chrétienne s'élèvera lentement, mais glorieusement, sur les débris de l'Europe romaine [1].

Dès le début du XIe siècle, la civilisation nouvelle manifeste sa puissance. Quelque chose de vigoureux, d'ardent et de jeune se montre dans tous les lieux où la population a acquis un développement considérable. Les villes s'enrichissent par le travail. Le commerce crée des rapports qui amènent à la fois l'échange des marchandises et le mouvement des idées. Les serfs qui ont remplacé les esclaves lèvent la tête, et les communes affranchies bâtissent fièrement leurs beffrois en face des donjons des seigneurs féodaux. Les corporations groupent les efforts et les forces des travailleurs, en attendant que l'avenir amène et consacre les garanties de la liberté. La famille, régénérée par le christianisme, retrouve sa puissance et ses traditions vivifiantes. L'architecture, la peinture, la statuaire, la musique, tous les arts revivent dans les admirables monuments que le catholicisme fait jaillir du sol de l'Europe. La physique et la chimie naissent dans les laboratoires des alchimistes. Le grand principe de l'égalité naturelle, largement appliqué par le sacerdoce, franchit les murs des cités, et déjà les vaincus attachés à la glèbe disent à leurs oppresseurs : « Nous sommes hommes comme vous ; nos corps sont aussi grands, aussi forts que les

(1) Voy., à l'*Appendice*, les pressentiments prophétiques de Salvien et de Paul Orose (*Litt. G.*).

vôtres [1]. » La voix tutélaire de l'Eglise, condamnant et flétrissant les guerres privées, se fait entendre au milieu des querelles et des luttes d'une noblesse aventureuse, qui veut allier la ferveur du chrétien à l'orgueil indompté du barbare. Au fond de sa cellule solitaire, un humble enfant de saint Dominique formule déjà les règles fondamentales des constitutions du monde moderne [2]. L'étude du droit renaît en Italie, et les jurisconsultes, encouragés par les papes et par les empereurs, passent les Alpes pour répandre dans tous les pays chrétiens les trésors accumulés de la sagesse antique. La poésie retrouve ses ailes dans les salles des manoirs et sous les arceaux des monastères. Des langues nouvelles se forment, et, suivant l'heureuse expression d'Ozanam, l'inspiration chrétienne s'apprête à faire couler, comme cinq grands fleuves, les littératures de l'Italie, de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Allemagne [3].

Au milieu de cette exubérance de force et de vie, la science sort du sanctuaire ; des écoles se fondent, et des milliers d'élèves passent d'une extrémité de l'Europe à l'autre pour se réunir au pied de la chaire des maîtres célèbres. Une foule de noms glorieux viennent successivement briller dans les annales des lettres : Gerbert, Abélard, Anselme, Bernard, Lanfranc, Hugues et Richard de Saint-Victor, Pierre

(1) Fragment de Robert Wace, cité par M. Baudrillart, *Bodin et son temps*, p. 71.

(2) S. Thomas, *De regimine principum* (Voy. l'*Appendice*, litt. H.).

(3) *La civilisation chrétienne au cinquième siècle*, T. I, p. 35. (OEuv. compl., T. I.)

Lombard, Albert le Grand, Jean de Salisbury, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Henri de Gand, Duns-Scot, Pierre d'Ailly, Gerson, Alexandre de Halès. Des hommes qui ont étudié le moyen âge dans les écrits superficiels du XVIIIe siècle affirment que les travaux de ces savants illustres se composent d'un indigeste amas d'erreurs, de superstitions et de subtilités niaises. Qu'on se donne la peine d'ouvrir le recueil de leurs œuvres, et l'on sera immédiatement détrompé ! L'erreur devait inévitablement se glisser dans les travaux de ces générations qui, à peine sorties du chaos des âges précédents, se lançaient, avec l'ardeur et la présomption de la jeunesse, dans toutes les sphères accessibles à l'intelligence de l'homme ; mais, à côté de l'erreur, on découvre à chaque pas des préceptes, des méditations, des découvertes et des aspirations qui feraient honneur au XIXe siècle. Le mouvement intellectuel était grand, large et fécond. La barbarie était irrévocablement vaincue ; car les rois eux-mêmes prenaient la plume pour hâter l'éducation intellectuelle de leurs peuples, « tremblant à la pensée du châtiment que les puissants et les lettrés encourront dans ce monde et dans l'autre, s'ils n'ont su ni goûter la sagesse ni la faire goûter aux autres [1]. »

Non-seulement on s'efforçait de renouer la chaîne des traditions littéraires brisée par l'invasion des barbares, mais on cherchait patiemment les moyens d'améliorer le sort moral et matériel des masses.

(1) Alfred le Grand, cité par Ozanam, *loc. cit.*, p. 56.

Parfois même l'esprit d'innovation franchissait les bornes de la modération, de la prudence et de la raison. Au commencement du XIIe siècle, les disciples de Joachim de Flore, devançant Lessing de six cents ans, divisèrent la vie de l'humanité en trois grandes époques : la première régie par l'Ancien Testament, la seconde par le Nouveau Testament, la troisième par un *Evangile éternel* dont ils attendaient la révélation et qui devait gratifier la terre de lois parfaites et définitives [1]. Dans la première moitié du siècle suivant, Amaury de Chartres et David de Dinant, apercevant la divinité dans une matière première douée d'un mouvement continuel et nécessaire, enseignaient sous une autre forme le panthéisme destiné à faire, en plein XIXe siècle, la fortune philosophique de Fichte et de Hégel [2]. Du fond de leurs cellules, les moines eux-mêmes jetaient un regard prophétique sur les merveilles de l'avenir. Avant la fin du XIIIe siècle, un religieux de l'ordre de Saint-François se posa la question suivante : « Quelles sont les choses que l'homme pourrait inventer? » Il répondit : « On pourrait construire des machines propres à faire marcher les plus grands navires plus rapidement que ne le ferait toute une garnison de rameurs : on n'aurait besoin que d'un pilote pour

(1) Natalis Alexander., *In sec.* XII, c. III, art. 4; t. XX, p. 319 et sq.; édit. de Paris, 1684.

(2) *Histoire littéraire de la France*, T. XVI, pp. 586 et suiv. Dom Cellier, *Hist. générale des auteurs ecclésiastiques*, T. XXI, pp. 738 et suiv. Pluquet, *Dictionnaire des Hérésies*, V^ts *Amaury de Chartres* et *David de Dinant*.

les diriger. On pourrait aussi faire marcher les voitures avec une vitesse incroyable, sans le secours d'aucun animal. Enfin, il ne serait pas impossible de faire des instruments qui, au moyen d'un appareil à ailes, permettraient de voler dans l'air à la manière des oiseaux [1]. » Un moine du moyen âge avait le pressentiment confus de la découverte de l'aérostat et de la machine à vapeur !

Mais c'est surtout au XVIe siècle qu'on voit naître chez les hommes d'élite la conviction de la puissance des idées et de la marche désormais assurée de la civilisation. Les Grecs chassés de Byzance ont ravivé le feu sacré des lettres dans toutes les capitales. L'ardeur et l'enthousiasme des humanistes apportent à l'Europe nouvelle les trésors de science et de poésie que renferment les écrits des philosophes et des littérateurs de l'antiquité. L'imprimerie multiplie les livres avec la rapidité du désir et fait pénétrer le goût des joies intellectuelles dans les classes moyennes. Les navigateurs, guidés par la boussole, franchissent hardiment les limites respectées par l'impuissance des générations antérieures. Un monde tout entier semble sortir des mers pour obéir au génie de Colomb. Les cieux mêmes laissent tomber leurs voiles devant le regard, armé par la science, qui pénètre dans leurs profondeurs mystérieuses. Enfin, au centre vénéré de l'univers chrétien, tous les arts ressuscitent à la voix de Léon X. Tandis que les fouilles entre-

(1) Roger Bacon, *Epistola de secretis operibus artis et naturæ et nullitate magiæ;* fragm. trad. par le doct. Hoeffer (*Biographie générale*, v°. Roger Bacon).

prises par ses ordres rendent chaque jour à la lumière la statue d'un grand homme ou d'un dieu, une brillante pléiade d'architectes, de statuaires et de peintres, encouragée par la munificence du pontife, multiplie les chefs-d'œuvre et prouve, une fois de plus, que le génie n'a jamais été le privilége exclusif d'une race ou d'un siècle.

Alors trois hommes, d'origine, de nature et de position très-diverses, — un curé français, un moine napolitain, un chancelier d'Angleterre, Rabelais, Campanella, François Bacon, — annoncent, presque simultanément, que les sociétés chrétiennes sont entrées dans une voie de progrès où la crainte de la rétrogradation doit être rangée parmi les chimères.

Rabelais rend hommage au progrès dans une lettre que Gargantua adresse à son fils Pantagruel. Il dit que, parmi les dons et les grâces dont le Créateur a orné l'espèce humaine, il place au premier rang la faculté qu'elle possède de transformer son état mortel en une espèce d'immortalité, par la transmission de la vie et de la science d'une génération à une autre. Il célèbre les conquêtes littéraires du siècle et exprime chaleureusement le regret d'avoir été élevé par des maîtres ignorants. « Le temps, dit-il, estoit encores ténébreux et sentant l'infélicité et calamité des Goths, qui avoient mis à destruction toute bonne littérature. Mais par la bonté divine, *la lumière ha esté de mon âge rendue ès lettres*, et y voy tel amendement que de présent à difficulté serois-je receu en la première classe des grimaulx, qui en mon âge viril estois, non à tort, réputé le plus savant dudict siècle...

Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées,... les impressions tant élégantes que correctes en usance, qui ont esté inventées en mon âge par inspiration divine. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très-doctes, de librairies très-amples ; et m'est d'avis que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinien, n'estoit telle commodité d'estude qu'on y voit maintenant. Et ne se faudra plus doresnavant trouver en place, ni en compagnie, qui ne sera bien expoli en l'officine de Minerve. Je voi les brigands, les bourreaulx, les adventuriers, les palefreniers de maintenant, plus doctes que les docteurs et les prescheurs de mon temps[1].» Si ce passage n'est pas entièrement exempt du cynisme habituel de l'auteur, il a du moins le mérite de rendre avec naïveté les sentiments de confiance et de fierté légitime qui remplissaient le cœur des savants du XVIe siècle.

Le dominicain Campanella n'est ni moins explicite, ni moins ardent dans la manifestation de ses espérances. Dans les dialogues consacrés à l'explication du plan de la *Cité du soleil*, il prédit à la fois la rénovation littéraire et la transformation politique du monde. Un navigateur génois, qui a visité la ville imaginaire, s'exprime comme suit, au sujet des idées et des croyances de ses habitants : « Ils disent que de nos jours il s'accomplit en dix ans plus d'événements dignes de l'histoire que n'en ont produit les

(1) *Pantagruel*, l. II, c. VIII, p. 106, édit. de Louis Barré, Paris, 1854, in-4°.

quatre mille ans déjà écoulés, et qu'il a été publié dans le dernier siècle plus de livres que dans les cinquante siècles précédents. Ils parlent avec admiration de ces trois inventions : l'imprimerie, la poudre à canon et la boussole..., auxquelles nous devons une navigation, des armes et un monde nouveaux. Ils disent qu'une nouvelle... monarchie s'élèvera; qu'alors *les arts et les lois subiront une réforme complète ;* qu'il y aura des prophètes, et que, *l'univers étant ainsi régénéré,* la sainte nation du Christ sera comblée de biens ; mais *qu'il faudra abattre et déraciner avant de planter et de bâtir*[1]. » On le voit : prédiction d'un changement radical, arrivée de réformateurs puissants, nécessité d'une révolution préalable, rien ne manque au programme littéraire et politique du moine de Stilo. « Si l'heureux âge d'or, s'écrie-t-il, exista jadis sur la terre, pourquoi n'existerait-il plus de nouveau?... Le temps est proche, où les puissants superbes, renommés dans le monde, souillés dans le sang et auxquels on applaudit avec des transports simulés, seront rasés de la terre... Alors les poëtes verront un âge qui surpassera tous les autres, comme l'or surpasse tous les métaux, et la bonté toute-puissante nous rendra le siècle heureux dont Adam nous a privés et auquel nous aspirons. Alors les philosophes verront cette *république parfaite* décrite par eux et qui n'a pas encore existé sur la terre. Et les prophètes, heureux dans Sion, assisteront à la délivrance d'Israël, captive à Babylone, délivrance

(1) *Cité du soleil,* trad. de M. Villegardelle, p. 160.

bien plus miraculeuse que la sortie d'Égypte [1] ! »

Contemporain de Campanella, moins audacieux, mais bien plus éclairé que le père de la *Cité du soleil*, François Bacon entrevoit, lui aussi, la rénovation du monde moderne à l'aide des travaux intellectuels des générations successives. De même que le moine napolitain, il parle avec enthousiasme des terres, des mers, des cieux, des astres, des richesses, des instruments et des vérités scientifiques découverts par ses contemporains ; mais, esprit calme et positif, il déclare que bien des préjugés restent à vaincre et que la science est loin d'être arrivée à la hauteur que réclament la majesté de la nature et les intérêts de la société. Il s'élève avec force contre la tendance générale de ses contemporains à attribuer aux exemples et aux leçons de l'antiquité une importance excessive ; il veut qu'on s'affranchisse en même temps de la passion de l'antiquité et de la passion de la nouveauté. « La première des erreurs, dit-il, est un certain engouement pour ces deux extrêmes,

(1) *Poésies de Campanella*, trad. de Mme Louise Collet, p. 99-101. Paris, Lavigne, 1844.

Né à Stilo, le 5 septembre 1568, Campanella mourut à Paris, le 21 mai 1639. — Malgré son audace révolutionnaire, il avait ses heures de repentir et de découragement. Dans le *Chant du repentir*, il s'écrie : « J'ai trop péché !... Le démon pousse les uns à l'orgueil et les autres à vouloir faire des choses nouvelles. Dieu le permet par des raisons tantôt claires et tantôt obscures. C'est pourquoi celui qui sent en lui une surabondance d'intelligence se remplit de fausses utopies ; il s'imagine que les envoyés divins étaient semblables à lui ; il méconnaît la bonté de Dieu, qui se montre à nous lorsqu'il le veut ; il cesse de croire et il s'égare. » (Trad. citée, p. 146-148).

l'antiquité et la nouveauté ; en quoi ces deux filles du temps ne ressemblent pas mal à leur père : car, de même que le temps dévore ses enfants, les deux sœurs se dévorent aussi réciproquement, attendu que l'antiquité envie les nouvelles découvertes, et que la nouveauté, peu contente d'ajouter ce qu'elle a pu découvrir, veut encore exclure et rejeter tout ce qui l'a précédée. Certes, le conseil du prophète est la véritable règle à suivre en tout ceci : *Tenez-vous d'abord sur les voies antiques; puis considérez quel est le chemin le plus droit et le meilleur, et suivez-le*. Telle doit être la mesure de notre respect pour l'antiquité. Il est bon de s'y arrêter un peu, et d'y faire quelque séjour ; mais ensuite il faut regarder de tous côtés autour de soi pour trouver le meilleur chemin, et, cette route une fois bien reconnue, il ne faut pas s'amuser en chemin, mais avancer à grands pas. *L'antiquité des temps est la jeunesse du monde*, et, à proprement parler, *c'est notre temps qui est l'antiquité*, le monde ayant déjà vieilli, et non pas celui auquel on donne ordinairement ce nom en suivant l'ordre rétrograde et en comptant depuis notre siècle[1]. » Il combat non moins vigoureusement l'erreur qui consiste à croire toute la science humaine

(1) *De dign. et augm. scientiarum*, l. Ier, p. 20 (édit. de Londres. 1638, in-fol.). Dans le même livre, il passe en revue une foule d'autres préjugés qui, selon lui, s'opposent au progrès des sciences. Bacon revient souvent sur le respect exagéré de ses contemporains pour les écrits de l'antiquité. Voy. *Novum organum*, l. I, aphor. 56 et 84.

Dans les fragments cités, nous avons suivi, en général, la traduction de M. F. Riaux.

renfermée dans les écrits d'un petit nombre de philosophes qui ont mérité les hommages de la postérité. Il place la sagesse de l'humanité au-dessus de celle de l'individu, quelque grand qu'il soit. « On ne doit, dit-il, attendre de rapides progrès dans les sciences que de la succession des individus ou des nations qui les cultivent, et non de la vivacité ou de la vigueur d'esprit d'un seul individu.... Que les hommes s'éveillent, qu'ils fassent l'essai de leurs forces, au lieu de se reposer entièrement sur les petites âmes et les petits cerveaux d'un petit nombre de leurs égaux[1]. »

Frappé de l'isolement des savants, de l'incohérence de leurs efforts, de la perte de forces et de temps qui en résulte, de la lenteur avec laquelle les découvertes passent d'un pays à un autre, il propose, dans la *Nouvelle Atlantide,* sous une forme originale et poétique, un projet d'alliance intellectuelle, que Saint-Simon reproduira en d'autres termes au XIXe siècle. Il engage les peuples à établir, sous le nom de Maison de Salomon (*Salomonæ domus, collegium operum sex dierum*), une sorte d'institut universel, où viendraient se concentrer les résultats obtenus par tous ceux qui, sur la surface entière du globe, se livrent à la contemplation des œuvres de Dieu et à l'étude des travaux de l'homme. Cet institut enverrait régulièrement des ambassadeurs dans toutes les parties du monde. Ceux-ci observeraient et décriraient l'état de la civi-

(1) *De sapientia veterum*, p. 315 et 316, édit. Rawley, 1638, in-fol.

lisation de chaque contrée ; ils s'attacheraient à constater avec exactitude les progrès des sciences, des lettres, des arts et des procédés industriels ; ils achèteraient les livres, les instruments et les modèles dignes d'être communiqués à leurs compatriotes ; puis ils reviendraient dans leur patrie, pour l'éclairer par leur enseignement, jusqu'au jour où d'autres voyageurs, débarquant avec une nouvelle récolte de civilisation, apporteraient un nouveau tribut au noble héritage des lumières amassées par les générations antérieures[1]. « Rien, dit-il, ne serait plus capable de produire une sorte de pluie d'inventions utiles, et, qui plus est, neuves et comme envoyées du ciel, que de prendre des dispositions telles que les expériences d'un grand nombre d'arts vinssent à la connaissance d'un seul homme, ou d'un petit nombre d'hommes, qui, par leurs entretiens, s'exciteraient mutuellement et se donneraient des idées, afin que les arts pussent se fomenter et, pour ainsi dire, s'allumer réciproquement par le mélange de leurs rayons[2]. » Il demande avec non moins d'ardeur la rédaction d'une histoire des sciences, des lettres et des arts ; il dit avec raison que l'histoire de l'humanité ne sera jamais complète, si l'on se borne à écrire les annales des gouvernements et des religions ; il veut qu'on décrive séparément chaque doctrine et chaque art, avec l'indication des lieux et de l'époque où ils ont pris naissance, de leurs progrès et de

(1) *Nova Atlantis*, p. 367 et sq., édit. de 1638.

(2) *De dig. et augm. scient.*, l. II, pp. 52 et 53 ; l. IV, p. 111 ; l. V, p. 144 ; éd. citée.

leurs vicissitudes, de leur influence et de leurs migrations chez les divers peuples. En jetant un coup d'œil sur le passé, il a remarqué que la culture intellectuelle de chaque nation a eu ses périodes d'enfance, de vigueur et de décrépitude ; mais, à l'aspect des éléments de force et de vie que renferme la société moderne, il émet l'espoir que le monde se trouve au début d'une ère qui sera supérieure à tout ce qui a précédé. « Voyez, dit-il, comme les Lettres se montrent à notre siècle avec un cortége brillant et varié d'auxiliaires et de gardes ! Fixez vos regards sur la pénétration et la profondeur qui distinguent une foule de savants de notre temps, sur cette multitude de monuments littéraires de l'antiquité, qui brillent comme autant de flambeaux étincelants ; sur cet art typographique qui distribue généreusement les livres aux hommes de toutes les classes ; sur ces abîmes de l'Océan élargis par le génie ; sur ce globe parcouru sans cesse et dans toutes les directions..., et votre âme grandira par l'espérance de voir cette *troisième période des Lettres* se placer infiniment au-dessus des deux précédentes qui font la gloire des Grecs et des Romains[1]. » Il proteste contre la pusillanimité de ceux qui parlent sans cesse de la courte durée de la vie, des illusions des sens, de la faiblesse de la raison et des obscurités de la nature ; qui refroidissent l'ardeur, dissipent les espérances et brisent les ailes du génie, en s'écriant : « Vains efforts dans

(1) *De augm. scient.*, l. VIII, aphor. 97, pp. 287 et 288. Voy. aussi *Novum organum*, l. I, aphor. 78, p. 90 ; éd. cit.

les révolutions de ce monde et dans ses différents âges ! Les sciences ont leur flux et leur reflux ; on les voit tantôt croître et fleurir, tantôt décliner et se flétrir, de manière qu'après être parvenues à un certain degré suprême ou *maximum*, elles ne vont jamais au delà[1] ! » Il engage les fils de l'Europe moderne à ne pas écouter ces lamentations et à se mettre courageusement à l'œuvre. Qu'ils se gardent de paralyser leurs forces par l'exagération systématique des découvertes d'un autre âge ! Les travaux des générations antérieures ne sont pas des bornes, mais des jalons plantés sur la voie large et droite du progrès. « Ne serait-il pas puéril d'attribuer une puissance infinie à quelques auteurs, en déniant toute autorité à l'auteur des auteurs, au Temps? La Vérité est la fille du Temps[2] ! »

Qu'on médite ces idées de Bacon, de Campanella, de Rabelais, et l'on sera convaincu qu'il ne reste plus qu'un pas à faire pour arriver à la théorie du progrès indéfini, telle qu'elle est formulée par les écrivains français du XIXe siècle. Représenter la civilisation et les lettres entourées d'appuis et de forces qui leur manquaient dans les âges précédents, c'est dire en d'autres termes qu'elles n'auront plus à subir les vicissitudes qui entravaient leur marche et qui finirent

(1) *Nov. org.*, l. I, aphor. 92, p. 111.

(2) *Novum organum*, l. I, aphor. 84, p. 99. — *Recte enim veritas temporis filia dicitur, non auctoritatis.* Voy. aussi *De dign. et augm. scient.*, l. I, p. 19. Il importe de remarquer que Bacon ne parle ici que des sciences qui sont l'œuvre de l'homme.

Voy. de nouveaux détails à l'*Appendice* (litt. I.).

par amener leur décadence aux époques antérieures; c'est annoncer implicitement, mais formellement, l'amélioration graduelle et incessante de l'intelligence de l'homme, et, par suite, celle de ses travaux et de ses œuvres.

Il ne faut pas croire cependant que ces théories fussent généralement admises. Tous les savants applaudissaient aux admirables découvertes du siècle; mais tous ne disaient pas que, grâce à ce mouvement de rénovation, l'humanité allait entrer dans une ère de prospérité et de perfectionnement sans limites. Sur le terrain des études politiques, aussi bien que dans le domaine des travaux littéraires, il n'était pas rare de retrouver la théorie pythagoricienne du mouvement circulaire des civilisations et des peuples. Aux noms de Rabelais, de Bacon et de Campanella, on peut opposer les noms non moins célèbres de Machiavel, de Bodin et de Montaigne.

Machiavel se contente de reproduire à sa manière la désolante doctrine des stoïciens sur le mouvement circulaire des hommes et des institutions[1]. A l'entendre, toute forme de société et de gouvernement porte en soi un germe de corruption, un élément de dissolution et de ruine. La tyrannie provoque la révolte des classes supérieures et fait place à l'aristocratie, laquelle, dégénérant à son tour, se transforme en oligarchie. Alors le peuple intervient; il chasse ses oppresseurs et établit le gouvernement démocratique; mais la démocratie, suivant le cours

(1) Voy. ci-dessus, p. 50.

ordinaire des choses, amène le règne de la populace, le mépris de la propriété, l'anarchie; et la nation, fatiguée du joug de ces tyrans de bas étage, cherche de nouveau son refuge au pied d'un trône : « C'est le cercle dans lequel tournent sans cesse toutes les formes sociales imaginables... Rien n'est si constant que cette vérité, que tout ce qui existe dans ce monde est naturellement circonscrit dans une certaine durée dont le ciel est le dispensateur suprême... Produits par des hommes qu'animent et qu'ont toujours animés les mêmes passions, les événements doivent inévitablement avoir les mêmes résultats[1]. »

Bodin, qui se borne, presque toujours, à combiner les idées de Platon et d'Aristote avec celles du célèbre secrétaire de Florence, pose en principe que l'homme se jette à la poursuite d'une chimère quand il cherche la perfection, attendu que c'est surtout des choses humaines qu'on doit dire : « Il n'y a rien de parfait ès choses caduques. » Abordant ensuite, à l'exemple du philosophe de Stagyre, le redoutable problème des révolutions, il fait la paraphrase des fragments du livre de Machiavel que nous venons d'analyser. « La république, dit-il, ayant pris son commencement, si elle est bien fondée, s'assure contre la force extérieure et contre les maladies inté-

(1) *Disc. ad hist. Liv.*, l. I, c. II; l. III, c. I et XLIII; pp. 28, 408 et 590, édit. Reiffenberg (1670). Machiavel engage les législateurs à combiner la royauté, l'aristocratie et la démocratie, afin de ménager à leur œuvre une durée plus longue; mais, pas plus pour cet Etat mixte que pour les autres, il n'admet le progrès continu. Il dit simplement qu'un tel Etat sera moins caduc et moins éphémère (*firmior et durabilior*).

rieures ; et peu à peu elle croît en puissance, jusqu'à ce qu'elle soit venue au comble de sa perfection, qui est l'état fleurissant, qui ne peut être de longue durée pour la variété des choses humaines, qui sont si muables et incertaines que les plus hautes républiques, bien souvent, viennent à tomber tout à coup de leur pesanteur ; les autres, par la violence des ennemis, sont alors ruinées qu'elles se pensent plus assurées ; les autres vieillissent à la longue et de leurs maladies intérieures viennent à prendre fin[1]... »

Nous trouvons à peu près les mêmes idées chez Montaigne. L'auteur des *Essais* apporte ici, comme partout, les hésitations, les incohérences et les contradictions de son scepticisme pratique. Tantôt il appelle l'esprit de l'homme « un grand ouvrier de miracles, » tantôt il le conspue et le raille comme « un outil vagabond, dangereux et téméraire ; » ailleurs il parle avec enthousiasme de la force et de l'infatigable activité de l'intelligence humaine ; mais, un peu plus haut, il s'est écrié : « On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus *contraires* qu'on peut. En l'étude comme au reste, il lui faut tailler par art les limites de sa chasse... C'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable... Et n'y a point de bête à qui il faille plus justement donner des orbières (œillères) pour tenir sa vue

(1) *Les six livres de la République*, l. IV, pp. 504 et 510 ; édit. de 1583. Il importe de bien remarquer que la perfection dont parle Bodin, dans le fragment que nous avons transcrit, n'est pas la perfection absolue. Un peu plus loin, l'auteur en fait l'aveu formel. « Quand je parle de l'état fleurissant d'une république, dit-il, *je n'entends pas qu'elle vienne au comble de la perfection.* »

sujette et contrainte devant ses pas, et la garder d'extravaguer, de çà, de là, hors les ornières que l'usage et les lois lui tracent. » Toutefois, quand on met en regard les divers passages de son livre où il s'occupe des idées nouvelles qui se produisent dans le monde littéraire et politique, on s'aperçoit que l'auteur, dépourvu de toute confiance en l'avenir, est un partisan décidé de l'immobilité des idées, des mœurs et des institutions : « Il y a, dit-il, grand doute s'il se peut trouver si évident profit au changement d'une loi reçue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer... Le monde n'est qu'une branloire perenne. Toutes choses y branlent sans cesse, la terre, les pyramides d'Égypte, les rochers du Caucase : et du branle public, la douleur... Le changement, quel qu'il soit, étonne et blesse... *Je suis dégoûté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte.* » Au lieu de partager l'enthousiasme de Bacon et de Campanella, Montaigne aperçoit un signe de décrépitude, un symptôme de décadence, dans la fécondité intellectuelle de son siècle. « Quand, s'écrie-t-il, écrivîmes-nous tant que depuis que nous sommes en trouble ? quand les Romains tant, que lors de leur ruine ?... La corruption du siècle se fait par la contribution particulière de chacun de nous. Les uns y confèrent la trahison, les autres, l'injustice, l'irréligion, la tyrannie, l'avarice, la cruauté, selon qu'ils sont plus puissants ; les plus faibles y apportent la sottise, la vanité, l'oisiveté [1]. »

(1) *Essais* (édit. de Rouen), l. I, p. 87, l. II, pp. 528, 529 et 544 ; l. III, pp. 814, 955 et 1096.

On le voit : là où les uns croyaient découvrir des indices de la puissance toujours progressive de l'esprit humain, les autres n'apercevaient qu'un édifice brillant, mais fragile, inévitablement destiné à faire place à des ruines prochaines. Ceux-ci admiraient comme des météores éclatants, mais passagers, les merveilles scientifiques dans lesquelles ceux-là saluaient les premiers rayons des magnificences de l'avenir.

L'étude attentive des écrits contemporains fait aisément découvrir les causes de ces divergences. Les découvertes étaient magnifiques ; le mouvement plein de vie qui se manifestait dans toutes les sphères offrait un caractère de grandeur réelle et incontestable ; mais, comme toujours, les déclamations de la demi-science, les ruses et les promesses grossières du charlatanisme jetaient le trouble et provoquaient une réaction dans les âmes honnêtes. Au milieu des hymnes qu'il entonnait à la gloire de la science moderne, Bacon avait entrevu le danger des imprudences des uns et des manœuvres des autres. Il s'élève avec force contre les charlatans, les fripons et les dupes qui fatiguaient le genre humain du récit de leurs découvertes et de l'étalage de leurs remèdes imaginaires. Il constate que, par leurs prétendus secrets d'extirper la douleur, de retarder la vieillesse et de prolonger la vie, ils avaient découragé les vrais savants et répandu dans toutes les classes des préjugés violents contre toutes les choses nouvelles [1].

(1) *Nov. organ.*, l. I, aph. 87.

Bacon avait raison ; car, malgré les résultats obtenus par l'activité sans cesse croissante de l'esprit humain, la vieille théorie pythagoricienne, trouvant une vie nouvelle dans les extravagances de quelques novateurs, continuait à se reproduire sous une forme plus ou moins appropriée aux idées chrétiennes. Dans la première moitié du XVIIIe siècle, le Napolitain Vico publia son livre de *La science nouvelle,* pour prouver que tous les peuples traversent successivement, pour revenir toujours à leur point de départ, trois époques de civilisation : l'âge divin ou théocratique, l'âge héroïque, l'âge humain ou civilisé : « *Histoire idéale* des lois éternelles que suivent toutes les nations dans leurs commencements et leurs progrès, dans leur décadence et leur fin, et qu'elles suivraient toujours, quand même des mondes infinis naîtraient successivement dans toute l'éternité [1]. »

Cependant si, depuis la publication des écrits de Bacon, les hésitations et les doutes sont loin de disparaître, on découvre chaque jour, dans les régions supérieures du monde intellectuel, une foi plus vive et plus forte dans l'énergie féconde et infatigable de l'humanité. En France surtout, la doctrine du progrès se manifeste avec éclat à partir du XVIIe siècle.

Après avoir constaté que son siècle lui semble « aussi fleurissant et aussi fertile en bons esprits qu'aucun des précédents, » Descartes annonce modestement, mais avec une conviction profonde, la découverte d'une méthode nouvelle qui, dans le

(1) *Science nouvelle*, trad. de M. Michelet, p. 392.

champ des investigations scientifiques, va conduire sans efforts à des résultats très-supérieurs à ceux dont on était redevable aux travaux des générations antérieures. Loin de croire à la décadence inévitable de toutes les civilisations, il célèbre par avance les merveilles d'une époque glorieuse, où l'homme, « connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, les pourra employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi *se rendre comme maître et possesseur de la nature*. » Il affirme que les progrès de la science auront pour résultat « d'exempter les hommes d'une infinité de maladies tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse. » S'il écrit en français, plutôt qu'en latin, « c'est qu'il espère que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure jugeront mieux de ses opinions que ceux qui ne croient qu'aux livres des anciens. » Il veut que tous les bons esprits publient le résultat de leurs études et de leurs expériences, afin que le terme de la vie et des travaux des uns devienne le commencement de la vie et des travaux des autres, et que de la sorte les progrès individuels servent de source et de base au progrès général et continu de l'humanité [1].

(1) *Discours sur la méthode*, pp. 123, 126, 192-194 et 210, édit. de M. Cousin (1824). Il est inutile de faire observer que nous n'entendons pas émettre ici un avis sur la valeur des doctrines scientifiques et philosophiques de Descartes.

Pascal développe avec fierté les conséquences glorieuses qui découlent de ces prémisses. Protestant à son tour contre le respect exagéré de l'antiquité, il fait observer, comme Bacon, que les anciens étaient nouveaux en toutes choses, et que c'est dans le monde moderne, riche de l'expérience d'une foule de siècles, qu'on doit chercher cette antiquité qu'on révère à tort dans les œuvres des Grecs et des Romains. Il reproche à ses adversaires de traiter indignement la raison des hommes, en la mettant en parallèle avec l'instinct des animaux, qui demeure toujours dans un état égal. « Les ruches des abeilles, s'écrie-t-il, étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière... Il n'en est pas ainsi de l'homme *qui n'est produit que pour l'infinité*. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage, non-seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs ; parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils ont laissés. Et comme il conserve ses connaissances, il peut les augmenter facilement ; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient les anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusqu'à présent... De là vient que, par une prérogative particulière, non-seulement chacun des hommes avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les

hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que le monde vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, *doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement* : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse de cet *homme universel* ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont le plus éloignés [1]. »

Ainsi qu'on devait s'y attendre, ces idées, ces aspirations, cette confiance dans le génie toujours actif de l'homme, se manifestèrent avec énergie dans la discussion bruyante ouverte, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, au sujet de la supériorité relative des anciens et des modernes : lutte sérieuse et grave, embrassant toute l'histoire des lettres ; débat plein

(1) *Pensées*, art. I, p. 59, édit. belge de 1844. — C'est un fait très-remarquable que le fond de ces idées de Pascal, qui seront désormais répétées par tous les défenseurs des modernes, se trouve déjà dans l'*Opus majus* de Roger Bacon, écrit au milieu du XIIIe siècle. Commentant un passage de Sénèque, l'illustre Franciscain disait : « Pour les grandes découvertes, il ne suffit pas d'un siècle. L'avenir saura ce que nous ignorons, et les générations futures s'étonneront que nous ayons ignoré les choses qui leur seront familières... Rien n'est achevé dans les inventions de l'homme... Plus les hommes sont venus nouvellement dans le monde, et plus ils sont éclairés et habiles, parce que, succédant à toutes les générations antérieures, ils recueillent les biens accumulés par le travail des siècles... (*Opus majus*, Pars I, c. VI, p. 7 ; Venet., Pitteri, 1750). »

d'importance et d'intérêt, où toute la civilisation européenne se trouvait en cause, et qu'on aurait grand tort de juger sur les épigrammes de Boileau ou les plaisanteries de Voltaire.

Perrault, le défenseur en titre de l'aptitude scientifique et littéraire des peuples modernes, ne se contente pas de traiter la question du langage et le problème plus ou moins accessoire des formes poétiques. Il prend les choses de plus haut et place hardiment en regard le monde moderne et le monde ancien, la civilisation chrétienne et la civilisation gréco-romaine. Son goût ne brille pas toujours par l'élévation et la finesse ; ses appréciations ne sont pas toujours impartiales ; son érudition et ses forces ne sont pas constamment à la hauteur de sa tâche : mais, quelque sévérité qu'on apporte dans l'examen de son *Parallèle des anciens et des modernes,* il n'est pas possible de lui dénier, à côté de la prescience de l'avenir, un vrai courage joint à des qualités solides et même brillantes. Il jette successivement ses regards sur l'architecture, la sculpture, la peinture, la géographie, la navigation, la physique, la morale, l'éloquence, l'histoire et la poésie, et partout il s'efforce de prouver que l'homme, destiné à marcher en avant, ne doit pas chercher dans le siècle d'Auguste le dernier terme de la perfection que l'on puisse ambitionner pour les œuvres de l'intelligence.

Perrault emprunte souvent ses idées et ses images à Bacon et à Pascal, mais il leur donne un tour original et piquant qui ajoute à leur charme et double leur puissance. Les tigres et les lions qui parcourent

aujourd'hui les déserts de l'Afrique, dit-il, sont aussi vigoureux que ceux du temps d'Alexandre ou d'Auguste ; nos roses ont le même parfum, le même incarnat que celles de l'âge d'or ; les métaux et les perles n'ont rien perdu de leur éclat depuis qu'ils brillent dans nos palais et dans nos temples ; la nature entière a conservé l'énergie, la parure et la fécondité qu'elle possédait à l'origine des temps historiques. Pourquoi l'humanité aurait-elle seule dégénéré sur la terre ? Pourquoi l'âme des êtres intelligents et libres ferait-elle seule exception dans le système général de l'univers ? Il n'en est pas ainsi. L'homme du XVIIe siècle pense, réfléchit, souffre, jouit et agit de la même manière que l'homme du siècle d'Auguste ; mais il possède, de plus que celui-ci, un vaste trésor de connaissances et d'expériences amassées par une longue série de générations laborieuses. Les sciences, les lettres et les arts croissent et s'améliorent par l'étude et les découvertes de ceux qui les cultivent, de la même manière qu'un fleuve, qui absorbe l'eau des fontaines et des rivières, grandit à mesure qu'il s'éloigne de sa source. L'éloquence et la poésie, autant que l'astronomie et la physique, ont besoin du travail des siècles pour se perfectionner ; car le cœur de l'homme est un vaste abîme où l'on découvre sans cesse de nouveaux mystères, et dont l'œil de Dieu peut seul sonder la profondeur. Qu'on honore les inventeurs des sciences, des lettres et des arts ; qu'on rende aux Grecs et aux Romains la part qui leur est due ; qu'on admire les beautés réelles qui brillent dans les œuvres des orateurs, des historiens et des

poëtes qui nous ont précédés dans la carrière : mais qu'on ne nie pas la puissance de la tradition, les lumières apportées par les siècles, les merveilles réalisées par le génie moderne, ni surtout l'influence incalculable exercée par le christianisme, qui a répandu dans les masses une foule de vérités fécondes dont les philosophes les plus illustres avaient à peine entrevu quelques rayons! L'humanité doit être envisagée comme un seul homme qui vit, grandit, travaille et acquiert chaque jour des lumières nouvelles. A ce point de vue, nos premiers pères doivent être comparés à des enfants et nous à des vieillards ; de sorte que, pour l'observateur intelligent, les modernes sont les véritables anciens.

Jusque-là Perrault n'a rien dit qui ne se trouve, du moins en substance, dans les écrits de ses prédécesseurs ; mais, à ces considérations générales sur la marche des sciences et des lettres, il ajoute une réflexion profonde sur le travail de l'esprit humain pendant cette longue période du moyen âge, que des observateurs superficiels nomment une époque d'ignorance et de barbarie. Partisan du progrès continu, il se refuse à voir autre chose qu'une éclipse passagère dans les désordres et les violences qui répandent parfois leurs ténèbres sur une partie du monde. « La science et la poésie sont alors, dit-il, comme des fleuves qui viennent à rencontrer un gouffre où ils s'abîment tout à coup, mais qui, après avoir roulé leurs eaux sous plusieurs provinces, trouvent enfin une issue par où on les voit ressortir avec la même abondance qu'ils y étaient entrés. » Aux yeux

de l'auteur du *Parallèle,* l'humanité a eu son enfance, son adolescence et même sa vieillesse ; mais elle n'aura pas de déclin[1] !

Repoussées par le fanatisme des commentateurs, les scrupules des académiciens et l'enthousiasme classique des poëtes de cour, les théories audacieuses de Perrault rencontraient dans toutes les classes une formidable coalition d'intérêts froissés et de réputations compromises. Cependant, envisagées dans leur base, ces théories étaient conformes aux tendances philosophiques des hommes les plus éminents du siècle. Malebranche enseignait que l'amour de l'antiquité, naturel et nécessaire dans les études théologiques où il s'agit de rechercher avant tout le sens de la révélation, devait être banni des autres sphères accessibles à l'intelligence humaine ; il voulait que, dans le domaine des études philosophiques, on introduisît l'amour de la nouveauté au lieu de celui de l'antiquité, parce que les nouveaux philosophes peuvent savoir toutes les vérités que les anciens nous ont laissées, et en trouver encore plusieurs autres ; il se moquait des pédants qui croyaient découvrir la

(1) Voy. *Parallèle des anciens et des modernes en ce qui regarde les arts et les sciences.* T. Ier, pp. 4, 12, 49, 50, 51, 53, 61, 68, 71, 72, 73, 83, 87, 88, 89, 90, 92, 94, 98, 103, 105 ; T. II, pp. 15, 27, 28, 29, 31, 44, 48, 52, 65, 84, 273, 276, 280, 294, 295, 298 ; T. III, pp. 5, 18, 25 ; T. IV, pp. 22, 35, 46, 134, 145, 150. 2e édit., Paris, Coignard, 1692. — M. Alfred Michiels a publié une analyse substantielle et complète du système de Perrault, dans son *Histoire des idées littéraires en France*, t. Ier, pp. 33 à 54, édit. belge de 1848. — Ainsi que nous l'avons dit, cette guerre littéraire est beaucoup plus importante qu'on ne le pense communément. (Voy., pour les détails accessoires, l'*Appendice*, litt. *K.*)

vérité suprême dans les écrits de Platon et d'Aristote [1]. Bossuet, jetant un regard d'aigle sur la succession des empires, bannissait le hasard de l'histoire et montrait partout la main de Dieu conduisant l'homme et les peuples, à travers le sang et les ruines, aux destinées supérieures marquées par une providence pleine d'amour, de justice et de miséricorde. Loin de nier le progrès et de s'associer aux détracteurs des modernes, il trouvait des accents magnifiques pour célébrer la puissance et l'inépuisable fécondité du génie de l'homme ; il disait à l'héritier du trône de France : « La nature humaine connaît Dieu ; et voilà déjà, par ce seul mot, les animaux au-dessous d'elle jusqu'à l'infini... Après six mille ans d'observations, l'esprit humain n'est pas épuisé ; il cherche et il trouve encore, *afin qu'il connaisse qu'il peut trouver jusqu'à l'infini, et que la seule paresse peut donner des bornes à ses connaissances et à ses inventions* [2]. » Transportant son optimisme dans la sphère des intérêts politiques et sociaux, Leibniz émettait l'avis que *tout tournerait toujours pour le mieux au bout du compte*. A ses yeux, les révolutions et les bouleversements n'étaient qu'un moyen providentiel de ramener dans les voies de la justice et de l'ordre les peuples qui accueillent des doctrines contraires à la saine morale [3]. Spinosa lui-même, au milieu des aberrations de son panthéisme,

(1) *De la recherche de la vérité*, IIe partie, c. V et VI, pp. 70 et suiv., édit. de Genoude (1837.)

(2) *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, pp. 102 et 104; OEuv. compl., T. IV ; éd. Outhelin, 1836. Voy. aussi le c. II de la IIIe partie du *Discours sur l'histoire universelle*.

(3) *Nouv. Essais sur l'Entendement humain*, l. IV, c. XVI.

posait les fondements sur lesquels les philosophes et les démocrates allemands du XIXe siècle édifieront leur doctrine du progrès illimité dans l'ordre religieux et moral. Cette substance douée d'attributs infinis; cette essence une et éternelle, qui se développe nécessairement par l'existence; cet esprit humain contenant dans son essence la nature de Dieu et devenant ainsi la source d'une révélation permanente; tous ces rêves du juif d'Amsterdam, toutes ces énormités contre lesquelles Bayle lui-même crut devoir protester avec l'énergie d'une âme indignée, ne sont-elles pas manifestement devenues les bases de la théorie du progrès, telle qu'elle se trouve enseignée aujourd'hui au nord et au centre de l'Allemagne [1]?

On a dit bien souvent que la découverte de la loi du progrès doit être attribuée à l'esprit philosophique du XVIIIe siècle. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les pages qui précèdent pour avoir la preuve la plus complète de l'inadmissibilité de cette allégation. Dans la matière qui nous occupe, la seule gloire que puissent revendiquer les savants du XVIIIe siècle, c'est d'avoir déduit les conséquences des prémisses posées par leurs prédécesseurs.

Constatons d'abord que ce n'est pas à Voltaire, dont on a fait tant de fois la personnification du mouvement intellectuel du siècle, que nous devons demander la doctrine du progrès continu, paisible et général de l'humanité. Comment les conséquences

(1) Ces propositions se manifestent, pour ainsi dire, à toutes les pages du *Tractatus theologico-politicus* et de l'*Ethica more geometrico demonstrata*. (Voy. le t. Ier de l'édit. de Iéna, 1802.)

fécondes du dogme de la fraternité universelle se seraient-elles manifestées dans les écrits d'un philosophe qui niait l'unité de l'espèce humaine, et disait : « Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les blancs, les noirs, les albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, soient des races entièrement différentes[1] ? » Comment le principe de l'égalité de nature, de droit et de dignité de tous les hommes, se serait-il montré sous la plume d'un historien qui voyait dans la traite des nègres une preuve de supériorité en faveur des blancs, parce que, suivant un misérable argument qu'il emprunte à Artistote, celui qui se donne un maître est né pour en avoir[2] ? Comment l'espoir de l'alliance fraternelle et inaltérable des peuples aurait-il surgi dans l'âme d'un publiciste qui nommait la paix perpétuelle « une chimère qui ne subsistera pas plus entre les princes qu'entre les rhinocéros et les éléphants, entre les loups et les chiens, parce que les animaux carnassiers se déchirent toujours à la première occasion[3] ? » Aucune idée vraiment large, généreuse, *humanitaire,* ne pouvait sortir des méditations d'un poëte qui apercevait dans le christianisme, c'est-à-dire, dans le fait le plus important de l'histoire, dans la source la plus abondante et la plus pure de la civilisation moderne, « un filet dans lequel les fripons ont enveloppé les sots pendant plus de dix-sept siècles,

(1) *Philosophie de l'histoire* servant d'introduction à l'*Essai sur les mœurs,* p. 6. OEuv. compl., t. XVI, édit. de la Soc. typ. (1784.)
(2) *Essai sur les mœurs,* t. IV, p. 351. OEuv. compl., t. XIX.
(3) *De la paix perpétuelle,* p. 35. OEuv. compl., t. XXIX.

un poignard à l'aide duquel les fanatiques ont égorgé leurs frères pendant quatorze[1]. » Que sont les hommes aux yeux du patriarche de Ferney? « Des ânes qui vont leur chemin lentement, qui s'arrêtent au premier obstacle, et qui mangent tranquillement leurs chardons à la vue des difficultés dont ils se rebutent[2]. » Que peut être l'histoire universelle, c'est-à-dire le développement successif et harmonique des peuples, lorsque la nature humaine et les doctrines qui l'ont régénérée sont flétries avec ce dédain superbe? Elle ne sera plus qu'une « suite presque continue de crimes et de désastres...; un ramas de folies et de malheurs, parmi lesquels on voit quelques vertus, quelques temps heureux, comme on découvre des habitations répandues çà et là dans des déserts sauvages...; un chaos d'événements, de factions, de révolutions et de crimes[3]. » Voltaire parle sans cesse du progrès de la raison et de l'extension des lumières; mais, dans sa conviction intime, dans les vœux secrets de son âme, ce progrès et cette extension devaient consister dans l'anéantissement des croyances chrétiennes, opéré par l'influence et au bénéfice exclusif des classes supérieures. Il méprisait trop profondément le peuple pour s'occuper des droits et des intérêts des masses. « C'est une très-grande question, disait-il, de savoir à quel degré le peuple, c'est-à-dire neuf parts

(1) *De la paix perpétuelle*, p. 72.

(2) *Politique et législation*, p. 20. OEuv. compl., t. XXX.

(3) *Essai sur les mœurs*, t. IV, p. 350, 359 et 371. Il écrivait à d'Alembert : « Eclairez et méprisez le genre humain. » (Lettre du 29 février 1757. OEuv. compl., t. XLVIII, p. 46.)

du genre humain sur dix, doit être traité comme des singes [1]. » Il écrivait à Damilaville : « Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants... Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu [2]. » Il disait à son confident, à son ami intime : « Il ne s'agit pas d'empêcher nos laquais d'aller à la messe ou au prêche... Vous devez être content du mépris où l'*infâme* (le christianisme) est tombé chez tous les honnêtes gens de l'Europe. C'était tout ce qu'on voulait et tout ce qui était nécessaire. On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les servantes [3]. » Il disait à Diderot : « Je vous recommande l'*infâme ;* il faut le détruire chez les honnêtes gens et le laisser à la canaille [4]. » Le catholicisme une fois banni des palais et des lois, l'organisation sociale de son temps lui semblait le *nec plus ultra* de la science politique. Dans sa *Philosophie de l'histoire*, servant d'introduction à l'*Essai sur les mœurs*, il compare le sort des sauvages à celui des peuples civilisés, et s'écrie : « L'homme est perfectible, et de là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'*il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection* [5] ? »

Il est inutile de s'étendre davantage pour prouver que ceux qui attribuent à Voltaire le besoin de pro-

(1) *Jusqu'à quel point on doit tromper le peuple.* OEuv. compl., t. XXX, p. 10.

(2) Lettre du 1er avril 1766. OEuv. compl. T.LIX, p. 333.

(3) Lettres du 6 décembre 1757 et du 2 septembre 1768. OEuv. compl., t. LXVIII, pp. 58 et 486.

(4) Lettre du 25 septembre 1762. OEuv. compl., t. LVII, p. 476.

(5) OEuv. compl., t. XVI, p. 30.

grès qui nous travaille n'ont jamais sérieusement étudié les œuvres de l'ami de Frédéric et de Catherine.

On doit en dire autant des tendances philosophiques et littéraires de J.-J. Rousseau. Les progrès de la civilisation, le développement des intelligences et l'extension des lumières ne pouvaient obtenir les sympathies d'un homme, pour lequel les institutions fondamentales de la société moderne étaient le résultat d'une situation factice, d'un *état contre nature*. Errer au fond des bois ; écouter la voix des passions natives ; jouir d'une indépendance absolue ; ignorer les entraves des lois, les chaînes de la famille, les angoisses de la science et l'esclavage du travail ; s'endormir sur l'herbe humide, sans souvenir du passé, sans souci du présent, sans préoccupation de l'avenir : voilà la position normale, la condition primitive, l'*état de nature* du genre humain ! Le philosophe de Genève nous apprend que le luxe, la dissolution et l'esclavage furent de tout temps le châtiment des efforts que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avait placés. La nature voulait nous préserver de la science, comme une mère qui arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; mais la vanité, la cupidité, l'orgueil, les passions, en un mot, méconnurent sa voix, dédaignèrent ses enseignements et bravèrent ses ordres. L'astronomie est née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la géométrie, de l'avarice ; la physique, d'une vaine curiosité ; toutes les sciences, et la morale elle-même, de l'orgueil humain. Les âmes se corrom-

pent à mesure que les lettres et les arts s'avancent vers la perfection. Les philosophes, les poëtes, les sculpteurs et les peintres ont successivement perdu l'Égypte, la Grèce, Rome et Byzance. La pauvreté, l'ignorance et les vertus des Scytes sont l'idéal que les peuples modernes devraient s'efforcer d'atteindre! Ici encore tout commentaire devient inutile [1].

Parmi les écrivains français du dix-huitième siècle qui ont développé les théories de Descartes, de Pascal et de Perrault, que nous avons analysées, ce n'est pas à Voltaire et à Rousseau, mais à Fontenelle, à Turgot et à Condorcet que l'historien doit accorder la première place.

Esprit élégant, gracieux et exercé, mais manquant de cette vue puissante qui embrasse dans un seul regard les évolutions de toute une série de siècles, Fontenelle n'a considéré qu'une seule face du problème : le côté littéraire. Comment se serait-il élevé à la hauteur de la philosophie sociale, lui qui disait que l'histoire consiste dans le récit « des effets irréguliers des passions et des caprices des hommes, et d'une suite d'événements si bizarre, que l'on a autrefois imaginé une divinité aveugle et insensée pour lui en donner la direction [2]? » Il borne sa tâche à prendre part à la querelle académique concernant le mérite respectif des anciens et des modernes, et là même il

(1) *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, pp. 223, 231 et 233. *Discours sur cette question : Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs?* pp. 13 à 25. T. Ier des OEuv. compl. (Edit. Daliban.)

(2) *Histoire du renouvellement de l'Académie des Sciences.* Préface, pp. 9 et 10. OEuvres, T. V. (Amsterdam, 1764.)

se contente d'ajouter quelques arguments aux raisons accumulées par Perrault. Il prend parti pour les modernes, parce que les siècles ne mettent aucune différence naturelle entre les hommes, et que dès lors les derniers venus, organisés de la même manière que leurs ancêtres, possèdent l'incontestable avantage de jouir, dès leur entrée dans la vie, de toutes les richesses accumulées par les générations éteintes. Il avoue que les anciens ont atteint la perfection dans quelques parties de la littérature, parce que la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'expériences, ni d'une grande quantité de règles pour arriver au sublime ; mais il proteste énergiquement contre les préjugés qui tendent à placer les contemporains d'Auguste dans une sphère inaccessible à l'humanité ; il ne veut pas qu'on déclare les Français incapables d'égaler les Grecs et les Romains, même dans l'éloquence et la poésie où, selon lui, les derniers sont arrivés à la perfection. De même que Perrault, il emprunte à Pascal sa célèbre comparaison entre la vie de l'humanité et la vie de l'individu ; mais il lui donne une forme nouvelle et des développements ingénieux et pleins de finesse. C'est ici que Fontenelle se range franchement parmi les partisans de la doctrine du progrès. « Telle est, dit-il, notre condition, qu'il ne nous est pas permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matière que ce soit ; il faut avant cela que nous nous égarions longtemps, et que nous passions par diverses sortes d'erreurs et par divers degrés d'impertinences... Les sciences sont composées d'un nombre infini de vues

et dépendent de la justesse du raisonnement, qui se perfectionne avec une extrême lenteur et se perfectionne toujours ; il faut même souvent qu'elles soient aidées par des expériences que le hasard seul fait naître et qu'il n'amène pas à point nommé. Il est évident que tout cela n'a point de fin... Un bon esprit cultivé est, pour ainsi dire, composé de tous les esprits des siècles précédents ; ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps-là. Ainsi cet homme, qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, a eu son enfance, où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressants de sa vie ; sa jeunesse, où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la poésie et l'éloquence, et où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force et a plus de lumières que jamais... *Mais cet homme-là n'aura pas de vieillesse ;* il sera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse était propre, et il le sera de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité ; c'est-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégénéreront jamais, et que les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont s'ajouteront toujours les unes aux autres [1]. »

(1) *Digression sur les Anciens et les Modernes* (1723), pp. 119, 120, 126. OEuvres, édit. cit., t. IV. — Fontenelle s'était déjà antérieurement rangé sous la bannière de Perrault, par son *Discours sur la nature de l'églogue.* OEuvres cit., t. IV, pp. 88-113. Ce résultat était facile à prévoir depuis la publication de ses *Dialogues des morts* (1683.)

Fontenelle saisissait toutes les occasions de manifester cette noble confiance dans l'accroissement indéfini de nos facultés intellectuelles. Il y fit souvent allusion dans les éloges des académiciens qu'il prononça, pendant près d'un demi-siècle, en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

Vingt-cinq ans plus tard, Turgot, dans toute la force de la jeunesse, descendit à son tour dans l'arène où se débattaient les destinées futures de l'humanité. Il se contenta, lui aussi, de développer les idées émises par ses prédécesseurs ; mais il sut imprimer à ces idées un cachet de précision, de force, de poésie, d'éloquence et de grandeur, qui leur donnait en quelque sorte une vie nouvelle. Il est peu de livres qui exercent sur l'âme une influence égale au charme qui résulte de la lecture des nombreux fragments où le grand ministre de Louis XVI a consigné ses vues sur l'histoire universelle. On y découvre en même temps un économiste distingué, un savant hors ligne, un administrateur du premier ordre, et, plus encore, un cœur profondément dévoué à la vertu, à la vérité, à la science, à l'art, à tout ce qui peut épurer et embellir l'existence de l'homme.

« On voit, dit Turgot, s'établir des sociétés, se former des nations qui tour à tour dominent d'autres nations ou leur obéissent. Les empires s'élèvent et tombent ; les lois, les formes du gouvernement se succèdent les unes aux autres ; les arts, les sciences se découvrent et se perfectionnent. Tour à tour retardés et accélérés dans leurs progrès, ils passent de climats en climats. L'intérêt, l'ambition, la vaine

gloire changent perpétuellement la scène du monde, inondent la terre de sang ; et, au milieu de leurs ravages, les mœurs s'adoucissent, l'esprit humain s'éclaire, les nations isolées se rapprochent les unes des autres. Le commerce et la politique réunissent enfin toutes les parties du globe ; et la masse totale du genre humain, par des alternatives de calme et d'agitations, de biens et de maux, marche toujours, quoique à pas lents, à une perfection plus grande[1]. » Les phénomènes de la nature, soumis à des lois constantes, sont renfermés dans un cercle de révolutions toujours les mêmes ; la succession des hommes, au contraire, offre de siècle en siècle un spectacle toujours plus varié. La raison, la liberté, les passions, produisent sans cesse de nouveaux événements ; mais tous les âges sont enchaînés par une suite de causes et d'effets qui lient l'état actuel du monde à tous ceux qui l'ont précédé, et le genre humain, considéré depuis son origine, paraît aux yeux du philosophe un tout immense, qui lui-même a, comme chaque individu, son enfance et ses progrès[2]. Au début de la civilisation, les hommes, disséminés par groupes au milieu des forêts, vivent de la chasse et des produits spontanés de la terre. Plus tard, aiguillonnés par la misère, ils deviennent pasteurs et agriculteurs ; ils fondent le village, la ville, la république, le royaume,

(1) *Second discours en Sorbonne,* prononcé le 11 décembre 1750, sur les progrès successifs de l'esprit humain. Œuvres de Turgot, t. II, pp. 598. L'édition à laquelle je renvoie est celle publiée à Paris en 1844, dans la collection des principaux économistes. Je me sers autant que possible des phrases mêmes de Turgot.

(2) *Ibid.*, p. 597.

l'Empire. Les arts d'utilité et d'agrément naissent et se perfectionnent. Le travail et le commerce créent des richesses qui procurent à leurs détenteurs les loisirs indispensables à l'exercice et à la culture de l'intelligence [1]. La marche du génie, d'abord lente, ignorée, ensevelie dans l'oubli général où le temps précipite les choses humaines, sort de l'obscurité avec la découverte de l'écriture : « Invention précieuse, qui sembla donner aux peuples qui la possédèrent les premiers des ailes pour devancer les autres nations. Invention inestimable, qui arrache au pouvoir de la mort la mémoire des grands hommes et les exemples de la vertu, unit les lieux et les temps, fixe la pensée fugitive et lui assure une existence durable ; par laquelle les productions, les vues, les expériences, les découvertes de tous les âges accumulés servent de base et de degré à la postérité, pour s'élever toujours plus haut [2]. » Dès cet instant, rien ne se perd, tout se lie, se coordonne et se féconde. Les connaissances particulières, toujours accrues par l'expérience, forment un trésor commun, qu'une génération transmet à l'autre, comme un héritage sans cesse augmenté du travail de chaque siècle. Les passions elles-mêmes jouent leur rôle dans l'harmonie du plan général et contribuent à l'accroissement du bonheur du genre humain ; elles multiplient les idées, étendent les connaissances, aiguisent et perfectionnent les esprits ; elles deviennent un principe d'ac-

(1) *Plan du discours sur la formation des gouvernements et le mélange des nations*, pp. 629 à 632.

(2) *Second discours en Sorbonne*, pp. 598 et 600.

tion, et par conséquent de progrès ; elles ont souvent conduit les hommes, sans qu'ils sussent où ils allaient. « Je crois voir une armée immense dont un vaste génie dirige tous les mouvements. A la vue des signaux militaires, au bruit tumultueux des trompettes et des tambours, les escadrons entiers s'ébranlent, les chevaux mêmes sont remplis d'un feu qui n'a aucun but, chaque partie fait sa route à travers les obstacles sans connaître ce qui peut en résulter : le chef seul voit le but de tant de marches combinées [1]. » Les conquêtes et les révolutions, qui coûtent tant de sang et de larmes, déposent un germe de lumière et de félicité au milieu des décombres. « Réunis, divisés, élevés sur les ruines les uns des autres, les empires se suivent avec rapidité. Leurs révolutions font succéder les uns aux autres tous les états possibles, rapprochent et séparent tous les éléments des corps politiques. Il se fait comme un flux et reflux de la puissance d'une nation à l'autre, et, dans la même nation, des princes à la multitude, et de la multitude

(1) *Plan du discours sur la formation des gouvernements*, p. 632. — « Cette théorie, dit Turgot, n'est point injurieuse à la Providence. Les crimes qui furent commis ont été les crimes des hommes. Ceux qui se les permirent n'ont pas été heureux ; car nul bonheur dans les passions coupables. Ceux qui pour y résister déployaient du courage et de la vertu, ont eu une première récompense dans les sentiments de cette vertu courageuse. La lutte des uns et des autres a augmenté les lumières et les talents de tous, et donné à la connaissance de ce qui est un caractère de certitude, qui de jour en jour parle plus fortement aux consciences, et un charme qui finira par maîtriser tous les cœurs. L'univers ainsi envisagé en grand, dans tout l'enchaînement, dans toute l'étendue de ses progrès, est le spectacle le plus glorieux à la sagesse qui y réside » (*Ibid.*, p. 633.)

aux princes. Dans ces balancements tout se rapproche peu à peu de l'équilibre, et prend à la longue une situation plus fixe et plus tranquille. L'ambition, en formant les grands États des débris d'une foule de petits, met elle-même des bornes à ses ravages ; la guerre ne désole plus que les frontières des empires ; les villes et les campagnes commencent à respirer au sein de la paix ; les liens de la société unissent un plus grand nombre d'hommes ; la communication des lumières devient plus prompte et plus étendue ; les arts, les sciences, les mœurs avancent d'un pas plus rapide dans leurs progrès. Ainsi que les tempêtes qui ont agité les flots de la mer, les maux inséparables des révolutions disparaissent : le bien reste, et l'humanité se perfectionne [1] ! »

Les hommes passent par mille erreurs avant d'arriver à la vérité ; mais, dans cette progression lente d'opinions et de système, on doit, selon l'opinion de Turgot, voir « ces premières feuilles, ces enveloppes que la nature a données à la tige des plantes, qui sortent avant elles de la terre, se flétrissent successivement à la naissance d'autres enveloppes, jusqu'à ce qu'enfin cette tige paraisse et se couronne de fleurs et de fruits, image de la tardive vérité [2]. » Le génie est répandu sur le genre humain à peu près comme l'or dans une mine : il faut du temps et du travail pour le mettre en évidence. Quand une foule de systèmes, tous moins sensés les uns que les autres, se sont accumulés dans les écoles et dans les livres,

(1) *Second discours en Sorbonne*, p. 599.
(2) *Ibid.*, p. 601.

un grand homme paraît et ouvre des routes nouvelles. Pendant un certain temps, tous les hommes sont ses élèves ; mais peu à peu ils aplanissent les routes qu'il a tracées ; ils réunissent toutes les parties de ses découvertes ; ils rassemblent et inventorient leurs richesses et leurs forces, jusqu'à ce qu'un autre grand homme s'élève, qui s'élance du point où son prédécesseur avait conduit le genre humain, aussi haut que ce prédécesseur l'avait fait de celui d'où il était parti. Les mêmes phénomènes se manifestent dans les sciences et dans les arts, dans les doctrines morales et dans les théories politiques [1].

A l'époque où Turgot écrivait cette noble profession de foi scientifique, il était de bon ton de lancer quelques traits contre le christianisme et contre le moyen âge ; mais l'âme du futur ministre était trop forte et trop fière pour se plier aux exigences des préjugés, de la haine et de l'ignorance. Au lieu de dénigrer et d'avilir le christianisme, il en fit le guide et le protecteur de la civilisation moderne. « Je ne passerai pas sous silence, disait-il, cette nouvelle lumière, qui, tandis que l'empire romain marchait à sa ruine, s'était répandue sur l'univers, lumière plus précieuse mille fois que celle des lettres et de la philosophie. Religion sainte ! pourrais-je oublier les mœurs perfectionnées, les ténèbres de l'idolâtrie dissipées, les hommes éclairés sur la Divinité ! Dans la ruine presque totale des lettres, vous seule formiez encore des écrivains qu'animait le désir d'instruire les fidèles...,

(1) *Second discours en Sorbonne*, pp. 600 et 601. *Plan d second discours sur l'histoire universelle. Ibid.*, p. 651.

et quand l'Europe fut la proie des barbares, vous seule apprivoisâtes leur férocité ; vous seule avez perpétué l'intelligence de la langue latine abolie ; vous seule nous avez transmis à travers tant de siècles l'esprit, si j'ose ainsi parler, de tant de grands hommes confié à cette langue, et la conservation du trésor des connaissances humaines, prêt à se dissiper, est un de vos bienfaits[1] ! » Ce qu'il dit du progrès au sein des siècles qui suivirent la destruction de l'empire romain est extrêmement remarquable. Il prouve que, durant cette longue période, les arts mécaniques, le commerce, les usages de la vie civile, firent naître une foule d'études et de travaux, qui préparèrent lentement, mais utilement et avec certitude, des temps plus heureux. Il déclare avec courage que les théologiens scolastiques, tant décriés pour la sécheresse de leur méthode, possédaient des connaissances plus vastes, plus sûres et plus sublimes que les Platon, les Pythagore, les Plotin et les Porphyre. Il montre la philosophie, les mathématiques, la chimie et les arts se développant avec vigueur, dans la grande et féconde alliance des peuples sous la bannière du catholicisme. « Différentes suites d'événements, dit-il, naissent dans les différentes contrées du monde, et toutes comme par autant de routes séparées concourent au même but, à relever l'esprit humain de ses ruines. Ainsi pendant la nuit on voit les étoiles se lever successivement ; elles s'avancent chacune sur leur cercle ; elles semblent, dans leur évolution com-

(1) *Second discours en Sorbonne*, p. 606.

mune, entraîner avec elles toute la sphère céleste et nous amener le jour qui les suit. L'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Pologne, la Russie cessent d'être des forêts incultes. Le christianisme, en rassemblant ces sauvages épars, en les fixant dans les villes, va tarir pour toujours ces inondations tant de fois funestes aux sciences. L'Europe est encore barbare ; mais ses connaissances, portées chez des peuples plus barbares encore, constituent pour eux un progrès immense [1]. »

A la suite de ces brillants et remarquables essais de Turgot, nous trouvons, dans l'ordre des temps, le *Tableau historique des progrès de l'Esprit humain*, par Condorcet.

Ce livre forme un singulier mélange de vérités et d'erreurs, d'aperçus profonds et de jugements superficiels, de nobles aspirations et de préjugés absurdes. Riche d'une érudition prodigieuse, penseur du premier ordre, mais étrangement aveuglé par les passions anti-religieuses du XVIIIe siècle, Condorcet ne pouvait apprécier avec bienveillance, ni même avec impartialité, les développements successifs d'une civilisation dans laquelle l'un des premiers rôles appartient au christianisme, qu'il haïssait de toutes les forces de son intelligence et de son cœur. Aux yeux de Condorcet, le christianisme « est une superstition plus sombre, plus dangereuse, plus ennemie des lumières que la superstition grecque. » Il exalte les vertus et célèbre la gloire de Julien, qui voulait déli-

(1) *Premier discours en Sorbonne*, pp. 588 et suiv. *Second discours en Sorbonne*, p. 608 et 609.

vrer l'Empire de ce fléau. » Il pousse l'exagération et l'aveuglement au point de rendre le christianisme, « qui avait renversé l'autel de la Victoire, » responsable de l'invasion des barbares du Nord et de l'Orient. Au-dessus de la religion chrétienne, qui a si largement contribué à la civilisation de l'Europe, mais qu'il nomme « un poison abrutissant, » il place le culte grossier du Coran, qui a répandu le despotisme, la barbarie, l'esclavage et la décrépitude, partout où son influence est devenue prédominante[1]. Cependant, hâtons-nous de le dire, malgré ces erreurs grossières, il y a beaucoup à apprendre dans les pages éloquentes et lucides, où le philosophe, prêt à mourir, a consigné ses idées sur la marche de la civilisation générale, depuis l'époque où il place la barbarie primitive jusqu'à la grande révolution dont il allait être lui-même une victime illustre. Quand on se rappelle que Condorcet, proscrit et menacé de l'échafaud, écrivit le *Tableau historique* dans une retraite obscure, loin de ses livres et sans autres ressources que sa mémoire, on admire à la fois la force de son caractère, l'énergie de ses convictions et la puissance de son génie.

Il indique lui-même le but de son travail. Il veut prouver, par le raisonnement et par les faits, « qu'il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines ; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie ; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendants de toute puis-

(1) *Tableau historique*, p. 33, 111, 124, 125, 133 et 147 ; édit. Brissot-Thivars. Paris, 1823.

sance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. » Il ajoute : « Sans doute ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide, mais elle ne sera jamais rétrograde; du moins, tant que la terre occupera la même place dans le système de l'univers, et que les lois générales de ce système ne produiront sur ce globe, ni un bouleversement général, ni des changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver, d'y déployer les mêmes facultés et d'y trouver les mêmes ressources [1]. »

Quant on veut se rendre un compte exact du système de Condorcet, on doit examiner séparément ce qu'il dit du passé et ce qu'il dit de l'avenir. Dans le domaine du passé, il passe en revue la Grèce, Rome, le moyen âge et une partie des temps modernes, avec leurs lois, leurs mœurs, leurs hommes illustres, leurs arts, leurs métiers, leurs idées religieuses, scientifiques et littéraires. Il examine séparément les progrès accomplis dans toutes les branches des connaissances humaines, et à ce sujet il introduit dans la philosophie de l'histoire la distinction pleine d'importance des forces intellectuelles, morales et physiques des sociétés civilisées. Il constate que l'Europe, à la suite de tant de bouleversements, de guerres et de souffrances de toute nature, est infiniment plus peuplée, plus riche et plus éclairée qu'aux siècles de Périclès et d'Auguste ; mais il n'admet pas que, dans le passé, le progrès ait obéi à cette loi de continuité que lui

(1) *Tableau historique*, pp. 33 et 34.

assignent les philosophes humanitaires de notre siècle. Dans la vie collective de l'humanité, aussi bien que dans la vie relativement isolée de chaque peuple, il découvre partout des alternatives de ténèbres et de lumières, de faiblesse et de force, de gloire et de décadence, de vigueur et de décrépitude. Il parle de plusieurs époques « où l'*humanité tout entière* est replongée dans des ténèbres qui semblent devoir être éternelles ;... où l'*esprit humain* descend rapidement de la hauteur où il s'est élevé. » Les lignes dans lesquelles Condorcet expose le but de son livre et que nous avons transcrites ne concernent que les progrès de l'avenir [1].

Ici, en effet, il annonce avec une confiance entière, avec une conviction inébranlable, l'action merveilleuse d'un progrès continu, indéfini, tout-puissant, invincible. Malheureusement, lui si précis et si rigoureux dans l'appréciation des phénomènes historiques du passé, il oublie de fournir ses preuves, dès qu'il s'occupe de l'avenir, et s'élance, sur les ailes de l'imagination, dans le domaine illimité de ses espérances. Dans le tableau des magnificences qu'il entrevoit dans le lointain des siècles, il place, à côté des réformes qui seront le résultat inévitable de l'accroissement des lumières, plus d'un rêve indigne d'une intelligence saine et vigoureuse. Quoi qu'il en soit, voici les destinées brillantes qu'il assigne aux générations futures.

(1) Le lecteur qui voudrait s'en convaincre n'a qu'à jeter un coup d'œil sur les pages 38, 41, 132, 141, 142, 145 et 196 du *Tableau historique*.

La découverte de l'imprimerie, l'impossibilité d'une nouvelle invasion de barbares, la facilité chaque jour plus grande introduite dans les relations internationales, tout doit nous engager à repousser ce système pusillanime et corrompu (de Machiavel) qui condamne le genre humain à d'éternelles oscillations entre la vérité et l'erreur, la liberté et la servitude. L'humanité, guidée par la science, marchera droit au but et ne fera plus de pas rétrogrades ; tous les obstacles, tous les abus et toutes les injustices du passé disparaîtront avec les tyrans et les prêtres. On verra se produire en même temps une tendance irrésistible vers l'égalité entre les nations et une tendance non moins puissante vers l'égalité entre les membres de chaque peuple. Toutes les nations réduiront successivement dans leur sein la triple inégalité d'état, de richesse et d'instruction. La société s'avancera d'un pas plus ou moins rapide, mais toujours sûr, vers l'*égalité de fait, qui est le dernier terme de l'art social.* Les forces de la nature, découvertes et asservies par le génie, deviendront des instruments dociles aux mains de l'homme. Une langue universelle, simple et lucide, acceptée par tous, mettra les procédés scientifiques à la portée des intelligences les plus vulgaires. Les arts prendront un essor immense et multiplieront de siècle en siècle le nombre et l'éclat de leurs merveilles. L'industrie et l'agriculture verront croître leurs ressources au sein d'une paix perpétuelle. L'âme et le corps de l'homme se transformeront eux-mêmes au contact du progrès universel. L'âme deviendra plus vertueuse, plus sagace et plus

libre ; le corps sera plus beau, plus fort et mieux réglé dans ses mouvements. L'homme n'obtiendra pas le privilége de l'immortalité ; mais la science médicale triomphera de toutes ses maladies, et la distance entre le moment où il commence à vivre et l'époque où, naturellement, sans infirmité, sans accident, il éprouvera *la difficulté d'être*, devra s'accroître sans cesse. Enfin, pour mettre le sceau à la félicité générale, la raison dissipera tous les préjugés qui ont établi entre les deux sexes une inégalité préjudiciable à l'un et à l'autre. Égaux devant la nature, l'homme et la femme seront réellement et à jamais égaux devant la loi [1].

Passons maintenant les frontières de la France, et, avant d'arriver au XIXe siècle, jetons un coup d'œil sur l'Angleterre et sur l'Allemagne.

A partir du XVIIe siècle, les relations intellectuelles étaient trop nombreuses entre la France et l'Angleterre pour que celle-ci pût rester étrangère aux questions littéraires et politiques qui préoccupaient sa puissante voisine. Après avoir longtemps débattu le problème du progrès scientifique, la patrie de Bacon en était naturellement venue à

(1) Voy. *Tableau historique*, pp. 258, 264, 270 à 273, 283, 285, 289, 293, 298, 302, 392, 436. En annonçant, d'un côté, la prolongation de la vie, de l'autre, la multiplication de l'espèce humaine au sein de la paix et de l'abondance, Condorcet a dû prévoir le moment où les subsistances cesseraient d'être en harmonie avec le chiffre de la population. Il se tire lestement d'embarras en disant que « les ridicules préjugés de la superstition auront alors cessé de répandre sur la morale une autorité qui la corrompt et la dégrade au lieu de l'épurer et de l'élever... (p. 285.) » Un tel aveu suffit pour faire condamner et flétrir un système.

l'examen des conditions générales du progrès collectif de l'humanité. Nous nous contenterons d'indiquer les travaux de Hume, de Gibbon, de Priestley et de Price.

Agité par les idées de réforme sociale qui fermentaient dans toutes les têtes, Hume trace le *Plan d'une république parfaite,* basée sur le projet chimérique du partage de tous les royaumes en paroisses et en provinces de force égale, avec une représentation identique pour chaque partie du territoire; moyen infaillible, à son avis, pour faire disparaître les abus, les froissements, les souffrances et les luttes, qui sont, à ses yeux, les tristes conséquences du régime politique de l'Europe[1]. — Prenant le monde romain au siècle encore brillant des Antonins, Gibbon le suit dans toutes ses vicissitudes, jusqu'au jour où le Bas-Empire voit terminer honteusement sa décadence dans une catastrophe ; puis, après avoir constaté les défaites de la civilisation et les triomphes successifs de la barbarie, il se demande si l'Europe moderne est exposée aux mêmes périls, aux mêmes combats, aux mêmes humiliations. Malgré son scepticisme religieux, il répond : « L'expérience de quatre mille ans doit diminuer nos craintes et encourager nos espérances. Il ne nous est pas permis de fixer le degré de perfection auquel le genre humain peut parvenir ; mais nous pouvons présumer raisonnablement, qu'à moins d'une révolution générale, qui bouleverse la face du globe, aucun des peuples qui

(1) Voy. les détails à l'*Appendice* (litt. *M.*)

l'habitent ne retombera dans sa barbarie originelle. » Il énumère les empires et les royaumes qui s'élèvent entre nous et les contrées lointaines où la barbarie conserve quelques restes de son énergie primitive ; il montre la marche constamment envahissante de la civilisation, déployant aujourd'hui ses merveilles sur les bords du Volga, dans les steppes de la Tartarie et sur les côtes arides de la mer glaciale ; il exalte l'indestructible vitalité des mœurs, des idées et des arts de l'Europe ; il prouve que la guerre elle-même, ayant besoin d'être dirigée par la science, ne peut plus devenir redoutable qu'au sein d'une société parvenue à un haut degré de culture intellectuelle ; il fait remarquer que le temps a fait justice de ces gouvernements monstrueux où la sécurité, le bonheur et l'avenir des peuples dépendaient des caprices et des passions d'un tyran, parfois imbécile, parfois sanguinaire ; enfin, pour donner la conclusion de toutes ces prémisses, il s'écrie : « Nous pouvons affirmer avec confiance que, depuis le commencement du monde, chaque siècle a vu s'accroître les richesses réelles, le bonheur, l'intelligence et peut-être les vertus de la race humaine [1]. » — De même que Gibbon, Priestley place dans ses *Discours* une foule de remarques, de réflexions et de maximes qui deviendront, sous la plume exercée de Condorcet, les bases fondamentales du *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Le docteur anglais enseigne que, depuis le jour où ils renoncèrent à

(1) *The history of the decline and fall of the roman empire* ; vol. IV, p. 498-508 (London, Dove, 1823.)

l'anarchie primitive pour se doter d'un gouvernement quelconque, les hommes ont constamment augmenté leurs lumières, leurs richesses, leurs vertus, leur bonheur. « Sans remonter, dit-il, aux temps reculés, où les hommes n'avaient pour asile que des huttes, des cavernes ou des troncs d'arbres, où ils couvraient leur nudité de feuillages et de la peau des bêtes dont ils mangeaient la chair crue, quel est celui d'entre nous qui ne se trouverait pas très-malheureux au milieu de ses ancêtres qui vivaient il y a deux ou trois siècles? » A son avis, un progrès incessant, régulier, universel, s'opère par la force des choses. Les institutions s'améliorent à mesure que le temps dévoile leurs imperfections aux yeux des peuples, et ceux-ci, par une corrélation inévitable, perdent, à chaque pas qu'ils font dans cette carrière, une multitude de vices qui sont le produit des gouvernements défectueux. Le travail multiplie les richesses, répand l'aisance, fait apprécier la valeur de l'ordre et finit par consolider à jamais le principe civilisateur de la propriété individuelle. L'industrie, la science et les arts, unissant leurs forces fraternelles, agrandissent chaque jour le cercle des familles arrachées aux besoins grossiers de la vie; et la société, devenue plus heureuse et plus riche, réclame sans cesse des lois nouvelles et meilleures, afin de mettre les trésors amassés par les siècles à l'abri des passions qui fermentent encore dans les régions inférieures. La civilisation s'étend, les idées s'élèvent, le goût s'épure, le caractère de l'homme se dépouille de son âpreté primitive, les charmes de l'honneur et de la

vertu se font sentir dans les masses, la nature livre ses secrets, et les nations, rapprochées par la religion, par le commerce et par la science, finissent par apercevoir les liens naturels et divins qui les unissent. A mesure que les habitants des diverses parties du globe se rencontrent et se connaissent, les haines et les rivalités nationales perdent une partie de leur empire, et le temps n'est pas loin où tous les peuples, éclairés par le flambeau de l'expérience, auront en horreur la guerre et ses affreuses dévastations, qui anéantissent en un jour le fruit des travaux de tout un siècle. Ce serait en vain que la tyrannie voudrait s'unir à la barbarie pour arrêter cet admirable épanouissement de l'humanité! Elles pourraient brûler quelques archives, renverser quelques édifices, pulvériser quelques monuments ; mais l'esprit humain, désormais affranchi par la science, conserverait sa vigueur et reprendrait, dès le lendemain, le cours de ses travaux et de ses conquêtes. Les obstacles aiguisent les facultés, les persécutions exaltent le génie, l'injustice redouble le zèle de la vertu, le malheur même devient une école de sagesse. Nous pouvons nous vanter d'être supérieurs aux anciens pour les opinions religieuses, pour les sciences, pour le gouvernement, pour les lois générales et particulières, pour les arts et les lettres, pour le commerce, pour toutes les jouissances nées de l'industrie, pour tout ce qu'on peut appeler le bonheur ; mais nous aurons à notre tour des descendants supérieurs à nous, et nul ne saurait assigner les limites d'un perfectionnement continu décrété par la providence

éternelle[1]. — Cet optimisme historique et philosophique finit même par envahir la chaire chrétienne. Le ministre dissident Richard Price prononça, en 1787, un sermon *sur l'évidence d'une période future d'amélioration dans l'état du genre humain; avec les obligations et les moyens d'en rapprocher le terme,* qui lui valut de la part de Condorcet le titre pompeux « d'apôtre illustre de la doctrine de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine[2]. »

Mais c'est surtout en Allemagne que les idées de Bacon, de Pascal et de Turgot avaient trouvé un terrain fertile et des propagateurs pleins d'enthousiasme. Dans la seconde moitié du dernier siècle, la

(1) Physicien habile, chimiste illustre, mais manquant souvent de méthode et de précision dans son style, Priestley n'a peut-être pas lui-même aperçu les dernières conséquences des idées qu'il a répandues dans ses travaux historiques, en général très-médiocres. Pour les opinions que nous lui avons attribuées, on peut consulter les pp. 127 à 129, 131, 151, 185, 204, 205, 218 à 224, 229, 233, 250, 280 à 286, 338, 383, 384, 407, 441, 442, 454, 461, 467, 468, 470 et 476 du T. II du *Cours d'Histoire et de Politique*, trad. de Cantwell (Paris, 1798.)

(2) *Tab. hist.*, p. 220, éd. cit. — Price a écrit plusieurs dissertations où ces idées se manifestent d'une manière plus ou moins précise. — Dans ses *observations sur la nature de la liberté civile,* il formule les conditions de l'établissement d'un *Sénat universel* que nous retrouverons plus loin dans les écrits de Kant et de Schelling. Ce sénat, composé de représentants de toutes les nations, veillerait à leurs intérêts communs et serait chargé de décider entre elles comme *arbitre* ou *sur-arbitre.* Les forces de tout le continent pourraient ainsi être réunies en un seul point; tous les litiges seraient étouffés dès leur naissance, et la paix universelle serait maintenue par la défense faite à une nation de tirer l'épée contre une autre nation (*Observations sur la nature de la liberté civile,* trad. franç., p. 9 et 10; Rotterdam, Hofhout, 1776.) — On sait que déjà l'abbé de Saint-Pierre avait prôné ces idées en France.

doctrine du progrès s'y manifesta dans les écrits de trois penseurs célèbres : Lessing, Herder et Kant.

Ce fut pour glorifier le développement indéfini des idées et des croyances que Lessing écrivit les aphorismes qui composent son livre de l'*Éducation du genre humain* : production médiocre pour le fond et pour la forme, mélange incohérent des rêves de l'Inde et des hérésies du moyen âge[1].

L'auteur se place sur une colline pour porter ses regards au delà des sentiers battus que fréquente le vulgaire. Il aperçoit le chemin suivi par nos pères et découvre que, dans l'histoire de l'humanité, l'éducation et la révélation sont des notions adéquates. Cette similitude entre des choses qu'on avait envisagées jusque-là comme très-différentes lui donne la clef des mystères du passé, du présent et de l'avenir. Son système est excessivement simple. Il se peut, dit-il, que le premier homme ait été gratifié de l'idée d'un Dieu unique; mais, en toute hypothèse, cette idée, communiquée et non acquise, ne pouvait se conserver longtemps dans sa pureté primordiale. Aussitôt que la raison humaine se mit à élaborer le dogme, elle divisa l'être un et incommensurable en une foule de Dieux particuliers et limités. L'idolâtrie prit naissance, l'erreur et toutes les conséquences funestes qu'elle traîne à sa suite se répandirent sur la terre. Dieu eut alors pitié de ses enfants et se fit l'*éducateur*, le *pédagogue* du peuple juif. A la vérité, l'exercice de la raison aurait suffi pour conduire l'es-

(1) *Die Erziehung des Menschengeschlechts. Herausgegeben von G.-E. Lessing.* Berlin, 1785, in-24.

pèce humaine à la possession de la vérité : mais qui sait combien de millions d'années la raison environnée de ténèbres se serait agitée dans les voies de l'erreur? Dieu intervint pour hâter le mouvement. Ne pouvant plus se révéler à chaque homme en particulier, il se choisit pour disciple tout un peuple, et précisément le peuple le plus inculte et le plus abâtardi, afin de pouvoir entreprendre son éducation dès le commencement. Il se présenta aux Hébreux comme le Dieu des pères d'Israël, Dieu puissant et jaloux, accordant des récompenses temporelles à ses amis et des châtiments temporels aux transgresseurs de sa loi. L'Ancien Testament, *livre élémentaire* de ce peuple-écolier, gardait le silence sur l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines d'une vie future. Ces idées sublimes, encore au-dessus de l'intelligence des Juifs, devaient lentement sortir des préceptes, des allusions et des symboles disséminés dans le *livre élémentaire*. Malheureusement les Juifs ne firent que de faibles progrès, et Dieu crut devoir les éclairer par l'exemple vivant de la civilisation supérieure des Perses, lesquels avaient considérablement dépassé sa nation de prédilection! Vaincus et conduits en captivité chez les sectateurs d'Ormutz, ils apprirent enfin que le Dieu de leurs pères était l'Être des Êtres adoré par leurs vainqueurs ; ils ne virent plus en lui le plus grand des Dieux, mais Dieu lui-même. Ils puisèrent également dans leur commerce avec les Perses des idées plus saines sur les destinées immortelles de l'homme ; plus tard ces idées s'agrandirent encore dans les entretiens qu'ils

eurent avec les Grecs établis en Égypte : mais cependant, malgré toutes ces circonstances heureuses, malgré l'intervention persistante de la Divinité, leur instruction laissa toujours beaucoup à désirer, et la croyance à l'immortalité ne fut jamais la foi du peuple. Un meilleur pédagogue (*ein besserer Pädagog*) devint indispensable, et Jésus-Christ parut. Il fit accepter le dogme de l'immortalité de l'âme et recommanda la pureté intérieure du cœur ; ses disciples propagèrent sa doctrine chez tous les peuples civilisés ; les Juifs remplirent le rôle d'instituteurs du genre humain, et le *Nouveau Testament* fut donné comme *livre élémentaire* aux générations du *deuxième âge du monde*. Pendant dix-sept siècles, ce livre a contribué plus que tout autre à cultiver et à illuminer l'esprit de l'homme ; il a été très-longtemps le *nec plus ultra* de nos connaissances. Mais aura-t-il lui-même une durée éternelle ? Gardez-vous de le dire : aux yeux de Lessing, ce serait un blasphème ! L'éducation a son but aussi bien dans l'espèce que dans l'individu. Le genre humain sera élevé au plus haut degré de lumière et de pureté. L'Évangile actuel fera place à l'*Évangile éternel du troisième âge* de l'humanité. Il faut seulement que les hommes aient la patience d'attendre sans murmurer le *jour de l'accomplissement*. Pourquoi se montreraient-ils impatients et avides ? Chaque homme parcourt, tôt ou tard, la voie qui mène l'espèce humaine à la perfection. *Qui empêche que chaque individu n'existe plus d'une fois sur la terre?* Qui s'oppose à ce qu'il revienne sur ce globe, lorsque son âme se trouve

en position d'y acquérir de nouvelles lumières, de nouvelles aptitudes? Il aura donc sa part des félicités de l'avenir ; mais il ne jouira pas de toutes les merveilles de la civilisation dans le cours d'une seule et même existence[1].

Tandis que Lessing, dédaignant tout ornement étranger à son sujet, développe ces idées sous la forme aride et froide de l'aphorisme, Herder s'efforce de répandre sur les faits historiques les couleurs vives et variées d'une poésie pleine de sensibilité et d'enthousiasme. Son livre sur la philosophie de l'histoire est une sorte de poëme en prose, où les climats, les peuples et les civilisations fournissent les épisodes,

(1) *Erziehung*, pp. 11 à 13, 15 à 18, 23, 29, 39, 40, 42, 46, 53, 59, 61, 77, 80, 86, 87. — C'est cette triple atteinte au bon sens, au texte biblique et à l'histoire qui faisait dire à Madame de Staël : « Peut-être sommes-nous à la veille d'un développement du christianisme, qui rassemblera dans un même foyer tous les rayons épars, et qui nous fera trouver dans la religion plus que la morale, plus que le bonheur, plus que la philosophie, plus que le sentiment même, puisque chacun de ces biens sera multiplié par sa réunion avec les autres. (*De l'Allemagne*, IVe partie, c. I.) » — Ce n'est pas la seule fois que l'auteur de *Corinne* s'abandonne à un enthousiasme irréfléchi.

Lessing avance hardiment que Dieu se présenta aux Juifs comme un Dieu local ; tandis que, dès la première ligne de la Bible, on lit : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*. Il affirme que Dieu envoya les Juifs en captivité pour épurer leurs idées religieuses au contact d'une civilisation supérieure, tandis que nous lisons au livre de Tobie : « Dieu vous a dispersés parmi les nations *qui ne le connaissaient pas*, afin que vous leur fassiez connaître ses merveilles ; afin que vous leur *apprenïez qu'il est le seul Dieu* et le seul puissant. » (Cap. XIII, v. 4.) — Il en est ainsi de tout le reste !

Nous avons déjà trouvé l'*Évangile éternel du troisième âge*, chez un rêveur du moyen âge (p. 89). — Voy. à l'*Appendice* le fragment intitulé : *Lessing* et *Guillaume Postel* (litt. *N.*).

les digressions et les antithèses qui doivent charmer et délasser le lecteur[1].

Quelle était la croyance que Herder nourrissait à l'égard des destinées futures de notre espèce? Il est difficile de répondre avec une certitude entière. Sa pensée n'est pas toujours formulée avec une précision rigoureuse; les conclusions sont parfois en contradiction avec les prémisses; plus d'une fois il émet, à quelques pages de distance, des opinions complétement inconciliables. On voit que, trop préoccupé de l'importance des détails, il néglige les vues générales et les procédés réellement scientifiques.

Un fait qu'on peut affirmer, sans crainte de se tromper, c'est que Herder ne croyait pas au progrès continu et indéfini de l'humanité. Il repousse formellement cette hypothèse dans plusieurs passages de son livre. « De même que notre bien-être, dit-il, est plutôt un sentiment paisible qu'une conquête brillante de l'intelligence, de même notre vie est plutôt embellie par l'amour et le battement de nos cœurs que par le génie et ses conceptions les plus profondes... Comment l'homme, tel que nous le connaissons, serait-il fait pour développer à l'infini ses facultés intellectuelles, pour étendre par une progression non interrompue la sphère de ses perceptions et de ses actions, pour arriver à un état qui serait le but suprême de l'espèce? Et comment toutes les géné-

(1) *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. L'ouvrage a été traduit par Edgar Quinet (Paris, Levrault, 1827, 3 vol. in-8°). C'est à cette traduction que nous empruntons les citations des pages qui suivent.

rations seraient-elles faites, à proprement parler, pour la dernière, qui s'élèverait ainsi sur les débris épars du bonheur de celles qui l'ont précédée? Un seul regard jeté sur nos semblables et l'expérience de la vie individuelle contredisent également ce plan si faussement attribué à la providence créatrice... O vous, hommes de toutes les parties du monde, qui avez passé avec les années ou les siècles, vous n'avez point vécu, vous n'avez pas enrichi la terre de vos cendres, pour qu'à la fin des âges votre postérité dût son bonheur à la civilisation européenne! Une pensée si orgueilleuse n'est-elle pas une insulte à la majesté de la nature?... Comme l'asymptote de l'hyperbole, est-ce la destinée du genre humain d'approcher par une progression indéfinie d'un point de perfection qu'il ne connaît pas, et qu'après tous les efforts de Tantale il ne doit pas atteindre? *Heureux peuples de la Chine et du Japon..., sans vous inquiéter d'un rivage qui fuit toujours, vous êtes ce que vous étiez, il y a des milliers d'années*[1]! »

Il n'est pas moins certain, quoi qu'on en ait dit, qu'il règne dans les études historiques de Herder une sorte de fatalisme panthéistique, très-difficile à concilier avec les belles pages qu'il a écrites sur l'immortalité de l'âme, la Providence divine et les conditions de la vie future. D'un côté, il fait de l'homme le jouet du climat, de l'atmosphère, de l'arrangement plus ou moins favorable des fibres de la cervelle et des muscles; de l'autre, il tombe par intervalles dans un état de découragement tellement

(1) *Idées sur la philosophie*, etc., t. II, pp. 132, 135 et 342.

profond que les actions les plus belles, les plus méritoires de l'homme lui apparaissent comme de vaines et impuissantes chimères. N'a-t-il pas écrit et développé les maximes suivantes : « La différence qui existe entre les hommes doit être mesurée par la différence spécifique du milieu dans lequel ils vivent, *comme dans l'organe de la divinité*... Il est inutile de démontrer que l'atmosphère coopère par son action aux déterminations des créatures intelligentes... Une faible modification de forme dans la tête et le cerveau, une légère altération produite par le climat, l'origine et l'habitude dans la structure de l'organisation et des nerfs, et voilà que sont changés la destinée du monde et *le système entier des idées et des actions humaines*[1] ! » N'a-t-il pas dit et répété sous toutes les formes et dans toutes les parties de son livre : «L'homme ne peut pas se créer à lui-même sa propre félicité ; *jouet de l'air et des saisons, il est l'enfant du hasard*. Partout son bonheur dépend du climat et de l'organisation... Toutes les choses humaines et terrestres sont gouvernées par le temps et le lieu... L'Arabe bédouin et le Mongol, le Lapon et le Péruvien, sont tous des pasteurs ; mais quelle différence n'y a-t-il pas entre eux, si l'un mène paître des chameaux, l'autre des chevaux, le troisième des rennes, et le dernier des lamas[2] ? » N'a-t-il pas méconnu la spontanéité du libre arbitre, la puissance du génie, la responsabilité morale, la gloire et la dignité de ses semblables, quand il a écrit ces prétendus aphoris-

(1) T. Ier, pp. 29 et 30 ; t. II, p. 343.
(2) T. II, pp. 127, 341 et 90.

mes historiques : « L'organisation des Chinois (des yeux petits, un nez court, un front aplati, un ventre protubérant) a produit tout ce qu'elle pouvait produire ; exiger d'elle autre chose serait une injustice évidente... Les Romains furent ce qu'ils étaient capables d'être. Les âges roulent sur les âges, entraînant avec eux l'enfant des siècles, l'humanité et ses formes changeantes. Tout ce qui pouvait fleurir sur la terre a fleuri dans sa saison, son climat et son lieu : la feuille fanée reverdira quand le temps en sera venu... Tout ce qui peut se développer dans l'humanité se développe réellement... Tout ce qui peut exister, existe. Non-seulement les germes de tous les sentiments nobles existent partout sur la terre ; mais encore ils sont universellement développés, autant que le permettent le climat, le genre de vie, les faits traditionnels et les accidents particuliers de chaque nation... Dans le monde physique, le système des forces qui agissent concurremment et l'une sur l'autre, pour produire, pour conserver ou pour détruire, forment entre elles un tout indivisible ; *il n'en est pas autrement du monde naturel de l'histoire*[1] ! » Qu'on tienne compte du climat, de l'organisation, de toutes les influences de la nature, de toutes les circonstances favorables ou funestes que l'homme et les peuples

(1) T. II, pp. 120, 293 et 511 ; t. III, pp. 78 et 84. — Voici encore un exemple de fatalisme : « Çà et là, dit Herder, paraissent des philosophes, des gens de bien, qui s'élèvent et répandent leurs opinions, leurs préceptes et leurs opinions sur le fleuve du temps : quelques vagues jouent en cercle autour d'eux, mais bientôt le flot les a emportés et les a effacés ; la perle de leur noble dessein est tombée au fond de l'abîme. » (T. Ier, p. 294).

rencontrent sur le chemin des siècles ; qu'on leur attribue une influence plus ou moins puissante sur le développement de la civilisation : rien de mieux. Mais qu'on ne perde pas de vue l'influence bien autrement décisive du travail, du courage, du génie, de la science et des croyances des races placées sur un vaste théâtre. Là est le défaut capital des doctrines de Herder.

Heureusement, après avoir fait de l'histoire une question de géographie et d'influence atmosphérique, Herder, entraîné par la force de son intelligence et par la bonté de son cœur, abandonne souvent cette base étroite et s'élève à des considérations de l'ordre le plus élevé. C'est à ce point de vue qu'il mérite de figurer parmi les créateurs de la philosophie de l'histoire ; c'est par ces heureuses inconséquences que son nom rayonne parmi ceux des promoteurs de la doctrine du progrès. Ses tendances fatalistes ne l'empêchent pas d'assigner à la vie sociale un but noble et grand : le règne de la justice et de la raison, la perfection morale. Il dit que l'homme, né pour la religion et pour l'humanité, doit s'avancer par un progrès éternel et acquérir par l'exercice un degré de lumière et de sécurité tel qu'il devienne, sous la direction de Dieu et par ses propres efforts, une créature plus noble et plus libre. « C'est ce qui arrivera, s'écrie-t-il ; l'apparence de l'homme deviendra l'homme en réalité ; la fleur de l'humanité, engourdie par le froid et desséchée par la chaleur, s'épanouira dans sa vraie forme, dans toute la plénitude de sa beauté propre[1]. » Il ajoute que c'est une douce espérance,

(1) T. Ier, pp. 227 et 287.

et non une vaine chimère de croire qu'à une époque future, on trouvera le règne de la justice et de la raison, partout où habiteront les hommes. Il pose en principe que la raison et la justice, d'après les lois mêmes qui leur sont inhérentes, doivent avec le temps se propager de plus en plus et fonder l'humanité sur des bases plus durables [1]. Il accueille et développe toutes les propositions sur lesquelles s'appuie la doctrine du progrès : « Rien ne reste stationnaire dans la nature. — L'enchaînement des pouvoirs et des formes n'est jamais rétrograde ni stationnaire, mais progressif. — La chaîne entière de l'espèce humaine agit incessamment par tel ou tel point sur les facultés morales des derniers venus. — Partout se trouve la tradition d'une éducation qui a pour but le bonheur et le perfectionnement de l'homme sous des formes variées. — L'humanité fleurit dans une jeunesse toujours renouvelée, et, à mesure qu'elle s'avance, sa régénération s'opère par les générations, les nations, les familles [2]. » Il s'écrie avec enthousiasme : « Chaîne dorée du perfectionnement, toi qui entoures la terre de tes replis et qui t'étends à travers tous les individus jusqu'au trône de la Providence, depuis que j'aperçus tes traces, et que je les suivis dans tes anneaux les plus délicats, l'histoire ne me parut plus, comme autrefois, une suite non interrompue de désolations sur une terre sacrée [3] ! » Il enseigne que le mouvement infatigable d'une raison

(1) T. III, pp. 130 et 151.
(2) T. II, pp. 145, 148 ; t. Ier, p. 264.
(3) T. II, p. 155.

toujours croissante fait naître l'ordre du désordre ; que tout abus se corrige avec le temps ; que les fautes et les égarements ne sauraient se succéder longtemps, sans ramener le cœur de l'homme à la raison et à la justice ; que l'erreur et la folie détruisent elles-mêmes leurs œuvres, mais que la raison et la justice demeurent, de telle sorte que le bien opéré dans le cours des âges profite toujours à l'humanité. Il ajoute que les révolutions elles-mêmes sont aussi utiles à notre espèce que les vagues au fleuve qu'elles empêchent de devenir un marais stagnant [1]. Mais comment concilier ces idées, ces doctrines, ces aspirations, d'une part, avec l'influence décisive du climat, de l'autre, avec la négation formelle du progrès indéfini des sociétés? Nous l'avons déjà dit : il ne faut pas demander à Herder un système précis, complet et logiquement développé ; les controverses sur la portée réelle de ses théories, sur les tendances de sa pensée intime, sont et seront toujours possibles. Ce qui est incontestable, c'est qu'il repoussait énergiquement la doctrine qui tend à condamner toute une série de générations au travail, à la souffrance, à la dégradation, au malheur, pour que des générations subséquentes, n'ayant d'autre mérite que d'être venues les dernières, jouissent en paix d'une existence embellie par tous les dons de la nature et de l'intelligence. Il considérait l'histoire comme une chaîne, mais il plaçait la possibilité de la perfection morale et, par suite, la possibilité du bonheur dans

(1) T. III, pp. 95, 150-153 ; t. II, p. 156.

chaque anneau. « Le dernier des hommes dans la hiérarchie sociale, dit-il, qui obéit à la loi de justice et de raison qu'il porte en lui, a une consistance réelle, c'est-à-dire, qu'il jouit du bien-être et de la stabilité qui le fonde[1] ; » proposition vraie, mais que Herder a le tort d'appuyer sur une base évidemment empreinte de panthéisme, quand il dit : « La sagesse suprême vit et sent dans chacun de ses enfants, avec une affection paternelle, comme s'il était la seule créature dans le monde[2]. »

L'intelligence vigoureuse de Kant lui a fourni un système plus net, plus vaste et mieux coordonné dans toutes ses parties. Si le philosophe de Kœnigsberg a commis de graves erreurs dans le domaine de l'histoire et des traditions religieuses ; si les opinions qu'il émet sur la formation du globe et l'action des forces naturelles ne sont plus à la hauteur de la science, on ne peut pas du moins lui reprocher les nombreuses inconséquences qui déparent les œuvres de Herder.

Kant s'est longuement occupé de la formation de la terre, de l'origine et du résultat des révolutions géologiques dans leurs rapports avec les destinées de l'homme. Il a consacré plusieurs écrits à l'examen des traditions qui, chez tous les peuples, remontent bien au delà des temps que, faute d'une désignation

(1) T. III, p. 146.

(2) T. II, p. 150. — Kant a écrit une critique des huit premiers livres des *Idées sur la philosophie de l'histoire*, sous ce titre : *Kritik des ersten Theils von Herder's Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit.* (OEuv. compl., t. VII, pp. 337-362.)

plus exacte, on appelle historiques. On trouve dans tous ces essais la plupart des idées sur lesquelles il appuie sa théorie du développement historique, telles que l'unité de l'espèce humaine, les rapports de l'organisation des races avec les qualités du sol qu'elles habitent, la marche naturelle des choses du mal au bien, la nécessité de détruire par une constitution sociale perfectionnée l'antagonisme apparent qu'on remarque entre les deux fins de l'homme (comme espèce animale et comme espèce morale). Mais c'est surtout dans un opuscule publié en 1784 qu'il faut chercher le résumé de ses opinions sur la philosophie de l'histoire, les destinées politiques et l'avenir moral de l'humanité [1].

Le point de départ et la base de sa théorie se révèlent dès la première page. « Quelle que soit la notion métaphysique qu'on se forme de la liberté de la volonté, dit le philosophe, il est certain que les manifestations de cette liberté, c'est-à-dire les actions humaines, sont soumises à des lois générales, aussi bien que tous les autres phénomènes de la nature. Puisque l'histoire se charge du récit de ces manifestations, quelle que soit la profondeur du secret qui

(1) Voici l'indication de ces écrits : *Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltburgerlicher Absicht. — Die Frage ob die Erde veralte, physikalisch erwogen. — Die Bestimmung des Begriffs von einer Menschenrace. — Vorlesungen über physische Geographie. — Von den verschiedenen Racen der Menschen. — Uber den Gebrauch teleologischer Prinzipien in der Philosophie. — Muthmasslicher Anfang der Menschengeschichte.* Le premier et le dernier écrit se trouvent au t. VII, et les autres au t. VI des OEuv. compl. de Kant (édit. Rosenkranz et Schubert, 1838). C'est à cette édition que je renvoie dans les notes.

enveloppe leurs causes, on peut espérer que cette science, en considérant le jeu de la liberté en grand, saura lui assigner une marche régulière ; de telle sorte que tout ce qui paraît confus et arbitraire dans l'individu se présente, par rapport à l'espèce entière, comme un développement constant et progressif, quoique lent, de ses dispositions primitives [1]. » Kant cite comme exemple le nombre des mariages, qui semble entièrement dépendre de la libre détermination des individus, et qui cependant, quand on consulte les tables statistiques dressées dans les grands pays, se montre soumis à des lois naturelles : phénomène correspondant à celui des orages, dont l'apparition isolée ne peut être prédite avec certitude, mais qui, dans leur ensemble, ne manquent jamais d'entretenir, suivant des procédés uniformes, la croissance des plantes et le cours des fleuves.

Ces données suffisent à Kant pour déterminer le rôle de l'historien-philosophe. Celui-ci n'affectera pas la prétention d'écrire *à priori* l'histoire du genre humain, comme il pourrait le faire pour les castors et les abeilles ; car, si les hommes, même considérés dans leur ensemble, ne dirigent pas leurs efforts vers un but commun et nettement fixé d'avance, ils n'obéissent pas davantage aux impulsions machinales de l'instinct, comme les animaux privés de raison. Le vrai philosophe examinera si, au milieu du cours en apparence désordonné des choses humaines, il n'existe pas un dessein de la nature (*Naturabsicht*), suivant

(1) *Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltburgerlicher Absicht.* OEuv. compl., t. VII, p. 317.

lequel les événements se développent et qui doit servir de base à l'étude rationnelle des annales de notre espèce. Kant prétend que les neuf propositions qui suivent pourraient servir de fil conducteur dans cette recherche : « Toutes les facultés naturelles d'une créature sont destinées à se développer d'une manière régulière et complète. — Dans l'homme, les facultés naturelles qui se rapportent à l'usage de sa raison se développeront complétement, non dans l'individu, mais dans l'espèce. — La nature a voulu que l'homme tirât de son propre fonds tout ce qui dépasse le mécanisme de son existence animale, et qu'il ne pût participer à un autre bonheur, à une autre perfection, si ce n'est au bonheur et à la perfection qu'il se procure lui-même, en dehors de tout instinct, par l'usage de sa raison. — La nature se sert de l'antagonisme des hommes dans la vie sociale, pour développer les dispositions qu'elle leur a départies ; cet antagonisme même devient en définitive la cause d'un ordre social régulier. — Le problème le plus important pour l'espèce humaine, problème vers la solution duquel elle est poussée par la nature, consiste dans l'établissement d'une *société civile générale* qui place le droit de chacun sur une base inébranlable. — Ce problème est à la fois le plus difficile et celui qui trouve sa solution le plus tard, parce qu'il exige en même temps la notion exacte d'une constitution rationnelle, une grande expérience du cours des choses humaines, et, par-dessus tout, l'intention sincère d'y conformer sa volonté. — Pour chaque peuple le problème de l'établissement d'une

constitution parfaite se trouve subordonné à celui d'une association régulière entre les nations. On peut considérer l'histoire du genre humain en général comme l'exécution du dessein secret de la nature de procurer aux hommes une parfaite constitution intérieure, garantie par une parfaite constitution extérieure, seul ordre de choses dans lequel ils puissent complétement développer toutes les facultés dont elle les a gratifiés. — L'essai philosophique d'une histoire universelle, d'après le plan de la nature, qui tend à procurer à l'espèce humaine une parfaite organisation civile, doit non-seulement être considéré comme possible, mais encore comme propre à hâter l'exécution de ce plan [1]. » Le philosophe de Kœnigsberg espérait que, grâce à l'application de ces règles fondamentales, les contradictions et les excentricités des actions humaines trouveraient un jour leur Kepler et leur Newton.

On voit que, sous plusieurs rapports, les idées de Kant s'éloignent considérablement de celles de Herder. Celui-ci ne veut pas que de longues séries de générations soient condamnées à travailler et à souffrir, en vue d'un bonheur dont elles ne sont pas destinées à jouir ; tandis que le philosophe de Kœnigsberg admet et défend expressément cette thèse. Kant avoue qu'il y a quelque chose d'étrange à dire que de nombreuses générations s'agitent péniblement dans l'intérêt d'autres générations qui les suivront à de longues distances ; il reconnaît que la raison n'accepte

(1) *Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltburgerlicher Absicht.* OEuv. compl., t. VII, pp. 318 et suiv.

que difficilement un ordre de choses dans lequel la tâche des ancêtres semble se borner à tailler quelques pierres pour l'érection d'un édifice qu'ils ne seront pas appelés à habiter, dont ils ne verront pas même les assises supérieures; mais, fidèle à la rigueur de ses prémisses, il dit que cette conséquence, difficile à concevoir, découle nécessairement de la proposition suivante : « Une espèce d'animaux sera douée de raison, et, en tant que composée d'êtres raisonnables, qui tous meurent et ne sont immortels que comme espèce, elle arrivera au développement parfait de ses dispositions primitives [1]. »

Quand on dégage les neuf règles de Kant de leur forme scientifique, et surtout quand on les rapproche des explications qu'il a données dans un écrit postérieur [2], on s'aperçoit que sa théorie se compose en grande partie de propositions et d'idées fournies par la science française. En dernier résultat, son système consiste à dire que l'humanité marche vers un état social où elle pourra développer complétement ses facultés, au sein d'une organisation politique et civile en harmonie avec la double nature de l'homme. A l'intérieur de chaque pays, cette organisation consistera dans la conciliation complète de la liberté de chacun avec la liberté de tous, et de la liberté de tous avec la

(1) *Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltburgerlicher Absicht*. Œuv. compl, t. VII, p. 321.

(2) *Erneuerte Frage ob das menschliche Geschlecht im beständigen Fortschreiten zum Bessern sey;* t. X, pp. 339 et suiv. Cet écrit date de 1795.

puissance de la loi ; c'est-à-dire, dans une société dégagée de tout rouage inutile, de tout élément hétérogène, et uniquement basée sur le droit. A l'extérieur, cette organisation aura pour complément et pour garantie une sorte d'État cosmopolite, une alliance fraternelle des peuples sous l'empire d'un droit des gens universellement accepté ; en d'autres termes, une espèce d'association amphictyonique chargée de gouverner l'antagonisme entre les peuples, de la même manière que l'organisation intérieure de chaque nation a pour but de gouverner l'antagonisme entre les individus. Ceux-ci ne seront pas affranchis des passions inhérentes à leur nature ; leurs dispositions primitives vers le bien et le mal resteront les mêmes ; mais il y aura moins de crimes, moins d'oppression, moins de violence, et plus de liberté, de charité, de vertu, de respect de la loi. L'humanité aura trouvé le moyen de développer complétement toutes ses facultés au sein d'une paix perpétuelle. Ce sera le règne de Dieu sur la terre [1].

Victime d'une révolution à laquelle il avait largement contribué par ses écrits et par ses actes, Condorcet proclame le progrès indéfini de l'espèce humaine, au pied de l'échafaud où il allait porter sa tête. Au milieu des bruits et des désastres de la guerre, l'œil fixé sur l'horizon où devaient apparaître les envahisseurs de l'Allemagne, Kant entrevoit dans le lointain des âges la paix perpétuelle et l'alliance

(1) On sait que Kant a écrit un *Projet de paix perpétuelle*, t. VII, p. 229 et suiv.

indissoluble des peuples. Les écrits de ces deux penseurs célèbres, si différents par leur naissance, leur vie et la trempe de leur génie, renferment le dernier mot du XVIIIe siècle sur la théorie du progrès.

§ V. — Le dix-neuvième siècle.

Coup d'œil rétrospectif sur la théorie du progrès indéfini à la fin du XVIIIe siècle. — Nombreux systèmes que cette théorie a fait surgir dans le siècle actuel. — Le panthéisme allemand s'efforce de préciser les causes, les règles et les conditions du progrès de l'humanité. — Les évolutions de l'*absolu*. — Système de Schelling. — Doctrines historiques de Hegel. — Le panthéisme et la philosophie de l'histoire en France. — Exhumation de la métempsycose : M. Pierre Leroux, M. Jean Reynaud, M. Laurent, M. Victor Hugo. — Les rêves des Brahmanes et les conjectures de Pythagore présentés, au nom du progrès, à la conscience et à la raison des générations du XIXe siècle.

Quand on passe en revue les écrivains dont nous avons analysé les œuvres, on s'aperçoit que, dès la fin du XVIIIe siècle, la notion du progrès était examinée sous toutes ses faces, scrutée dans tous ses éléments, étudiée dans toutes ses conséquences. Développement indéfini des facultés intellectuelles et des forces productrices de l'homme ; accroissement continu des vérités scientifiques et des richesses littéraires ; transformation progressive des mœurs et des institutions ; évolution successive des croyances religieuses ; marche incessante de l'histoire vers l'alliance fraternelle des peuples au sein d'une paix perpétuelle : rien n'y manque, pas même l'égalité future des deux sexes et

l'amélioration indéfinie des individus, à l'aide d'une série d'existences progressives [1].

Aujourd'hui l'idée du progrès se manifeste et règne dans toutes les sphères accessibles à la dévorante activité de l'homme ; elle sert d'enseigne à toutes les écoles, de devise à tous les systèmes, de bannière à tous les partis littéraires et politiques ; elle est réellement l'idée dominante du siècle. C'est au nom du progrès que des réformateurs plus généreux que savants, plus impatients qu'éclairés, demandent le bouleversement de toutes les institutions religieuses, civiles et politiques de la société. C'est au nom du progrès que les économistes proposent la conciliation des droits de la liberté avec le maintien des bases indispensables du travail, de la richesse et de l'ordre. C'est au nom du progrès que les adversaires les plus habiles du christianisme, après avoir parcouru le cercle entier des doctrines et des conjectures, proposent sérieusement le dogme de la métempsycose à la conscience des générations du XIXe siècle ! Vingt volumes ne suffiraient pas à l'analyse décolorée des théories que l'exaltation du progrès a fait surgir dans le domaine des lettres, des arts, des sciences, de l'histoire, de la philosophie, de l'éducation, de la législation, de l'économie domestique et de l'économie sociale. Et cependant, quand on pénètre au fond des choses ; quand on dépouille chaque système des artifices du langage et du style pour le réduire à sa plus simple expression, il ne

(1) Voy. ce que nous avons dit de Lessing, p. 142, de Spinosa, p. 113, et de Condorcet, p. 129.

reste de tout cela qu'un développement plus ou moins ingénieux, une application plus ou moins heureuse des idées et des prétentions qui, depuis trois siècles, alimentent la polémique des littérateurs et des philosophes.

Le tableau qui compose le premier chapitre de notre travail contient tous les arguments essentiels. Nous nous contenterons ici de jeter un coup d'œil sur les théories allemandes qui ont réussi à s'entourer d'un grand nombre de partisans. Nous y ajouterons quelques mots sur l'exhumation de la métempsycose en Belgique et en France.

En Allemagne, toutes les écoles philosophiques issues des doctrines de Kant se sont fait un point d'honneur de nous exposer leurs idées sur le passé, le présent et l'avenir de l'humanité. Les motifs de cette prétention se font aisément deviner. Puisque les philosophes d'outre-Rhin se vantent d'avoir trouvé une formule générale qui répond à tout et explique tout ; puisqu'ils se glorifient d'avoir découvert une vérité fondamentale qui donne le secret des pensées, des affections et des œuvres de l'homme, il fallait bien qu'ils appliquassent leurs théories à l'histoire universelle, qui n'est en définitive que le développement de la liberté humaine dans le temps et dans l'espace.

Comme toutes ces théories sont profondément empreintes de panthéisme, on ne rencontre que des différences secondaires dans la manière dont les diverses écoles classent et interprètent les faits historiques. Dans un langage plus ou moins varié sous

le rapport de la forme, mais identique au fond, tous les maîtres placent la philosophie de l'histoire dans la recherche et dans l'application de la même formule. C'est toujours l'esprit universel, l'idée une et universelle, l'âme du monde, la force créatrice, l'*absolu*, qui se manifeste, sur la vaste scène du globe, dans une série d'évolutions *nécessaires* et progressives; c'est la divinité qui se meut en vertu des lois inhérentes à sa nature, qui acquiert dans l'humanité la conscience de son existence et de ses forces, et qui, arrivée à ce degré de développement, étend sans cesse son action, sa vie, sa puissance et ses bienfaits; c'est le principe divin uni à la nature humaine; c'est Dieu dans l'homme, qui marche en avant, parce que le mouvement est la loi de la vie, et qui trouve successivement la pensée, la parole, les idées, la religion, la philosophie, les arts, les civilisations diverses, en un mot, tous les phénomènes sous lesquels la substance une et éternelle se manifeste dans le cours des siècles; c'est l'*absolu* qui se développe sans cesse pour se rapprocher de l'idéal de la perfection dans tous les genres et dans toutes les directions. « Tous les degrés d'être, toutes les formes belles et laides, bonnes et mauvaises, doivent se produire dans l'humanité comme dans la nature; elles sont toutes également légitimes et divines; elles viennent dans leur temps; après avoir accompli leur rôle, elles disparaissent, remplacées par d'autres. L'histoire n'est que la scène mobile où viennent se produire toutes les manifestations des puissances humaines et divines: ce drame est éternel; il n'a pas commencé, il ne

finira pas; nous ne verrons jamais le développement complet de sa vaste unité... Au moyen du grand principe de l'identité universelle, les oppositions s'harmonisent, les dissonances deviennent des accords, les contraires s'unissent et s'embrassent : l'unité panthéistique contient et absorbe tout[1]. »

Cette philosophie de l'histoire, qui n'est que le fatalisme idéalisé, se trouve avec tous ses développements dans les écrits de deux penseurs illustres, qui comptent de nombreux disciples en France et même en Belgique : nous voulons parler de Schelling et de Hegel.

Schelling, dont les idées sont loin d'être formulées avec la précision lucide qui distingue les œuvres de la plupart des réformateurs français, débute par quelques considérations générales et préalables. La notion de l'histoire, dit-il, implique l'idée d'un progrès infini[2]. Ce progrès est à la fois l'œuvre de l'homme et l'œuvre du destin; et c'est pour ce motif que, d'une part, l'humanité se sent instinctivement poussée vers la réalisation du souverain bien, tandis que, de l'autre, elle attend l'accomplissement de ses vœux de l'intervention d'une puissance supérieure. C'est en vain qu'on cherche dans l'histoire un fait particulier où les traces de la Providence ou de Dieu soient visibles; car Dieu n'existe pas, si, par existence, on entend ce qui se manifeste dans le monde objectif. La seule existence réelle, le vrai Dieu, c'est l'*absolu*, qui

(1) Maret, *Essai sur le panthéisme*, 3e édit., p. 262.

(2) *System des transcendentalen Idealismus*, p. 421. (Tubingen, 1800.)

se manifeste sans interruption. *L'histoire, considérée dans son ensemble, est une révélation progressive et toujours plus claire de l'absolu*[1]. Cette révélation est infinie, et le monde ne sera jamais l'expression complète de l'absolu, l'image parfaite de Dieu ; mais les progrès de l'humanité seront, eux aussi, sans terme, et la morale, la religion, la science, l'art, l'État, la liberté, toutes les œuvres et toutes les facultés de l'homme se rapprocheront de plus en plus de la perfection suprême, sans pouvoir cependant jamais l'atteindre. Ce serait en vain que les hommes voudraient s'opposer à cette marche providentielle des choses, à ce développement progressif de leur espèce. Ils sont libres ; mais leurs actes, pris dans l'ensemble, n'en contribuent pas moins, en vertu d'une nécessité cachée, au développement régulier d'un drame arrêté d'avance. La nécessité et la liberté trouvent leur conciliation « dans une synthèse absolue de toutes les actions, d'où se développe toute l'histoire et dans laquelle tout ce qui paraît discordant ou contradictoire se fond en une harmonieuse unité[2]. » L'histoire est une loi, ou si on l'aime mieux, une nécessité. Nous portons tous au fond de notre être l'idéal d'un *état juridique universel*, c'est-à-dire, le pressentiment d'une vie sociale tellement parfaite que, chez tous les peuples, la liberté de chaque citoyen se trouve garantie par un ordre de choses aussi manifeste et aussi fixe que l'ordre de la nature. La réalisation succes-

(1) *Ibid.*, p. 438.
(2) *System des transcendentalen Idealismus*, pp. 430, 431, 434.

sive de cette notion juridique est une tâche imposée à notre espèce et à laquelle nous ne saurions nous soustraire : nous devons arriver à *l'âge d'or du droit*[1]. L'homme n'a une histoire que parce que les générations s'ajoutent à elles-mêmes en se perfectionnant : *l'histoire est une révélation permanente de Dieu*[2].

C'est à l'aide de ces formules que Schelling juge les opérations des siècles et s'efforce de pénétrer les secrets de l'avenir. Il envisage la révélation divine comme constante, continue, toujours agissante ; mais, en la considérant dans ses manifestations successives, il lui assigne trois périodes ou époques. La première est celle où le principe dominant se montre comme *Destin*, comme force aveugle et sans conscience, détruisant froidement tout ce qu'il y a de plus grand et de plus noble ; c'est la période qu'on pourrait appeler *tragique*, et qui se distingue par la ruine des merveilles et de la gloire du monde ancien, par la chute de ces empires immenses qui nous ont à peine transmis leurs noms et dont nous mesurons la grandeur sur la masse imposante de leurs décombres. Dans la seconde période, le *Destin* se manifeste comme *Nature ;* la force aveugle et mystérieuse de l'âge précédent apparaît sous la forme d'une loi physique, qui force la liberté et la volonté de se conformer à un plan naturel, afin d'introduire dans l'histoire du monde au moins une sorte de légitimité mécanique. Cette époque semble commencer avec les conquêtes de la grande république romaine.

(1) *Ibid.*, p. 416.
(2) *Ibid.*, pp. 410-412, 420 et 423.

Alors, en effet, la volonté humaine se manifeste capricieusement dans le monde par la conquête et la domination; les mœurs et les lois, les arts et les sciences, qui étaient auparavant le patrimoine isolé de chaque peuple, se mêlent dans un mouvement réciproque; les nations travaillent, à leur insu, à la réalisation d'un plan naturel, dont le dernier développement amènera l'alliance générale et l'*État universel*. Tous les événements qui s'accomplissent revêtent une apparence naturelle. La destruction même de l'empire romain n'offre aucun caractère tragique ou moral, comme si la chute du colosse n'était qu'un tribut légitime payé à la nature. Ce n'est que dans la troisième période que le principe divin, qui jusque-là se sera produit comme *destin* ou comme *nature*, se révélera comme *providence*. Alors il deviendra manifeste que tout ce qui, dans les deux périodes précédentes, était envisagé comme l'œuvre du destin ou de la nature, formait en réalité le commencement d'une révélation encore imparfaite. Quand commencera cette période? Nul ne le sait; mais quand elle sera venue, *on verra le règne de Dieu*[1]. Alors la notion du droit sera complétement réalisée. L'égoïsme, qui voudra franchir les limites de l'équité, sera forcé de se tourner contre lui-même. Tous les peuples se soumettront à la même loi; ils se grouperont comme jadis les individus, et leur alliance indissoluble produira l'État des États, l'aréopage universel.

(1) Littéralement : *Quand cette période sera, alors aussi sera Dieu* (*Wenn diese Periode seyn wird, dan wird auch Gott seyn*, p. 441.)

La loi morale et la félicité seront unies au sein d'une paix perpétuelle. Les générations humaines, enfin éclairées sur la marche de la Providence, retrouveront, au sein d'une vie sociale toujours progressive, la terre de l'innocence et de la félicité, l'Éden divin où la *mythologie* avait placé le berceau de l'humanité[1].

Ce système ne diffère pas au fond de celui que Hegel a developpé dans ses leçons sur la philosophie de l'histoire[2]. Pour Hegel, comme pour Schelling, les phénomènes historiques n'ont plus de mystère, l'avenir fait tomber ses voiles et le dernier mot des destinées de notre espèce se révèle, quand on s'attache à suivre, à travers le mouvement des siècles, les évolutions successives de l'*idée*, de l'être absolu, de l'*esprit universel*, de la *notion*, de la raison, de Dieu, en un mot, de l'*absolu* sous une dénomination particulière. En se développant dans l'espace, l'esprit crée la nature ; en se développant dans le temps, il produit l'histoire[3]. Essentiellement actif, l'esprit ne reste et ne saurait jamais rester immobile. Tout en conservant sa nature, toujours une et la même en soi, il déploie successivement son activité sur le théâtre mobile de l'histoire ; il épanche, en quelque sorte, sous des formes incessamment variées et dans toutes les parties de l'univers, une vie toujours identique à elle-même. C'est dans ce développement con-

(1) *Ibid.*, pp. 416, 439 et suiv. — On sait que, dans un âge plus avancé, Schelling a lui-même réfuté ces extravagances.

(2) *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, p. 89. OEuv. compl.. t. IX (édit. de Berlin, 1840).

(3) *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, p. 89.

tinu que l'esprit apprend à se connaître lui-même et à savoir que la liberté appartient à son essence aussi bien que l'action. Il suit nécessairement la loi du progrès, car sa tendance éternelle consiste à devenir *actuellement* ce qu'il est en *puissance*. Considérée dans sa nature, l'histoire est le développement de l'esprit universel dans le temps ; considérée dans son action, l'histoire universelle est l'histoire de la liberté. L'état social, les croyances, l'art, la civilisation morale et matérielle, le génie et les mœurs de chaque peuple ne sont que des manifestations particulières, des déterminations spéciales, des phases, des *moments* du développement de l'esprit. Chaque époque, avec ses institutions et ses mœurs, ses aspirations et ses luttes, ses travaux et sa puissance, exprime une *idée* de l'esprit. Chaque homme supérieur participe à la substantialité même de l'esprit sous forme de subjectivité. A mesure qu'elles se succèdent, les générations croient posséder la vérité tout entière ; elles apprécient et jugent à leur point de vue tous les événements du passé et tous les faits du présent. En procédant de la sorte, les générations usent d'un droit, puisque, vis-à-vis d'elles, le *moment actuel* de l'esprit constitue le principe suprême, la vérité unique. Mais il n'en est pas de même vis-à-vis de l'esprit universel, qui, continuant toujours ses évolutions à travers les âges, se modifie sans cesse et s'empare du présent pour en faire la base de l'avenir. Dieu est dans l'humanité et se manifeste par l'humanité ; il reste un et identique à lui-même au milieu de la variété infinie des formes qu'il revêt dans ses évolutions progres-

sives. « La raison gouverne le monde;... mais la raison est en même temps la *substance* et la *puissance infinie*, la *matière infinie* de toute vie naturelle ou spirituelle, et la *forme infinie* de toutes les manifestations de son contenu[1]. » L'esprit ne connaît ni repos ni fatigues. Les diverses époques historiques s'appellent et se nécessitent réciproquement. A la vérité, le passage d'une période à une autre ne se fait pas toujours sans souffrance, sans luttes et sans orages, sans effusion de sang et de larmes. Une partie de l'humanité, instrument et dépositaire de l'esprit, s'attache au présent; sa volonté préfère le moment actuel, parce que sa conscience voit le définitif dans le transitoire, l'éternel dans le passager, l'immobilité dans le mouvement. Il existe donc nécessairement une lutte de l'esprit avec lui-même, et cette lutte, qui doit amener le règne de la liberté générale et subjective, se manifeste surtout à la naissance des quatre grandes périodes de l'histoire. D'abord se présente l'Orient, *moment* de la prédominance du principe de la substantialité, où l'esprit ignore encore sa liberté, où un seul est libre, où le despotisme règne sous le nom d'un roi, d'un patriarche, d'un satrape, d'un maître tout-puissant; c'est l'âge de la confiance, de l'obéissance, de la foi aveugle; c'est l'enfance de l'humanité. La deuxième époque se trouve personnifiée dans la Grèce. L'homme s'arrache à la quiétude, au sommeil où il se plongeait au milieu des richesses et des splendeurs de la nature orientale.

(1) *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, pp. 12 et 13.

L'esprit acquiert la conscience de la liberté ; mais cette conscience est encore indécise et s'arrête à une seule catégorie d'hommes. Les plus beaux génies de la Grèce admettent la légitimité de l'esclavage. C'est le *moment* de la liberté sous forme de particularisation ; c'est l'âge de la jeunesse de l'humanité. L'âge viril commence avec l'empire romain. Rome enchaîne les individualités sociales dans une vaste et majestueuse unité ; mais l'esprit ne s'élève pas encore à la hauteur de la liberté générale ; la lutte entre l'objectivité et la subjectivité se manifeste sous la forme de combats séculaires entre l'aristocratie et la démocratie, entre la liberté de quelques-uns et la liberté de tous. C'est dans cette période que le christianisme, issu des prédications de l'Homme-Dieu, vint, au dire de Hegel, proclamer l'identité de la nature divine et de la nature humaine ; mais le monde romain était incapable de réaliser les conséquences de ce dogme nouveau : il disparut, et cette noble tâche fut confiée au monde germanique, qui forme l'âge mûr du genre humain, l'âge du développement de la raison, de la science, de la vérité, de la liberté universelle. « L'Orient savait et savait uniquement qu'un *seul était libre ;* le monde grec et le monde romain savaient que *quelques-uns étaient libres ;* le monde germanique sait que *tous sont libres*[1]. » Les croyances religieuses ont subi les mêmes transformations que les théories politiques et sociales. La première forme religieuse est le fétichisme, culte de la nature, adoration de tous

(1) *Philosophie der Geschichte*, p. 126.

les objets extérieurs. Plus tard, on voit adorer Dieu comme une substance déterminée ; mais tout est encore vague et indécis dans son essence, dans ses rapports avec le monde, dans son action sur l'homme et sur la nature. Dans une troisième période, on trouve la religion de l'individualité intellectuelle ; le principe divin se montre séparé et indépendant du monde extérieur ; Dieu et la nature se meuvent dans des sphères différentes. Cette troisième forme est suivie du christianisme, manifestation sublime de l'esprit universel dans le domaine des aspirations religieuses, doctrine puissante et féconde dont les développements ne peuvent être limités, et qui finira par enfanter un symbole adéquat à la conception même de Dieu. L'Europe sera le théâtre où se déploieront toutes ces merveilles. Non-seulement la suite nécessaire des effets et des causes, mais même la configuration géographique de son sol l'ont visiblement prédestinée à devenir le centre, le foyer, le phare des civilisations avancées. L'Asie avec ses plateaux sans fleuves, ses steppes et ses plaines, est l'image sensible de l'immobilité ; tandis que l'Europe, entrecoupée de montagnes, parsemée de vallons fertiles, sillonnée de fleuves, entourée de rivages où abondent les havres et les rades, provoque de toutes parts l'activité incessante et féconde de ses habitants[1].

Ceux qui ont suivi, même avec une attention

(1) Voy. pour l'exposition générale des idées historiques de Hegel, les *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, pp. 2 à 135 ; et les *Grundlinien der Philosophie des Rechts*, pp. 423 à 432. (OEuv. compl., t. VIII et IX.)

superficielle, le mouvement littéraire de la France depuis la chute du premier Empire, auront remarqué dans les livres de ses historiens, de ses réformateurs et de ses philosophes, une foule d'idées et de principes empruntés aux théories allemandes. Depuis Saint-Simon jusqu'à M. Buchez, depuis M. Michelet jusqu'à M. Proudhon, depuis M. Cousin jusqu'à M. P. Leroux, on découvre partout des traces de l'influence de Herder, de Kant, de Schelling et de Hegel. Quand M. Cousin fait de l'histoire *une géométrie inflexible,* suivant laquelle chaque siècle, en vertu de l'*inspiration nécessaire et absolue de l'humanité,* développe successivement la vie de notre espèce dans la religion, dans l'art, dans la philosophie et dans l'organisation politique de la société, le fondateur de l'éclectisme se contente de reproduire, sous une forme plus concise et plus nette, les rêveries des philosophes d'outre-Rhin[1]. La ressemblance n'est pas moins frappante, les principes et les déductions ne sont pas moins identiques dans les livres de tous les écrivains que nous venons d'énumérer. Le panthéisme, il est vrai, ne se présente pas en France avec les aspirations indécises, l'enthousiasme mystique et la force absorbante qui le distinguent dans les chaires d'Allemagne ; le caractère énergique, l'esprit vif et pratique de la nation ne supporteraient pas ces déductions nébuleuses. Les philosophes des bords de la Seine repoussent l'accusation de panthéisme avec une indignation sincère ; mais, si leurs idées

(1) Voy. les huit premières leçons du *Cours* de 1828.

sont plus lucides et leurs systèmes plus rapprochés de la réalité, la base de leurs doctrines, quoi qu'ils disent, consiste dans la confusion de l'infini et du fini, du créateur et du monde, de l'homme et de Dieu.

Il est une autre difficulté qui devait infailliblement surgir en France avec une énergie persistante. Pourquoi les générations actuelles se résigneraient-elles à la souffrance et au travail dans l'intérêt des générations futures? De quel droit les condamnez-vous au supplice de Tantale, en faisant sans cesse étinceler à leurs regards le mirage d'un bonheur qu'elles ne doivent pas goûter? Comment justifiez-vous la providence de ce Dieu qui réclame des douleurs séculaires et des milliards de cadavres, pour prix d'une félicité que, dans un autre âge, il accordera sans mesure à des hommes qui n'auront d'autre mérite que d'être venus les derniers? De quelle manière remplacez-vous la Providence et le ciel des chrétiens?

Répondre aux Français par des phrases ronflantes et vides sur les évolutions de la substance, l'absorption dans le grand tout, le travail incessant et l'inépuisable fécondité de l'*absolu*, c'eût été perdre son temps et ses peines. Les réformateurs le comprirent et inventèrent, — nous nous trompons, — exhumèrent.... la métempsycose!

« Vous *êtes*, donc vous *serez*, dit M. Pierre Leroux. La vie future est le développement et la continuation de la vie présente... La vie future de l'homme est le perfectionnement de l'homme... Un acte de naissance est un acte de renaissance... Un enfant va naître : pourquoi refuseriez-vous au Créateur le pouvoir de

faire renaître dans cet enfant un homme ayant déjà vécu antérieurement? Celui qui peut faire naître ne peut-il pas faire renaître?... *Nous sommes non-seulement les fils et la postérité de ceux qui ont déjà vécu, mais au fond et réellement ces générations antérieures elles-mêmes*[1]. » — Suivant M. Pelletan, la vie monte progressivement du fluide au minéral, du minéral à l'arbre, de l'arbre à l'animal, de l'animal à l'homme, dernier terme et dernier progrès de la vie, parce que c'est seulement dans l'homme qu'elle prend connaissance d'elle-même. Cette manifestation suprême de la vie pourrait-elle finir par une raillerie de la mort? Non, répond l'éloquent et brillant auteur de la *Profession de foi du XIXe siècle*. « Je crois, s'écrie-t-il, pouvoir affirmer que la vie est immortelle et aura l'espace infini pour lieu de pèlerinage... L'homme ira toujours de soleil en soleil, montant toujours, comme sur l'échelle de Jacob, la hiérarchie de l'existence... Nous devons toujours monter, sous une colonne radieuse, d'étoile en étoile, de transfiguration en transfiguration, vers une continuelle plénitude d'amour et de connaissance[2]. » — Dans le livre qu'il a intitulé *Terre et ciel*, M. Jean Reynaud déploie toutes les magnificences d'une imagination gracieuse et puissante, pour concilier la loi du progrès avec la *préexistence* et les migrations éternelles des âmes. Avant de devenir

(1) *De l'humanité, de son principe et de son avenir*, t. Ier, pp. 244. 268-271. M. Leroux voit la métempsycose partout où il porte ses regards; il la trouve jusque dans l'Evangile et dans l'oraison dominicale des chrétiens. (Voy. t. II, pp. 801, 852 et suiv.)

(2) *Profession de foi*, pp. 366, 376 et 377, 3e édit.

l'habitation de l'homme, dit-il, la terre subissait, au milieu des révolutions géologiques, la loi du progrès continu. *L'organisme qui constitue le corps de l'homme a probablement obéi à des exigences analogues, avant de devenir le siége et l'instrument d'une âme immortelle.* L'homme termine la série des développements de l'animalité et ouvre celle des développements humanitaires; mais, quoique tout lui dise qu'il est obligé de contribuer au progrès de la vie sociale, son âme n'est pas irrévocablement attachée à la terre. Les âmes ont été créées dès l'origine des choses, et c'est suivant les décrets d'une justice infaillible qu'elles s'unissent, sur ce globe ou ailleurs, à des corps de formes diverses qui doivent les aider à s'élever successivement dans la sphère de la perfectibilité indéfinie. Les âmes unies à des corps qui vivent à la surface de cette terre, où règnent tant de misères et de déceptions, expient sous cette forme les fautes qu'elles ont commises dans une vie antérieure ; elles sont engagées dans l'infortune d'Adam, parce qu'elles l'ont méritée comme lui; elles sont venues s'incarner dans les ruisseaux de son sang, parce qu'elles y étaient personnellement prédisposées ; de telle sorte qu'en portant son héritage, elles ne font que porter la responsabilité d'elles-mêmes. Si leur carrière terrestre est exempte de crimes et de vices, si elles ont largement contribué au progrès de leurs compagnons d'infortune, elles s'élèveront plus haut dans la vie suivante ; si, au contraire, elles ont abusé de leur intelligence et de leurs forces, elles seront condamnées à renaître dans une condi-

tion plus malheureuse encore. De même que les corps montent ou descendent dans l'atmosphère en raison des différences de leur pesanteur, les âmes montent ou descendent suivant leur mérite ou leur démérite. « Notre âme en passant alternativement d'un séjour à un autre séjour, changeant d'organe chaque fois, et indéfiniment variable dans les apparences sous lesquelles elle se témoigne, poursuit, au rayonnement des soleils, de migration en migration, de métamorphose en métamorphose, le cours diversifié de son immortalité... De vie en vie, de monde en monde, disparaissant de l'un pour renaître dans un autre, toujours portée, par les tendances qu'elle a déterminées en elle, au centre de la société qui lui convient, *toujours douée des forces plastiques nécessaires pour se former les organes dont elle a besoin*, elle accomplit, avec plus ou moins de certitude et de félicité, les phases successives de son perfectionnement infini [1] ! » Ainsi notre âme progresse elle-même en contribuant au progrès de l'humanité, et c'est dans ses existences successives qu'elle obtient la récompense de son zèle et de ses vertus. C'est à bien des égards la doctrine religieuse qu'un professeur belge a développée dans ses *Études sur l'histoire de l'humanité*. « Nous croyons, dit M. Laurent, que l'hypothèse de la *préexistence* des âmes prévaudra dans la théologie de l'avenir sur le dogme du péché originel... La conscience humaine se refuse à admettre qu'une faute commise par le premier

(1) *Ciel et terre*, 2e édit., pp. 139, 202 à 220, 282 à 298 et 306.

homme ait infecté la nature; dès lors il ne reste d'autre solution que d'attribuer les inclinations mauvaises à l'abus de la liberté *dans une vie antérieure*... Le péché demande une expiation. Nous la subissons dans nos *vies successives*, en même temps que nous avançons dans la voie du développement progressif, but de notre existence... Le mal qui suit le péché, ce sont les mauvaises dispositions de l'âme, ce sont les circonstances défavorables où Dieu place le pécheur dans *ses naissances successives* pour lui faire expier sa faute... Mais le pécheur peut, avec la grâce divine, toujours se relever, et il se relèvera [1]. »

Un poëte illustre a récemment poussé le système à ses dernières conséquences. Il fait passer l'âme des coupables dans les quadrupèdes, les oiseaux, les insectes, les vers et les pierres. Cléopâtre se vautre dans la boue, sous la forme d'un ver; Séjan siffle dans le corps d'un serpent; Frédégonde gémit dans un pavé; Brunehaut tire des fardeaux, sous l'enveloppe d'un cheval; Octave est emprisonné dans un fragment de silex; le duc d'Albe grimace dans les pointes d'une pince :

. . . . . Vents, ondes, flammes,
Arbres, roseaux, rochers, tout vit, tout est plein d'âmes.
. . . . . .

(1) *Etudes sur l'histoire de l'humanité*, t. IV, pp. 451-453 et 467. Dans le volume suivant, M. Laurent dit encore : « Les conditions de son entrée (de l'homme) dans le monde sont une conséquence de l'usage qu'il a fait de la liberté *dans une vie antérieure* » (p. 7). Au fond, M. Laurent, aussi bien que M. Reynaud, se contente de reproduire ici les erreurs d'Origène. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir le traité *Des principes* (Περὶ ἀρχῶν).

Plaignez l'oiseau de crime et la bête de proie :
Ce que Domitien, César, fit avec joie,
Tigre, il le continue avec effroi. Verrès,
Qui fut loup dans la pourpre, est loup dans les forêts.

. . . . . .

La matière, affreux bloc, n'est que le lourd monceau
Des effets monstrueux sortis des sombres causes ;
Ayez pitié ! voyez les âmes dans les choses.
Hélas ! le cabanon subit aussi l'écrou ;
Plaignez le prisonnier, mais plaignez le verrou,
Plaignez la chaîne au fond des bagnes insalubres ;
La hache et le billot sont deux êtres lugubres ;
La hache souffre autant que le corps ; le billot
Souffre autant que la tête : ô mystères d'en haut[1] !

Ainsi, de progrès en progrès, nous voilà ramenés aux superstitions des brahmanes !

(1) Victor Hugo, *Les Contemplations*, t. II, pp. 375 et suiv. — On peut consulter sur la métempsycose au dix-neuvième siècle, un remarquable travail de M. Van Heeswyck, publié dans le T. VII des Mémoires de la *Société littéraire de l'université de Louvain*, sous ce titre : *De la Métempsycose au XIXe siècle, et de son histoire dans le passé.*

CHAPITRE III.

LA THÉORIE ET LES FAITS.

Aperçu général. — Examen préalable de l'hypothèse historique de la barbarie primitive. — Le progrès continu de l'humanité est un fait incontestable depuis l'origine des temps historiques. — Prétentions réelles des partisans de la doctrine du progrès ; exagérations qu'on leur attribue et qu'ils repoussent. — Caractères particuliers de la marche et du travail de la civilisation. — Le progrès dans l'antiquité. — Le progrès au moyen âge. — Le progrès dans les temps modernes. — Le progrès est une loi de l'histoire : Dieu le veut. — Critique de quelques théories analysées dans les chapitres précédents. — Les erreurs commises par les auteurs de ces théories ne suffisent pas pour faire rejeter la loi du progrès. — Tendances actuelles de l'humanité. Energie scientifique, industrielle et littéraire du XIXe siècle. — La barbarie est irrévocablement vaincue. — Réponse à quelques objections. — L'avenir. — A quelle hauteur s'arrêtera l'esprit créateur de l'homme?

L'idée féconde du progrès continu de l'humanité ne se montre nulle part au milieu des fictions grandioses des poëtes de l'Orient. Elle n'a pas été aperçue par les législateurs et les philosophes de la Grèce. Elle n'a pas un seul instant réjoui les regards du Romain austère, qui voyait le crime et la débauche monter et s'étendre avec la puissance de l'Empire. Nous l'avons vue naître et grandir au soleil de la civilisation chrétienne.

Est-elle conforme au développement normal des faits historiques? Doit-on l'accueillir comme une conséquence rationnelle du jeu libre et incessant de nos facultés, comme le résultat inévitable du travail des siècles, comme l'expression des vues de la Providence? Doit-on la repousser comme un mirage trompeur, un rêve de l'orgueil, une illusion de la philanthropie moderne?

Avant de répondre à ces questions, il convient de jeter un coup d'œil sur l'hypothèse de la barbarie primitive de l'homme, qui sert de point de départ à un grand nombre de théories de notre siècle. Ce problème, il est vrai, ne présente ici qu'une importance secondaire. Si l'humanité, depuis les temps historiques, a constamment marché de progrès en progrès, que nous importe sa condition antérieure? Il convient, cependant, de ne pas entièrement négliger cette controverse, ne fût-ce que pour ne pas donner à un système vrai l'appui surabondant d'une base chimérique[1].

Aux yeux de l'homme impartial et calme, la recherche de l'état social des premières générations humaines est un problème historique, pour la solution duquel les monuments et les traditions du monde ancien doivent avoir le pas sur les rêves de l'imagination et les conjectures intéressées de l'esprit de système.

Quelle était à ce sujet la croyance universelle de

(1) Nous ne parlons ici que des progrès de la société civile. Les progrès dans l'ordre religieux font plus loin l'objet d'un examen particulier.

l'antiquité? Ouvrez le *Pentateuque*, le monument historique le plus ancien et le plus vénérable, et vous verrez que Moïse représente les premiers hommes vivant de la vie de famille, possédant toutes les notions essentielles et rendant à Dieu un culte digne de l'Être des êtres. Ouvrez les livres sacrés et les poëmes de l'Inde primitive, de la Perse, de la Chine, et partout vous trouverez, au lieu du souvenir d'une barbarie primordiale, les traces manifestes, évidentes, d'une civilisation plus pure et d'une religion plus parfaite. Consultez les philosophes de l'Orient et de l'Occident, depuis Confucius jusqu'à Cicéron, et tous vous parleront de la sagesse et du bonheur de nos premiers pères. Interrogez les traditions religieuses de toutes les nations, et vous rencontrerez, dans l'un et l'autre hémisphère, le mythe riant de l'âge d'or, expression poétique de l'état d'innocence et de félicité de l'homme sortant des mains du Créateur. Contemplez les débris gigantesques des arts et des sciences des peuples primitifs; placez, d'un côté, ces témoignages éclatants d'une civilisation avancée, de l'autre, l'hypothèse de la barbarie primitive; comptez les siècles qui sépareront nécessairement ces deux limites extrêmes, et vous arriverez à une époque où, suivant les données les plus incontestables de la géologie, l'homme n'avait pas encore paru sur la terre[1]. Nous concevons cette erreur sur les lèvres du panthéiste allemand, pour lequel Dieu

(1) On sait que Cuvier, dans son *Discours sur les révolutions du globe*, a établi la concordance de la chronologie de Moïse avec les faits géologiques.

est une force aveugle qui ne se connaît que dans l'homme et qui ne peut se développer en dehors de l'humanité : nous ne la concevons pas sous la plume des publicistes français qui admettent la personnalité, la prescience, la bonté infinie, la justice et la toute-puissance de l'Être suprême. Dieu aurait fait de l'homme un être raisonnable, et il n'aurait pas éclairé son intelligence ! Il l'aurait créé pour vivre en société avec ses semblables, et il aurait dédaigné de lui communiquer les notions les plus indispensables à l'accomplissement de sa destinée ! Il aurait mis la soif de la vérité dans son âme, et il l'aurait condamné à chercher, à travers des milliers d'années d'abjection et d'abrutissement, le premier rayon de cette vérité qui est le pain de la vie morale et intellectuelle ! A leur apparition sur le globe, l'insecte et la plante étaient doués de l'instinct et des propriétés nécessaires à leur existence complète. Et l'homme, le chef-d'œuvre du Créateur, le seul être intelligent et libre, l'image de Dieu, aurait été jeté sur cette terre dans un état de dégradation et de misère incompatible avec sa nature, contraire au développement de toutes ses facultés, indigne de son auteur et de lui-même ! Le récit de l'historien sacré est le seul qui réponde aux exigences de la raison, à la dignité de l'homme, à la justice de Dieu, au langage unanime des siècles, quand il dit : « Dieu donna à l'homme et à la femme... un esprit pour penser, et il les remplit de la sagesse de l'intelligence : *il créa en eux la science de l'esprit ; il remplit leur cœur de science* et leur fit voir les biens et les maux... *Leurs oreilles ont entendu la voix de*

Dieu, qui leur a dit : Abstenez-vous de toute iniquité. »

Du reste, nous ne voulons pas ici approfondir cette controverse historique ; il nous suffit d'avoir fait des réserves : le nœud du problème du progrès est ailleurs [1].

Est-ce que, depuis le jour où le premier historien écrivit les premières pages des annales de l'humanité, la marche de la civilisation a été constamment progressive ? Pour tous ceux qui demandent autre chose que des théories plus ou moins nébuleuses, cette question se présente incontestablement en première ligne.

(1) Voy. *Eccles.*, XVII, 5-11. — Il importe de remarquer que toutes les traditions de l'antiquité grecque et romaine font commencer le genre humain non-seulement par le bonheur, mais aussi par la *science*. Hippocrate disait que *les arts avaient été primitivement des grâces* (Θεῶν Χάριτας) *accordées aux hommes par les dieux*. Cicéron ajoutait : *Antiquitas proximè accedit ad Deos*. Sénèque s'écriait :... *Non negaverim fuisse* (*primos homines*) *alti spiritus viros, et, ut ita dicam, a Diis recentes*.... Voy. Hipp. *Epist. Senatui Abderitarum*, Op. omn., p. 1274, Genevæ, 1657. Cic. *De leg.*, l. II, c. XI, coll. Leclerq, T. XXXII, p. 408. Sénèque, *Epist.* XC, coll. Nisard, p. 746. — Herder, quoique philosophe rationaliste, avait très-bien compris l'impossibilité d'admettre sérieusement l'hypothèse de la barbarie primitive. « Une fois accoutumé à vivre comme l'orang-outang, jamais l'homme, dit-il, n'aurait travaillé à se vaincre, ni appris à s'élever de la condition muette et dégradée de l'animal aux prodiges de la raison et de la parole humaine. Si la Divinité voulait que l'homme exerçât son intelligence et son cœur, il fallait qu'elle lui donnât l'une et l'autre... Le caractère intime de l'humanité porte témoignage de la vérité de cette ancienne philosophie de notre histoire. » (*Idées sur la philosophie de l'hist.*, etc., t. II, p. 279.)

Kastner a réuni les textes qui établissent la concordance de la Bible avec les traditions orientales. (*Concordance de l'Écriture sainte avec les traditions de l'Inde*, pp. 30 et suiv., édit. de Louvain, 1845.)

Le problème étant ainsi posé, nous n'hésitons pas à répondre affirmativement. Oui, le progrès a été continu ; oui, l'humanité marchera toujours en avant à travers les luttes et les révolutions des siècles, aussi longtemps que le globe qui lui sert de théâtre conservera la place qu'il occupe dans l'univers et les propriétés qui le caractérisent depuis l'origine des temps historiques.

Quelques explications préliminaires sont ici indispensables.

On ne rencontre pas le progrès partout où l'on trouve des hommes. Quand on considère séparément chaque pays, chaque peuple, chaque genre de nos travaux et chaque branche de nos connaissances, on ne découvre pas toujours de siècle en siècle un accroissement de vie, de puissance, de gloire, de richesse, de science et de procédés pratiques. A côté des peuples qui grandissent et s'éclairent, l'œil de l'historien contemple, à tous les points de l'horizon, des peuples qui souffrent, dégénèrent ou meurent. A côté des arts qui brillent et se perfectionnent, on remarque des arts qui s'altèrent et s'épuisent dans de longues périodes de décadence. La lumière qui se montre sur un point sert bien souvent à rendre plus épaisses les ténèbres qui s'amassent sur un autre.

Au fond de l'Orient, la Chine reste immobile depuis des siècles. Au bord de la Méditerranée, l'Asie Mineure et l'Égypte sont couvertes de ruines, et leurs peuples ont perdu jusqu'au souvenir de la grandeur de leurs pères. Sur les deux rives du Gange, des millions d'Aryens dégénérés conservent les préjugés

et les superstitions de l'Inde ancienne, sans avoir conservé sa puissance, sa poésie, sa magnificence et sa gloire. Au fond de l'Afrique, des tribus innombrables se contentent de l'existence grossière menée par leurs ancêtres et repoussent avec opiniâtreté l'invasion des idées et des coutumes étrangères. De l'autre côté de l'Atlantique, au cœur de la jeune et florissante république de Washington, des races vigoureusement organisées restent dans leur dégradation séculaire et n'empruntent à la civilisation occidentale que ses goûts dépravés et ses vices. Des peuples chrétiens et déjà parvenus à un haut degré de culture intellectuelle sont eux-mêmes tombés de chute en chute jusqu'au fond de l'abîme. Depuis Justinien le législateur jusqu'aux Césars rhéteurs du moyen âge, l'empire de Byzance offre le spectacle d'une dégénérescence qui étonne et révolte le philosophe du XIXme siècle.

Qui ne sait que les mêmes alternatives de grandeur et de décadence se manifestent dans une foule de branches des arts et des lettres?

Il n'est pas vrai que, depuis Homère et Virgile jusqu'à Voltaire et Pyrker, la muse épique ait vu constamment croître ses ailes. Il n'est pas vrai que la poésie lyrique ait constamment grandi depuis Pindare et Horace, la poésie dramatique depuis Sophocle et Térence, l'histoire depuis Thucydide et Tacite, la peinture depuis Raphaël et Rubens. Il suffit de parcourir un musée moderne pour avoir la preuve que, depuis le siècle de Phidias et de Périclès, la sculpture n'a pas suivi un mouvement régulier de progrès dans

la pureté du style, la grâce des formes, le charme des détails, la force et la grandeur de l'ensemble. Quand on visite les ruines de la Grèce, de l'Asie Mineure et de l'Égypte, on rencontre à chaque pas des témoignages grandioses de l'incomparable génie des architectes de l'antiquité. Si un cataclysme immense renversait quelques-unes de nos capitales, elles ne laisseraient pas des débris comparables à ceux de Bâlbek, de Palmyre et de Thèbes!

Quelques publicistes se sont prévalus de ces faits pour combattre la théorie du progrès continu. Ils se trompent.

La civilisation est un fleuve majestueux qui ne conserve pas toujours le même lit dans sa course à travers les siècles. Quelques-uns de ses affluents cessent parfois de lui verser leur tribut; mais, dès le lendemain, d'autres sources les remplacent avec avantage, et, quels que soient les lieux qu'il féconde de ses eaux, celles-ci, toujours plus abondantes et plus pures, se trouvent à la portée des peuples qui se donnent la peine de descendre sur ses rives. Quelquefois un nuage épais s'étend sur le fleuve et le dérobe à tous les regards; mais bientôt ce voile éphémère se déchire, et des générations pleines d'ardeur contemplent avec un charme nouveau l'immensité de ses vagues étincelantes. On peut appliquer au travail de la pensée, à certaines époques de l'histoire, ce qu'un poëte célèbre a dit du travail incessant et mystérieux qui s'accomplit à la surface de la terre. Assis aux flancs de la montagne, le voyageur jette un regard sur la plaine dépouillée de ses

épis et de ses fleurs. Partout règnent le silence, l'immobilité, les apparences de l'impuissance et de la mort. Mais que le voyageur fasse pénétrer les regards de son âme sous cette surface privée de verdure, sous cette écorce froide et nue, et aussitôt il apercevra d'innombrables germes qui s'agitent, se développent, vivent et préparent la récolte prochaine. Cette terre immobile

Plus que l'air, plus que l'onde et la flamme est émue[1].

Les partisans de la doctrine du progrès ne prétendent pas que, chaque année et dans toutes les contrées de la terre, on puisse dresser un catalogue des difficultés vaincues, des lumières acquises, des victoires remportées sur les éléments, des conquêtes accomplies dans le domaine de l'intelligence. Ils se contentent de dire que, si l'on compare une époque postérieure à une époque antérieure, on trouve toujours, sur une portion considérable du globe, un accroissement de richesses et de forces, de notions théoriques et de procédés pratiques, de lumières et d'idées, amené par le travail lent mais constant des siècles. Ils prétendent qu'il existe au sein de l'humanité une sorte de dépôt intellectuel qui grossit d'âge en âge et se transmet à travers toutes les vicissitudes. La thèse posée en ces termes est incontestablement en harmonie avec les enseignements de l'histoire.

Quand on passe de l'Inde à la Perse, de la Perse

(1) Victor Hugo, *Les feuilles d'automne*, XXX (*Souv. d'enfance*).

à l'Égypte, de l'Égypte à la Grèce, de la Grèce à l'Italie, on remarque un incontestable progrès dans les institutions, les mœurs, les arts, les lois, les idées générales, la vie publique et la vie privée. Cette vérité est aujourd'hui généralement admise. On ne trouve plus un seul savant sérieux qui nie le mouvement ascendant de la civilisation dans le monde ancien. La même unanimité se rencontre pour l'admission d'un progrès puissant et continu dans les temps modernes. On ne trouve des dissidences que lorsqu'on arrive aux derniers siècles de l'empire romain. Ici l'accord cesse et mille voix retentissantes vous disent : où est le progrès au sein de ces siècles de ténèbres et de barbarie que les historiens ont nommés le moyen âge?

Il est étrange que cette erreur issue des préjugés étroits du XVIIIe siècle n'ait pas encore disparu de la scène littéraire.

Qu'on jette un regard sur l'Europe à l'époque des prédécesseurs immédiats de Constantin. Quels sont les rivages où brille le flambeau des lettres et des arts, où règnent les institutions et les mœurs de la civilisation gréco-romaine?

En dehors de l'Italie, on trouve la civilisation dans le midi des Gaules, dans les colonies du Rhin, en Grèce, dans les environs de Byzance, sur les côtes de la Méditerranée et dans quelques provinces de l'Espagne. Au delà du Rhin, du Danube et des Alpes, on n'aperçoit que des forêts d'une profondeur inconnue, où vivent d'innombrables hordes à peine arrivées aux premières notions de la vie intellectuelle.

Et quel est le spectacle que le sage contemple à l'intérieur des cités les plus opulentes de l'Empire? Les temples sont devenus des écoles de libertinage. Tous les systèmes de philosophie, frappés d'une impuissance égale, tombent les uns à la suite des autres. Une littérature futile et sans influence a remplacé les mâles accents des orateurs et des poëtes du siècle d'Auguste. A l'intérieur de la famille, la femme et l'enfant ne possèdent que des garanties illusoires. Des milliers d'esclaves travaillent, souffrent et meurent pour subvenir aux prodigalités, au luxe, aux plaisirs, aux débauches de quelques centaines d'hommes libres. Dans toutes les classes et sur tous les points de l'Empire, une corruption hideuse s'étale à la lumière du soleil. Nulle part on ne trouve un asile ouvert à l'indigent, à l'orphelin, à la veuve, à l'enfant, à l'infirme, au vieillard usé par le travail et la misère. Aucun lien moral n'unit les peuples groupés sous la domination romaine. Partout retentissent des cris de désespoir; partout on aperçoit des signaux de détresse [1].

Qu'on compare cet état de choses, plein d'incohérences et de périls, à la situation politique, morale et intellectuelle de l'Europe à la fin du XVe siècle.

Alors la civilisation a franchi le Rhin, le Danube et les Alpes. Depuis la Vistule jusqu'au Tage, on rencontre, dans tous les pays, dans toutes les directions, un nombre immense de villes heureuses et riches, pleines de vie et de travail, affranchies des liens de la

(1) Voy. ci-dessus, pp. 48 et suiv.

servitude et préludant par leurs libertés municipales à l'avénement des libertés nationales du monde moderne. En attendant que les principes d'égalité pénètrent dans toutes les campagnes, les esclaves privés de la personnalité légale sont remplacés par des serfs proclamés les égaux de leurs maîtres devant la nature et devant Dieu. Un culte pur et sublime a pris la place des superstitions abjectes du paganisme. Des palais, des écoles, des universités célèbres s'élèvent dans les lieux incultes où le Germain offrait des sacrifices humains aux divinités sanguinaires des forêts natales. Au lieu d'une foule de peuples divisés par des religions locales et réunis par la force, on trouve des nations indépendantes unies par le lien moral d'une même foi, d'un même culte, d'un même Dieu. Un vaste et puissant empire chrétien se montre sur la rive droite du Rhin. Les races vigoureuses du Nord et les races énervées du Midi se sont mêlées et confondues dans l'unité majestueuse du catholicisme. La lèpre de la servitude a disparu de la famille, et la femme a pris définitivement le rang de compagne de l'homme. Une vertu sublime, que le monde ancien n'a point connue, la charité, multiplie ses merveilles pour venir en aide à tout ce qui languit, à tout ce qui souffre. La philosophie a trouvé dans la lumière de l'Évangile le moyen de dissiper les ténèbres que les sages de la Grèce et de Rome avaient jetées sur l'origine, la nature et la destinée de l'homme. Les arts renaissent dans les cathédrales. La littérature se nourrit des chefs-d'œuvre des siècles d'Auguste et de Périclès. Au lieu des cris de désespoir qui s'échappaient de la

Rome impériale, on aperçoit partout une surabondance de force et de vie, un désir immense de perfection, une confiance inébranlable dans le génie de l'homme, une tendance irrésistible à placer le droit et la justice au-dessus des caprices de la tyrannie et des excès de la violence. Tous les désordres n'ont pas disparu ; toutes les oppressions n'ont pas cessé ; bien des prérogatives de l'homme sont méconnues, et longtemps encore la guerre exercera ses ravages ; mais déjà l'observateur attentif voit naître cette puissance nouvelle de l'opinion publique qui établira le droit des gens et le droit de la cité sur une base nouvelle et chrétienne.

Y eut-il jamais un progrès plus considérable, plus consolant, plus manifeste ? Et cependant, on a beau le nier, ce progrès est l'œuvre du moyen âge !

On ne se rend pas toujours un compte exact de l'influence immédiate de l'invasion des barbares sur la vie intellectuelle du monde gréco-romain. Le bouleversement était immense ; mais toutes les conquêtes de la civilisation, toutes les gloires de l'esprit humain, toutes les doctrines des écoles anciennes ne furent pas ensevelies sous les ruines de l'Empire.

Les Pères de l'Église, qui depuis plus de trois siècles se montraient au premier rang des hommes d'élite de leur époque, ne s'étaient pas exclusivement occupés de l'étude des sciences religieuses. Ils cultivaient les lettres humaines avec un grand succès, et, tout en repoussant avec dégoût la corruption morale des païens, ils savaient rendre hommage aux beautés réelles qui brillent dans les écrits des écrivains émi-

nents de la Grèce et de Rome. Les chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité avaient trouvé leur place dans les bibliothèques des palais épiscopaux, des églises et des monastères. Les barbares devenus rapidement chrétiens respectèrent un grand nombre de ces asiles, et les trésors intellectuels du monde ancien se conservèrent à l'ombre des sanctuaires du monde nouveau[1]. Qu'importe que les moines n'eussent pas toujours la conscience de la valeur du glorieux dépôt confié à leur garde? Rome et la Grèce étaient là avec leur histoire, leurs institutions, leurs guerriers, leurs législateurs, leurs poëtes, leurs philosophes, leurs traditions, leur gloire et leurs crimes; elles étaient prêtes à faire entendre leur grande voix aux hommes de génie qui allaient inévitablement surgir dans l'Europe chrétienne. D'ailleurs le flot des peuples barbares n'avait pas envahi Byzance, et, au milieu de sa décadence, elle conservait au moins un souvenir des beaux siècles du paganisme.

En réalité rien d'essentiel n'était perdu pour l'avenir. Au lieu de se voir engloutir dans un cataclysme, la civilisation allait s'assimiler un élément nouveau, débordant de force et de vie, d'énergie et de courage, l'élément germanique. Sans doute, il y aura lutte, trouble, désordre, antagonisme d'intérêts et d'idées, rivalité séculaire de pouvoir et d'influence; mais, suivant le cours ordinaire des choses humaines, l'or-

(1) Un seul fait suffit pour donner la mesure du succès avec lequel les lettres humaines étaient cultivées par les chrétiens. Après son apostasie, l'empereur Julien leur interdit la lecture et l'interprétation des auteurs païens!

dre, l'harmonie et la paix remporteront la victoire définitive. Quand deux fleuves se rencontrent, les flots impétueux se heurtent et font bouillonner avec leurs eaux le limon du lit qu'ils se disputent ; mais, un peu plus loin, le combat cesse, la tempête s'apaise, le limon disparaît, et les eaux fraternellement unies ne forment plus qu'un seul fleuve, plus large, plus profond, plus limpide et plus calme que ses deux affluents. Un phénomène analogue se passa sous une autre forme dans la rencontre du Nord et du Midi, dans le choc de la civilisation romaine et de la rudesse germanique.

Le progrès est un fait qui se manifeste dans les annales du moyen âge aussi bien que pendant les époques antérieures. Le progrès est une loi de l'histoire. L'économiste qui contemple le mouvement ascendant des sociétés civilisées peut s'écrier avec plus de raison que les barons des siècles passés : « Dieu le veut ! »

Choisissez une branche quelconque des institutions sociales ou des connaissances humaines. L'histoire de cette branche sera inévitablement l'histoire des progrès qu'elle a accomplis au milieu des révolutions des siècles. Passez de la famille à l'État, du prolétaire au prince, du droit privé au droit des gens, du travail des bras au travail de la pensée : partout vous remarquerez, sous une forme ou sous une autre, les mêmes symptômes d'expansion et de rénovation. L'esprit humain, dans la sphère de son action légitime, renverse toutes les barrières et brise tous les obstacles. Le progrès est comme ce figuier du poëte qui se déve-

loppe et déchire les flancs du rocher où le vent avait jeté son germe imperceptible[1].

Nous l'avons déjà dit : la théorie du progrès, dégagée de ses exagérations, ne suppose pas que le législateur, le poëte, le philosophe et l'artiste trouvent, dès le lendemain, un législateur plus savant, un poëte plus sublime, un philosophe plus profond, un artiste plus brillant et plus richement doué ; mais elle affirme que l'humanité n'a jamais pour limite de ses progrès l'œuvre ou la pensée d'un homme, quelque grand qu'il soit ; elle affirme encore que, si la civilisation rencontre parfois des entraves, elle n'est jamais atteinte dans sa source et dans sa force vitale. L'admirable législation civile des Romains voit naître à sa suite la législation incohérente des barbares. Virgile et Horace sont suivis des poëtes de la décadence. Après les dialogues majestueux de Platon, on trouve les pitoyables disputes des sophistes. Mais l'humanité a-t-elle dégénéré? En aucune manière. La législation romaine reste acquise à la cause de l'esprit humain. L'*Énéide* et l'*Art poétique* demeurent comme des modèles de goût et de verve. Les méditations du cygne de l'Académie prennent leur place dans le dépôt des conquêtes intellectuelles. Les progrès réalisés par les jurisconsultes, les poëtes et les philosophes deviennent le patrimoine commun de l'humanité ; puis celle-ci continue à défricher l'incommensurable domaine de la pensée, jusqu'à ce qu'elle ajoute aux chefs-d'œuvre anciens des chefs-d'œuvre nouveaux,

(1) Perse, Sat. 1re, v. 25.

aux conquêtes du passé les conquêtes de l'avenir. Dieu n'a jamais manqué de bénir cette noble et inévitable rivalité des siècles. « Toujours, dit F. Ozanam, une lumière brille quelque part ; elle marche et finit par rallier à sa suite les générations fourvoyées. Quand l'Évangile pâlit en Orient, il éclaira les peuples du Nord. Au moment où les écoles d'Italie se fermaient devant l'invasion des Lombards, la passion des lettres se ralluma au fond des monastères irlandais... Quelquefois le progrès, interrompu dans les institutions, retrouve son essor dans les arts; et, quand l'art fatigué s'arrête, la science prend la conduite des esprits. Si les libertés publiques se taisent sous Louis XIV, d'autres voix se font entendre, les voix immortelles des orateurs et des poëtes qui attestent que la pensée humaine ne sommeille pas[1]. »

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à reprendre dans les nombreux systèmes que nous avons successivement passés en revue? Telle n'est pas notre opinion. Dans la plupart de ces théories, on rencontre des erreurs religieuses, philosophiques, historiques et littéraires ; plus d'une fois on y trouve l'imagination substituée aux faits, et le fatalisme décoré du beau nom de philosophie de l'histoire. Mais elles constatent toutes un fait vrai : l'existence d'un dépôt perpétuel, où chaque génération vient verser le résultat de ses travaux et de ses veilles ; elles proclament toutes une doctrine glorieuse pour l'intelligence humaine : la fécondité, la germination des idées puissantes ;

(1) F. Ozanam, *La civilisation au cinquième siècle*, p. 38. OEuv. compl. T. Ier.

elles attestent toutes que Châteaubriand a eu raison de dire : « Tout ce que produit l'esprit est impérissable comme l'esprit même. Toutes les idées ne sont pas encore engendrées ; mais quand elles naissent, c'est pour vivre sans fin, et elles deviennent le trésor commun de la race humaine [1]. »

Mais on n'aurait qu'une idée très-imparfaite du développement historique de l'humanité, si l'on se bornait à voir, dans la loi du progrès, un accroissement successif de lumière et d'expérience dans quelques sphères de la vie privée, dans quelques branches des sciences ou des lettres. A côté des progrès individuels se présente un progrès général. Au-dessus des tendances particulières se montrent des tendances générales. L'homme et les peuples conservent leur libre arbitre et leur responsabilité morale ; mais, à travers les vertus des uns et les crimes des autres, l'humanité marche à la conquête de l'avenir que lui désigne le doigt de Dieu. Pour l'homme sérieux, l'histoire n'est plus, comme au temps de Voltaire, un chaos d'événements, de factions, de révolutions et de crimes. Elle est la manifestation de plus en plus complète de la toute-puissance et de la sagesse infinie du Créateur. « La Providence, en plaçant l'homme sur cette terre, l'a créé perfectible, dit un économiste illustre... L'individu et la société se transforment, non à l'aventure et au gré du hasard, mais par degrés, suivant des lois qu'il est possible de découvrir, et à la recherche desquelles des esprits

(1) Châteaubriand, *Analyse raisonnée de l'histoire de France.* OEuv., T. V, p. 803, éd. Furne, 1840.

éminents se sont consacrés avec succès[1]. » Le fatalisme n'est plus accepté que par un petit nombre d'intelligences arriérées ou fanatiques. Déjà les rationalistes les plus déterminés avouent eux-mêmes que l'antiquité tout entière avait pour *mission* de préparer l'avénement du christianisme[2].

Nous allons indiquer quelques-unes des tendances générales auxquelles nous venons de faire allusion.

Depuis les temps les plus reculés, la civilisation a tendu sans cesse à relever la dignité, à garantir et à étendre les droits des masses. L'homme du peuple a été successivement membre d'une caste méprisée, esclave, serf, vilain, roturier : il est aujourd'hui citoyen ; il est l'égal de tous devant Dieu, devant la nature, devant l'État et devant la loi. Toutes ses souffrances n'ont pas disparu ; mais du moins toutes les carrières lui sont ouvertes, son mérite peut le porter à toutes les dignités, et les classes supérieures se font un titre de gloire de chercher et d'appliquer tous les moyens propres à étendre le bien-être matériel et moral du grand nombre. L'égalité chrétienne est dans les lois en attendant qu'elle passe complétement dans les habitudes et les mœurs.

Dans la sphère de l'organisation politique des États, il se manifeste une tendance de plus en plus irrésistible à placer le droit au-dessus de la force, à briser les entraves inutiles, à étendre la liberté de l'homme et du travail, à subordonner les caprices du pouvoir

(1) Discours prononcé au Collége de France, à l'ouverture de son cours, par M. Michel Chevalier, le 8 janvier 1852, p. 3.

(2) Voy. Laurent, *Histoire du droit des gens*, t. I, pp. 1-7.

aux décisions souveraines de l'opinion publique. Depuis deux siècles, la progression de l'influence exercée par les gouvernés sur les gouvernants est en quelque sorte visible, même dans les pays où les garanties constitutionnelles ne sont pas encore consacrées par la législation. Quel est le roi d'Europe qui oserait aujourd'hui prescrire le massacre de la Saint-Barthélemy? Quel est le général qui oserait condamner le pays ennemi au pillage et à l'incendie? Quel est le souverain qui oserait donner à son peuple le spectacle des légitimations adultérines de Louis XIV?

Dans le cercle des idées littéraires et des découvertes scientifiques, l'isolement et la jalousie nationale font place à l'harmonie des efforts, à l'union des travaux et des résultats. Le rêve scientifique de François Bacon se trouve réalisé au XIXe siècle. Grâce à la presse, à l'électricité, à la facilité merveilleuse des communications de toute nature, l'inspiration du poëte, le génie de l'artiste et les méditations du savant ne peuvent se produire sur un point du globe, sans tomber immédiatement dans le patrimoine commun de tous les peuples civilisés. Déjà la diffusion des idées s'opère avec une telle rapidité que nous voyons chaque jour divers peuples se disputer l'honneur de la priorité d'une même découverte!

Dans le domaine des relations internationales, les haines et les rivalités de peuple à peuple, condamnées par le christianisme, s'affaiblissent et meurent, pour faire place à la communauté universelle de vie et de travail, à la solidarité des souffrances et des

joies de toutes les races, à l'amour de la paix, à l'alliance indissoluble des peuples. Le principe de l'égalité des nations se produit avec vigueur à côté du principe de l'égalité des individus. La civilisation a marché, comme le soleil, d'Orient en Occident; mais déjà l'Occident s'impose la tâche glorieuse de reporter la civilisation à sa source. Au nord de l'Afrique, le drapeau tricolore a franchi les crêtes de l'Atlas. Aux deux extrémités de l'Asie, les puissances chrétiennes font tomber les barrières élevées par l'ignorance, le fanatisme et la jalousie ombrageuse des despotes. Au début de ce siècle, un homme de génie avait le pressentiment des merveilles de l'avenir, quand il disait : « Tout annonce je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas [1]. »

On objectera peut-être que tout ce que nous venons de dire est vrai dans son application au passé, mais que rien ne prouve que les mêmes phénomènes doivent se produire dans les âges futurs.

Loin d'avoir démérité de la cause du progrès, notre siècle a su déployer, au milieu de ses révolutions et de ses guerres, une puissance de vie et de travail, une vigueur infatigable et féconde, qui le place à la tête du mouvement civilisateur des temps modernes. Les merveilles réalisées par l'industrie dans les cinquante dernières années forment un tableau dont la grandeur n'a point de rivale dans les annales du travail de l'homme. Les sciences natu-

(1) Le comte de Maistre, *Soirées de S.-Pétersbourg*, t. II, p. 223; édit. de Bruxelles, 1838.

relles et physiques ont marché à pas de géant. L'histoire altérée par les passions antireligieuses a été étudiée dans ses sources et rétablie dans l'influence légitime que lui donne son caractère majestueux d'organe de la Providence éternelle. Les sciences religieuses, délivrées des dédains systématiques du XVIIIe siècle, ont repris leur rang avec un éclat qu'elles ne connaissaient plus depuis les grandes luttes contre le protestantisme et le jansénisme. Le culte des sens a cessé de régner dans les régions supérieures de la philosophie et des lettres. D'admirables découvertes ont transformé les rapports politiques et commerciaux des peuples. Le XIXe siècle a ses misères et ses défaillances ; mais ces taches ne suffisent pas pour lui arracher la gloire légitimement acquise à la magnificence des efforts qu'il a déployés dans toutes les carrières où il a porté son énergie incomparable.

Loin d'en être réduit à désespérer de l'avenir, tout nous engage à croire que les merveilles du passé se reproduiront avec un éclat toujours plus vif dans les siècles qui s'avancent. La science a supprimé les distances ; le monde civilisé ne connaît plus les obstacles et les préjugés qui séparaient les peuples de l'antiquité ; mille agents naturels ont été découverts, domptés et mis au service de l'homme ; la presse consigne dans ses impérissables annales toutes les idées et toutes les découvertes, à mesure qu'elles apparaissent sur la scène du monde ; les sources d'instruction deviennent chaque jour plus accessibles et plus abondantes ; l'invasion de la barbarie du

Nord n'est plus à craindre, car le Nord lui-même s'est abreuvé aux sources vives du christianisme et de la civilisation, et demain peut-être la navigation aérienne fera tomber les dernières entraves que l'égoïsme et la peur ont maintenues le long des frontières. Pour que les conquêtes de la civilisation moderne pussent être englouties dans un cataclysme, il faudrait une catastrophe immense, universelle, impossible, anéantissant du même coup tous les savants et toutes les bibliothèques ; car, si un seul pays échappait au désastre, il conserverait dans ses dépôts littéraires toutes les notions et toutes les découvertes essentielles. On ne peut pas même s'arrêter à cette hypothèse empreinte d'une exagération manifeste. Il faudrait que le meurtre des savants et l'incendie des bibliothèques s'accomplissent en même temps en Europe et en Amérique, au nord de l'Afrique et dans le midi de l'Asie ; car, grâce à cette merveilleuse communication des idées que nous venons de signaler, tout ce qui est vraiment grand, utile, fécond, se montre et prend simultanément racine, partout où la race européenne a jeté la surabondance de sa population industrieuse. Nous ne nous faisons guère illusion sur l'état actuel des esprits en Europe ; le délire des démagogues et le soulèvement des prolétaires sont peut-être à la veille de faire couler bien du sang et d'accumuler bien des ruines. Mais si cette crise redoutable éclate, au lieu de perdre courage et de désespérer de l'action bienfaisante de la Providence, nous dirons avec Leibniz : « Dieu corrige les peuples par les révolutions mêmes que

font naître leurs erreurs[1]. » La civilisation aurait perdu quelques soldats, quelques richesses matérielles, quelques monuments de pierre et de bronze ; mais, dès le lendemain de la lutte, ce qui fait sa force réelle, sa vie, son âme, les croyances et les idées brilleraient sur les décombres comme un signe de résurrection inévitable et prochaine. L'histoire compterait une perturbation et l'humanité une expérience de plus. Au sein des misères d'une transition douloureuse, on verrait s'éteindre les convoitises haineuses des masses, l'égoïsme, l'esprit étroit et l'aveuglement des classes supérieures. Le mouvement des planètes est lui-même sujet à des perturbations dans les espaces célestes ! « L'homme, individu ou nation, ressemble aux torrents des Alpes et des Pyrénées. Echappé de la cime d'un roc ou de la fente d'un glacier, ce ruisseau, qui doit plus tard verser dans un fleuve lointain ses eaux grossies par les sources des montagnes, et rouler avec lui dans l'immensité de l'Océan, sait-il s'il coulera dans une plaine riante ou dans une vallée sauvage, entre les rochers ou parmi les fleurs ? Il s'élance, il se déploie en nappe limpide, il tombe en cascade bruyante, il se débat en grondant entre des blocs de granit ruisselants d'écume, et se perd dans des abîmes où ne pénètrent ni le soleil ni le regard de l'homme ; puis il remonte à la lumière, se replie, comme en se jouant, sur lui-même ; et cependant il s'avance toujours, selon la pente que Dieu lui a faite, dans le lit que Dieu lui a creusé,

(1) *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, liv. IV, c. XVI.

vers le but où Dieu l'appelle. Ainsi va l'humanité [1]! »

« L'injustice, dit Châteaubriand, ne règne qu'un instant. Il n'y a que la sagesse qui compte des aïeux et laisse une postérité [2] » Nous appliquons la même maxime au règne éphémère de la passion et de l'erreur, à l'empire éternel de la raison et de la vérité.

On a prétendu que la théorie du progrès, entendue de la sorte, n'était autre chose qu'un produit éphémère de l'imagination, un rêve des romanciers de l'histoire, où le fatalisme du Turc se mêle à l'indomptable orgueil de la race européenne. S'il suffit, dit-on, qu'un siècle vienne le dernier pour être le plus grand; si chaque génération, à mesure qu'elle arrive sur la scène du monde, possède la certitude d'être plus éclairée, plus puissante et plus riche que les innombrables générations qui lui ont péniblement frayé la route; si Dieu lui-même, armé de sa toute-puissance, pousse l'humanité vers une ère inévitable de paix et de félicité : pourquoi s'épuiser en travaux pénibles, en efforts superflus, en études surabondantes?

On n'eût jamais produit cette objection, si l'on s'était donné la peine d'envisager séparément l'individu, la nation et l'humanité. L'homme, être intelligent et libre, peut abuser des dons du Créateur et se révolter contre ses lois; mais les erreurs de son

(1) Hyp. Rigault, *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, p. 466 (Paris. Hachette, 1856).

(2) OEuv. cit., t. IV, p. 557.

intelligence et les écarts de sa volonté, de même que la corruption de son cœur, trouvent nécessairement des limites dans les exigences de la nature et les décrets inflexibles de la sagesse divine. Une nation tout entière peut aussi, dans une certaine mesure, répudier la vertu, glorifier l'erreur et fouler aux pieds les prescriptions de la loi naturelle ; elle peut perdre de vue ce devoir providentiel du travail et du sacrifice, dont la pratique conduit les peuples à des destinées supérieures : mais la torpeur, la paresse ou les iniquités de cette nation ne sauraient déranger l'ensemble du plan divin, ni détourner l'humanité de la perfection à laquelle elle aspire. L'individu expie ses fautes et ses crimes dans sa personne et dans sa famille ; les peuples expient leurs faiblesses et leurs iniquités par des siècles d'abaissement, de misère et d'impuissance ; mais la destinée nécessaire de notre race ne s'accomplit pas moins sous les regards de Dieu, qui ramène l'humanité dans ses voies et ne permet jamais au mal de franchir les bornes placées par sa providence éternelle. Le progrès, qui se manifeste toujours sur un point du globe, se réalise à l'aide du travail, du courage, du dévouement, de la science et de la vertu. La dégradation, la souffrance et l'anarchie sont les lots des peuples qui s'endorment et méconnaissent les lois de la nature. Où est ici le fatalisme qui énerve et corrompt les populations musulmanes? Est-ce favoriser le fatalisme que de dire aux peuples modernes : « Soyez vertueux, accomplissez la loi du travail, fouillez le sol, transformez la matière et cultivez la science, si vous ne voulez pas que le

progrès inévitable de la civilisation se manifeste ailleurs, à votre détriment et à votre honte[1] ? »

La doctrine du progrès n'est pas davantage un thème exploité par l'orgueil des philosophes et des littérateurs du dix-neuvième siècle. Elle voit dans la civilisation une chaîne à laquelle tous les siècles et toutes les générations viennent successivement attacher un anneau. Elle prouve que les derniers venus vivent du patrimoine lentement amassé par le génie, le travail et les souffrances de leurs ancêtres. Elle met en évidence la solidarité des races et des peuples. Elle proclame la faiblesse de l'homme isolé, la grandeur et la puissance de l'humanité. Elle montre partout la providence divine préparant les voies, réglant la marche, écartant les obstacles et faisant concourir les passions elles-mêmes à l'accomplissement de ses desseins éternels. Ainsi que l'a dit F. Ozanam, « cette doctrine qu'on accuse de mépriser le passé fait au contraire sortir tout l'avenir des flancs du passé ; elle ne connaît pas de progrès pour les âges nouveaux sans la tradition qui garde l'ouvrage des siècles précédents. Cette doctrine de fatalisme et d'orgueil détruit à la fois le fatalisme et l'orgueil ; car pour elle l'histoire du progrès n'est pas l'histoire de l'homme seulement, mais de Dieu, respectant la liberté des hommes et faisant invinciblement son œuvre par leurs mains libres[2]. »

(1) Voy. ce que nous avons dit ci-dessus (p. 186) des prétentions réelles des partisans de la théorie du progrès social.

(2) Ozanam, *La civilisation au cinquième siècle*. OEuv. compl. T I, p. 39; édit. Lecoffre.

Quand on fait planer sa pensée au-dessus de l'histoire et qu'on embrasse d'un seul regard tous les travaux de l'homme, depuis le jour où il entonna son premier cantique et fabriqua son premier outil, jusqu'à l'heure où se déploient les merveilles scientifiques et industrielles du XIXe siècle, l'âme s'émeut et le cœur palpite sous la pression d'une fierté légitime. Mais lorsque, descendant de cette hauteur, on songe aux innombrables secrets que la nature dérobe encore à nos investigations, aux lacunes et aux incohérences qui déparent la plupart des sciences, aux imperfections qui se présentent de toutes parts dans la législation politique et civile, à la misère qui énerve et dégrade des classes entières, aux préjugés absurdes qui règnent à tous les degrés de la hiérarchie sociale, aux forces vives qui s'usent dans des luttes stériles, à la barbarie et aux superstitions qui trônent sur la moitié du globe; lorsqu'on songe à tous ces redoutables problèmes qui restent à résoudre, on redevient humble, et l'on s'aperçoit que le XIXe siècle, si glorieux de ses conquêtes, ne fait qu'entrevoir, dans un lointain mystérieux, les germes des merveilles que les générations futures contempleront dans toute la magnificence de leur épanouissement.

En quoi consistera l'apogée moral, social, littéraire, scientifique et industriel de l'humanité? Quelles sont les hauteurs éblouissantes où l'esprit de l'homme trouvera le terme de ses investigations et les limites de sa puissance? Quel sera sur la route du progrès le dernier épisode du poëme divin de l'histoire?

C'est le secret de Dieu!

CHAPITRE IV.

LA THÉORIE DU PROGRÈS ET LE CHRISTIANISME.

Préjugés des rationalistes à l'égard des dogmes du christianisme. — Préjugés des chrétiens à l'égard de la doctrine du progrès. — Il n'existe aucune incompatibilité entre le christianisme et la doctrine du progrès : témoignage éclatant et irrécusable de l'histoire. — Les hommes qui reprochent au christianisme l'immutabilité de ses dogmes débutent eux-mêmes par la proclamation d'une série de principes immuables. — La question consiste à savoir, non pas si les dogmes chrétiens sont immuables, mais s'ils sont contraires au progrès. — Examen de ce problème. — Témoignages de saint Vincent de Lérins, de Pie IX, de Lamennais, du vicomte de Bonald, de Newman. — L'industrie et le travail au point de vue de la tradition chrétienne. — La cause du progrès est elle-même intéressée à ce que le christianisme reprenne son empire sur les masses. — Le christianisme n'est pas l'apothéose de la misère et de l'apathie. — Il répond à tous les besoins et suffit à toutes les aspirations légitimes. — Le progrès sur le terrain de l'histoire des religions, avant et depuis l'ère chrétienne. — Réponse aux chrétiens qui repoussent la théorie du progrès. — Le travail et la richesse dans l'économie morale du christianisme. — Conclusion.

Deux voix, partant de deux points séparés par un abîme, s'élèvent à la fois pour proclamer l'incompatibilité des dogmes du christianisme avec la théorie du progrès indéfini.

Des rationalistes s'écrient : « Le dogme, fixe et

immobile pendant l'éternité, est l'antithèse du mouvement continu qui fait l'essence de la vie et du progrès des peuples. Le christianisme maudit les richesses ; il exalte et recommande la pauvreté ; il est le culte de l'apathie, du dédain, de la contemplation stérile ; il est l'apothéose de la misère. Produit d'une réaction exagérée contre les débauches païennes, il touche à l'heure où il descendra lui-même dans les catacombes de l'histoire, pour céder la place à la religion de l'avenir. »

Au lieu de repousser énergiquement ces accusations absurdes, une foule de chrétiens, plus pieux qu'éclairés, baissent la tête et s'écrient à leur tour : « La théorie du progrès indéfini est inconciliable avec la foi, la morale et les pratiques de l'Eglise : elle est l'antithèse du christianisme. »

Occupons-nous d'abord des premiers.

Si le christianisme est l'antithèse du progrès, comment se fait-il que le progrès ne se montre qu'au milieu des peuples dont toutes les idées et toutes les institutions ont leurs racines dans les traditions chrétiennes? Jetez vos regards sur le globe ; regardez au Nord, au Midi, dans toutes les directions et sous toutes les latitudes. Où se montrent l'activité, la vie, le travail puissant et fécond, l'énergie, le courage, la liberté, la science? Chez les peuples chrétiens ! Où s'étalent l'immobilité, l'impuissance, le despotisme, la barbarie, le mépris des droits les plus sacrés de l'homme? Chez les peuples qui ne sont pas chrétiens ! Quelles sont les races qui lancent leurs navires sur toutes les mers et s'apprêtent à briser les derniers

obstacles que la civilisation occidentale rencontre sur son passage? Des races chrétiennes! Où surgit cet admirable mouvement de régénération littéraire que la postérité reconnaissante décore du beau nom de *Renaissance?* Dans la capitale du monde chrétien : à Rome!

Comment concilier les reproches qu'on adresse au christianisme, avec ces faits manifestes, évidents, visibles comme le soleil?

Quand on étudie la théorie du progrès dans ses principes essentiels, on y remarque des doctrines et des tendances qui ne sont autre chose que des doctrines et des tendances chrétiennes. Elle prend pour base le dogme de l'unité de l'espèce humaine; elle inscrit sur sa bannière le grand principe de l'égalité de tous les individus et de toutes les races devant la nature et devant Dieu; elle a pour but le règne du droit et l'alliance universelle des peuples; c'est-à-dire, qu'elle emprunte toutes ses vérités fondamentales au culte que renient et que conspuent la plupart de ses défenseurs en France et en Allemagne! Depuis dix-huit siècles, le christianisme, du haut de toutes ses chaires et par la bouche de tous ses prêtres, ne cesse de s'écrier : « Vous êtes frères! » Depuis la première prédication de l'Évangile, le catholicisme, qui n'est que le christianisme dans son expression la plus complète et la plus puissante, met son honneur et sa gloire à réunir tous les peuples dans l'unité majestueuse d'une même foi, d'une même Église et d'un même Dieu[1]. Quand la force brutale du soldat, du

(1) On sait que Kant a toujours prétendu que l'association universelle des peuples ne pouvait se réaliser que sous forme d'Église.

noble et du prince eut envahi toutes les sphères de la vie sociale, le christianisme seul arbora le drapeau du droit, de la justice et de la morale. Quand des préjugés en apparence éternels élevaient des barrières infranchissables entre les classes diverses de la société chrétienne elle-même, l'Église plaçait les enfants du prolétaire et du pâtre sur le premier trône de l'univers. Où trouve-t-on, dans ce glorieux passé, la haine du progrès, le mépris de la liberté, l'oubli de la fraternité universelle? Malgré les préventions de toute nature qu'il nourrissait à l'égard du catholicisme, Herder rendait hommage à la vérité historique, lorsqu'il disait que les cloches des monastères du moyen âge retentissaient comme un signal d'espérance à travers les orages du siècle[1].

Chose étrange! les hommes qui reprochent au christianisme l'immobilité de ses dogmes commencent eux-mêmes par formuler des dogmes immuables. Les uns prennent pour base la préexistence des âmes et leurs migrations éternelles, suivant les règles éternellement les mêmes du juste et de l'injuste, du mérite et du démérite. Les autres, après avoir confiné la divinité dans l'univers visible, décrivent sans sourciller les lois immuables, nécessaires, fatales, de son développement incessant à travers les siècles.

(1) Liv. XVIII, c. III; T. III, p. 303. — Voltaire lui-même rend hommage à l'esprit vraiment démocratique de l'Eglise du moyen âge. « Jamais, dit-il, une naissance obscure et basse ne fut regardée comme un obstacle au pontificat, dans une religion et dans une cour (de Rome) où toutes les places sont réputées le prix du mérite.» (*Essai sur les mœurs*, t. IV, p. 232. OEuv. compl., t. XIX.)

Tous partent d'idées fixes, tous s'appuient sur des principes qu'ils disent immuables, tous se vantent d'avoir aperçu les voies assignées de toute éternité à la marche de l'homme et aux opérations de Dieu ; puis, par une de ces contradictions que nous avons tant de fois rencontrées chez les sophistes de l'antiquité, ils s'écrient : « Vos doctrines ne changent pas ! »

L'objection mérite à peine l'honneur d'une réponse sérieuse. Dans toutes les carrières où s'agitent l'intelligence et les bras de l'homme, on trouve des principes, des lois, des faits, qui seront toujours les mêmes. Après une période d'un milliard de siècles, les axiomes des mathématiques seront aussi irrécusables qu'aujourd'hui. Dans le domaine des lettres et des arts, le beau et le vrai devront toujours être cherchés, le laid et le faux toujours évités par l'homme qui vise à la gloire d'une réputation durable. Dans le cercle des relations sociales, le crime ne sera jamais la vertu ni la vertu le crime. Quelle est la science dont les premiers jalons ne se présentent pas avec le double caractère de la permanence et de l'universalité ? Si la mobilité incessante, la transformation sans terme, étaient la condition du progrès, l'homme lui-même devrait disparaître de la terre ; car, quelle que soit la hauteur à laquelle il puisse atteindre, ses organes seront les mêmes, son corps réclamera la même nourriture, et ses pieds ne cesseront pas de fouler la poussière ! Dieu étant toujours le même dans son essence, dans ses opérations et dans ses rapports avec les créatures, les vérités divines doi-

vent nécessairement offrir le double caractère de l'éternité et de l'immutabilité. Demander une religion vraie, mais changeante dans ses dogmes, c'est formuler une proposition contradictoire dans ses termes; disons mieux, c'est demander l'impossible et l'absurde au nom du progrès! Cela ne veut pas dire que le chrétien, le cœur comprimé et l'intelligence asservie, ne pourra jamais porter ses investigations dans les régions sublimes où se déploient les magnificences ineffables de l'Être des êtres. Même avec l'immutabilité des dogmes, un progrès considérable, brillant, immense, est possible dans la sphère des sciences religieuses; et les adversaires du christianisme en seraient convaincus si, au lieu d'affecter le dédain de l'ignorance, ils se donnaient la peine d'ouvrir les livres d'un théologien illustre. Dès le Ve siècle, un docteur célèbre, dont l'Eglise catholique a placé les cendres sur ses autels, écrivit ces lignes remarquables : « Quelqu'un dira, peut-être, qu'il n'y aura aucun progrès de la religion dans l'Eglise du Christ? Il y en aura certes, et un très-grand. *Qui pourrait être assez ennemi des hommes, assez ennemi de Dieu pour vouloir empêcher ce progrès?* Mais il faut que ce soit réellement un progrès de la foi, et non un changement. Il est de la nature du progrès qu'une chose se développe en elle-même; du changement, qu'une chose devienne une autre. Il faut donc que l'intelligence, la science, la sagesse de chaque fidèle et de l'Eglise entière croissent avec les siècles; mais dans leur genre seulement, c'est-à-dire dans le même dogme, dans le même esprit, dans le même senti-

ment. Que la religion des âmes imite la condition des corps, qui croissent et se développent avec l'âge, mais sans cesser d'être eux-mêmes[1]. » Quatorze siècles plus tard, soixante ans après les bouleversements opérés par la grande révolution française, le chef vénéré du catholicisme disait aux représentants des fidèles, accourus à Rome de toutes les parties de la terre : « L'Eglise du Christ est la gardienne fidèle des dogmes déposés dans son sein ;... mais elle a toujours encouragé la science qui s'efforce de donner aux dogmes anciens l'évidence, la lumière et l'éclat, tout en conservant leur plénitude, leur intégrité et leur sens vrai... La doctrine ancienne peut s'accroître, mais dans son genre seulement, c'est-à-dire, dans le même dogme, dans le même esprit, dans le même sentiment[2]. »

Jamais les défenseurs les plus énergiques, les plus inflexibles de l'Eglise n'ont exigé de la part des fidèles cette absence de pensée, d'activité, de mouvement et de vie qu'on se plaît à leur reprocher sans cesse. Ecoutez de Lamennais, au moment où, dans toute la force de son génie, dans toute la ferveur de ses croyances catholiques, il s'impose la noble tâche d'arracher sa patrie à l'indifférence qui la dégrade et l'énerve : « L'unité, dit-il, qui, selon la pensée de saint Augustin, *est la forme de tout ce qui est beau,*

(1) S. Vincent. Lirin., *Commonitorium*, § 23 ; édit. Migne, p. 667. On peut consulter sur le même sujet les §§ 2 et 3 de ce livre remarquable, qui a été écrit en 434.

(2) Lettres apostoliques de Pie IX touchant la définition dogmatique de l'Immaculée Conception. *Rev. cath. de Louvain*, 1855, p. 78.

est aussi le caractère de tout ce qui est vrai, parce que la vérité est la beauté par excellence. Et c'est pourquoi dans l'unité souveraine et la variété infinie, dans *Celui qui est,* tout est immuable, rien ne varie ; et, dans l'ensemble de ses œuvres, rien ne varie non plus, rien ne change, mais tout se développe suivant des lois constantes, ou par l'efficacité de la volonté perpétuellement une du Tout-Puissant. Ce développement, que nulle force ne saurait arrêter ni suspendre, donne à la création quelque chose d'infini et la rend digne de Dieu, dont l'action n'a pas plus de limites que sa pensée n'a de bornes. Et, comme tout se développe simultanément, l'unité demeure inaltérable ; ce sont les mêmes êtres, mais plus parfaits. Ainsi le germe devient arbre ; ainsi l'homme passe de l'enfance à l'âge de raison ; et, s'il ne dérange pas l'ordre, en violant les lois de sa nature, il continue éternellement de croître en intelligence, en bonheur, en perfections de toute espèce, sans cesser d'être homme et le même homme. *Toujours la même aussi, toujours une, la vraie religion devait également, selon les desseins de Dieu, se développer dans les progrès des temps.* Et qui pourrait assigner un terme à ce magnifique développement, à cette divine manifestation de l'être infini, de sa vérité et de son amour, puisque le culte ineffable que les justes rendront à jamais au Très-Haut dans la vie future, n'est que la consommation du culte que ces mêmes justes lui rendent dans la vie présente [1] ! » Et qu'on ne dise

(1) *Essai sur l'indifférence en matière de religion,* c. XXV. Œuvres, T. Ier, p. 276. Edit. Hauman, 1845.

pas que ces paroles éloquentes et chaleureuses sont le produit d'une opinion isolée, le résultat des témérités théologiques d'un prêtre égaré par son enthousiasme ; car, dans l'étude approfondie de l'organisation et de l'enseignement de l'Eglise, la raison calme et méthodique du vicomte de Bonald est arrivée à des conclusions absolument identiques : « L'histoire de toutes les sciences, dit-il, n'est que l'histoire de leurs progrès. Le christianisme, qui a donné la pleine et parfaite connaissance des *personnes sociales* et de leurs rapports, n'est lui-même, depuis la publication du livre qui contient le germe de toutes les vérités sociales et morales, jusqu'aux actes de ses dernières assemblées et aux écrits de ses derniers docteurs, qu'un long développement de la vérité, semblable, dit son fondateur, au grain qui mûrit ou à la pâte qui fermente (Luc, XIII, 19-21)... Même sous le christianisme, la vérité a eu ses progrès et son développement. Ses premiers docteurs connaissaient toutes les vérités que nous connaissons ; mais ils ne connaissaient de ces vérités que ce qui était nécessaire au temps où ils vivaient, et nous connaissons de plus ce qui est nécessaire au nôtre... La vérité est, comme l'homme et comme la société, un germe qui se développe par la succession du temps et des hommes, toujours ancienne dans son commencement, toujours nouvelle dans ses développements successifs [1]. » N'avons-nous pas vu, dans ces dernières années, un

(1) *Législation primitive*. OEuv. compl. T. Ier, p. 1197, *en note*, et p. 1200. Edit. Migne, 1859.

docteur célèbre, à peine entré dans l'Eglise, publier, aux applaudissements du monde catholique, un livre remarquable sur l'*Histoire du développement de la doctrine chrétienne*[1] ?

Nous pouvons nous dispenser de pousser plus loin une controverse qui n'offre ici qu'une importance secondaire. Pour les hommes qui jugent les faits à la lumière du bon sens, la question consiste à savoir, non pas si les dogmes chrétiens sont immuables, mais s'ils sont hostiles au progrès et incompatibles avec le développement de la civilisation. C'est sur ce terrain qu'il faut porter la controverse.

Au lieu d'imposer à l'homme l'obligation de s'endormir dans une lâche et coupable indifférence, le christianisme lui ordonne de s'élever sans cesse vers l'idéal le plus noble, le plus beau, le plus sublime et le plus pur que la raison soit capable d'imaginer ; il lui dit : « Sois parfait, car ton père céleste est parfait[2] ! » Comme complément de cet admirable précepte, l'Évangile condamne tous les vices et recommande la pratique de toutes les vertus. Il flétrit l'injustice, la débauche, la paresse, la cruauté, la haine, la calomnie, la fraude, la violation des lois, la convoitise du bien d'autrui, la désobéissance à l'autorité légitime. Il exalte la justice, la bienfaisance, la générosité, la chasteté, l'amour du foyer domestique, le respect du pouvoir et des lois, le dévouement absolu

(1) C'est sous ce titre que Jules Gondon a publié la traduction française du livre de M. Newman. Le titre primitif était *Essai sur le développement*, etc. (Voy. d'autres détails à l'*Appendice*, Litt. *O*.)

(2) Voy. ci-dessus, p. 62.

à tous les devoirs du fils, du père, de l'époux, du maître, de l'homme et du citoyen. Il fait de la perfection le but de la vie! Comment cette noble doctrine serait-elle incompatible avec le progrès de l'humanité? Est-ce que le perfectionnement des individus n'amène pas nécessairement l'amélioration des familles, des cités, des nations, de l'espèce tout entière? Le christianisme n'est pas plus incompatible avec le développement normal de la civilisation, avec le progrès réel, que l'harmonie n'est incompatible avec l'art, l'ordre avec le travail, la lumière avec la nature. Autant vaudrait nier l'influence bienfaisante et féconde des rayons du soleil, parce que l'astre qui les projette, restant toujours le même, refuse d'abandonner la place qu'il occupe dans les tourbillons célestes!

Il n'est pas vrai que le christianisme soit l'ennemi du travail et de l'aisance, le culte de l'indifférence et de l'apathie, l'apothéose de la douleur et de la misère. Ses livres sacrés, ses traditions, ses préceptes, ses pratiques, son histoire tout entière proteste contre cette accusation imaginée par l'ignorance prétentieuse du XVIIIe siècle.

Qu'est-ce que l'industrie dans sa puissance la plus étendue, dans son acception la plus glorieuse? C'est la recherche, la découverte et l'exploitation de toutes les richesses que la terre renferme dans ses entrailles; c'est l'asservissement de la matière aux ordres de l'intelligence; c'est la conquête du globe par le génie de l'homme. Or, c'est là précisément la destinée glorieuse que le christianisme assigne au travail des

générations humaines ! Après avoir raconté la création du premier couple, l'auteur inspiré de la Genèse place les paroles suivantes sur les lèvres de Dieu même : « Croissez, multipliez..., *et assujettissez la terre*[1] ! » Et lorsque, après une longue série de siècles, un roi prophète fixa sa pensée sur cette première page de notre histoire, il s'écria comme Moïse : « Dieu a donné à l'homme la puissance sur toutes les choses de la terre[2] ! » Qu'on nous montre un économiste, un philosophe, un historien, un législateur qui accorde à l'industrie un champ plus vaste, un rôle plus grand, une perspective plus brillante. Loin de favoriser la paresse et l'indifférence, le christianisme fait du travail une loi divine qui pèse sur tous, depuis le simple fidèle jusqu'au pontife suprême, depuis le dernier des artisans jusqu'au chef du plus puissant des Empires[3].

On disait jadis de la science et de l'art ce qu'on dit maintenant de l'industrie et de la richesse.

Sur le terrain de la science, les préjugés ont disparu des régions supérieures du monde intellectuel. Relevant le gant jeté par leurs antagonistes, les chrétiens ont répondu par toute une série de brillants travaux sur les services immenses rendus par leurs coreligionnaires à toutes les branches des connaissances humaines ; bien plus, ils ont mis eux-mêmes la main à l'œuvre, et aujourd'hui il n'existe pas une carrière scientifique où ils ne comptent avec orgueil

(1) *Crescite et multiplicamini, et replete terram, et subjicite eam.* (Gen., I, 28.)

(2) *Ecclesiastic.*, XVII, 3.

(3) Voy. les preuves ci-dessus, pp. 60 et 61.

une pléiade de représentants illustres. Sur le terrain de l'art, ils n'ont plus même à formuler une protestation. Ce n'est pas un des leurs, c'est M. Pelletan qui s'écrie, à l'aspect des splendeurs du culte catholique : « La maison de Dieu, toujours palpitante et sonore, pleine de vagues ténèbres et de mystérieux murmures, convoque à sa vaste hospitalité et réunit autour de son sanctuaire toutes les voix de l'art, toutes les voix de glorification, la musique, la peinture, l'orfèvrerie, la sculpture [1]. »

Quand on s'adresse aux hommes supérieurs dont l'intelligence n'est pas égarée par les passions du moment, on n'en rencontre pas un seul qui, au milieu des merveilles de la civilisation moderne, ne sente au fond de l'âme quelque chose qui ressemble à une terreur secrète. Lorsqu'ils jettent un coup d'œil même superficiel sur les sociétés les plus brillantes du XIXe siècle, ils aperçoivent partout le désordre à côté de l'harmonie, l'ombre à côté de la lumière, le désespoir à côté de l'espérance. Au sommet, ils découvrent une soif insatiable de jouissances matérielles, une avidité qui ne respecte ni l'humanité ni la justice, une ambition qui ne connaît ni limites ni obstacles, une tendance fatale à déifier l'or et la force, une décadence visible des idées morales, un égoïsme monstrueux qui se place au-dessus de l'honneur et des lois. A la base, ils trouvent avec effroi des passions cupides, des haines sauvages, des rancunes implacables, des éléments d'anarchie en fer-

(1) *Profession de foi du dix-neuvième siècle*, 3e édit., p. 247.

mentation, des impatiences prêtes à secouer le joug des lois, et, par-dessus tout, une envie immense et universelle qui présage des catastrophes prochaines. Ils croient au progrès ; ils ont confiance dans l'énergie des races européennes ; mais ils avouent qu'il manque à la civilisation moderne quelque chose de stable, de fixe, de régulier, de permanent, qui rallie toutes les volontés et se place au-dessus de toutes les dissidences.

Ce qui manque, ce sont les idées chrétiennes ! Supposez un instant que le christianisme ait reconquis son empire sur les masses, et aussitôt vous verrez disparaître tous les problèmes sociaux qui effraient l'économiste, le jurisconsulte, le philosophe et l'homme d'État. La société moderne conserve toutes ses lumières et toutes ses conquêtes ; les mêmes perspectives restent ouvertes à son activité brûlante ; mais elle se trouve débarrassée, comme par enchantement, de tous les germes d'anarchie qui la minent, de tous les ulcères qui se cachent sous les vêtements splendides de l'industrie et de la science. La corruption morale, qui n'est pas incompatible avec le progrès scientifique et littéraire, trouve un frein et perd ses proportions redoutables. L'existence du mal dans le monde cesse d'être un mystère et ne provoque plus ces théories à la fois absurdes et dangereuses qui feront l'objet de la pitié des générations futures. L'homme, connaissant son origine et son but, travaille avec la certitude de la récompense, et la génération présente, heureuse de préparer le bonheur des races futures, renonce au désir de précipiter le

char du progrès dans l'abîme des utopies révolutionnaires. Le progrès n'est plus le mépris de tout ce qui existe, la haine de tout ce qui s'élève, l'envie sauvage de tout ce qui brille au-dessus de la foule. Les convictions fortes et les idées viriles rentrent dans les âmes énervées par le culte du sensualisme. Le progrès intellectuel et moral marche en première ligne. On ne voit plus cette âpre cupidité qui saisit l'enfant au sortir du berceau et appauvrit, par des travaux excessifs, le sang de toutes les classes inférieures des villes industrielles. La déification de la matière et de la force s'évanouit comme un rêve. La liberté perd tous ses dangers. L'ordre, la confiance, l'espoir et l'harmonie règnent dans toutes les sphères de la vie et du travail. Le monde des âmes a son soleil comme le monde des corps.

C'est ici surtout que se manifeste la sagesse divine du précepte évangélique : « Cherchez premièrement le règne de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît[1]. »

Et que les hommes imbus des préjugés antireligieux du dernier siècle se rassurent ! Qu'ils ouvrent les annales de l'histoire, sans prévention, sans haine, sans esprit de secte, et qu'ils se demandent où sont les travaux, les institutions, les conquêtes, les gloires de l'humanité, dont le christianisme ait comprimé l'essor ou contrarié les tendances légitimes. La réponse ne sera pas douteuse ! S'ils portent leurs investigations dans le domaine des lettres, ils trouveront

(1) Matth. VI, 33.

les monastères devenant l'asile des trésors intellectuels du monde, les moines transcrivant et répandant les chefs-d'œuvre de la civilisation païenne, les écoles maintenues et multipliées à côté des cathédrales, la science et la poésie ressuscitant à l'ombre du sanctuaire, les Universités fondées par les papes, et enfin, à la suite des efforts incessants de toute une série de générations laborieuses, les siècles de Léon X, de François Ier, de Louis XIV ! S'ils font pénétrer leurs regards dans la sphère radieuse et infinie des beaux-arts, ils apercevront, depuis le Tage jusqu'à la Vistule, depuis le littoral de la Sicile jusqu'aux extrémités de la Norwége, des milliers de monuments splendides dont le génie du catholicisme a doté le sol de l'Europe ; ils verront rayonner dans tous les musées, dans tous les palais, dans tous les temples, les noms d'une glorieuse pléiade d'artistes chrétiens : Murillo, Rubens, Van Dyck, Holbein, Raphaël, Tîtien, Véronèse, Michel-Ange ! S'ils désirent savoir jusqu'où peuvent s'élever la vigueur de l'intelligence, l'éclat du savoir, la puissance de la parole et les nobles témérités du génie, ils s'inclineront avec respect devant les œuvres immortelles de Copernic, de Galilée, de Newton, de Leibniz, de Bossuet, de Malebranche, de Pascal, tous chrétiens fervents en même temps que savants illustres. S'ils cherchent des exemples de dévouement, d'honneur, de probité, des modèles de courage civique et d'indomptable valeur guerrière, ils en trouveront chez tous ces magistrats profondément catholiques des communes du moyen âge, qui bravaient les empereurs et les rois, domp-

taient les factions turbulentes et mouraient sur les champs de bataille pour défendre l'indépendance et les libertés de la cité ! S'ils veulent remonter aux origines du droit constitutionnel des siècles modernes, ils découvriront le souffle de la religion et la main des évêques dans les titres d'affranchissement des nations les plus puissantes. Quand Jean-sans-Terre gratifia le peuple anglais de la *Grande Charte* qui forme, aujourd'hui encore, la base du droit public de la Grande-Bretagne, il eut soin de dire qu'il brisait les chaînes de la nation pour honorer Dieu et l'Église : *Ad honorem Dei et exaltationem sanctæ ecclesiæ*. Et d'où lui venait cette pensée généreuse ? Agissait-il par le conseil de ses barons, de ses magistrats, de ses compagnons d'armes ? Non : *Per consilium venerabilium patrum nostrorum Stephani, Cantuariensis archiepiscopi, totius Angliæ primatis et S. Romanæ Ecclesiæ cardinalis ; Henrici Dubliniensis, archiepiscopi; Petri Wintoniensis, Jocelini Bathoniensis... episcoporum, et magistri Pandulphi, domini papæ subdiaconi et familiaris.* Après six siècles de luttes incessantes et de progrès dans tous les genres, la Grande-Charte est toujours la pierre fondamentale de la liberté anglaise [1] !

Les mêmes faits se révèlent dans toutes les car-

(1) « Tout ce qui a été obtenu depuis, dit Hallam, n'est que la confirmation et le commentaire de cette charte ; et si toutes les lois postérieures venaient à disparaître tout à coup, elle nous conserverait encore ces traits hardis qui distinguent une monarchie libre d'une monarchie despotique. » (*L'Europe au moyen âge ;* trad. de Borgers, T. III, p. 185, édit. de Brux. 1840.)

Voy. le texte de la Grande Charte dans l'*Historia major* de Mathieu Paris, p. 255 et 256, éd. de Londres, 1640.

rières et dans toutes les directions. Le christianisme se concilie avec tous les progrès parce qu'il répond à tous les besoins et suffit à toutes les aspirations légitimes. Aussi importe-t-il de remarquer qu'on ne trouve pas dans l'histoire des religions ces progrès magnifiques et continuels qui font l'ornement et le charme de l'histoire des institutions, des idées, de l'industrie et des arts. En dehors du judaïsme et du christianisme, on ne rencontre que des rêves, des aberrations morales, des théories incohérentes, des superstitions chaque jour plus grossières. Il n'est pas un fait historique qui se présente avec le même caractère de permanence, d'évidence et d'universalité. C'est en vain que, parmi d'innombrables erreurs, les unes plus ridicules que les autres, on va choisir dans les codes religieux de l'Asie quelques sentences morales et quelques préceptes sublimes : le lecteur qui ne se contente pas d'un petit nombre de lignes habilement choisies et artistement groupées, mais qui s'impose l'obligation de lire le code entier, s'aperçoit aussitôt que le soi-disant progrès se borne à quelques fragments de la religion primitive noyés dans un vaste amas de prescriptions bizarres et de pratiques absurdes. Au lieu de découvrir des richesses nouvelles créées par le génie religieux de l'humanité, il ne trouve que des débris échappés au naufrage des croyances antérieures.

Quand on étudie les annales de l'espèce humaine sans prévention et sans esprit de système, c'est le monothéisme, et non pas le fétichisme qu'on découvre dans le culte religieux des premières familles. Partout

les croyances s'altèrent et se corrompent à mesure qu'on s'éloigne de l'époque primitive. L'idolâtrie qu'on rencontre chez toutes les nations du monde ancien, les Juifs seuls exceptés, ne fut pas un progrès, mais une corruption de la foi primordiale. Dans l'Inde, le Brahmanisme n'a fait que dégénérer[1]. Le Bouddhisme, qui a eu la gloire de briser la caste, n'a pas suivi le mouvement du progrès dans les vastes domaines soumis à son influence ; au lieu d'élever ses dogmes et de purifier sa morale, il est descendu à un degré d'abaissement tel qu'un orientaliste célèbre a pu s'écrier à juste titre : « La plume se refuse à transcrire des doctrines aussi pitoyables[2]. » Aux confins de l'Asie, dans l'empire immense des Chinois, les erreurs s'ajoutent aux erreurs, les superstitions aux superstitions, au point qu'on a peine à reconnaître dans les pratiques modernes quelques restes des préceptes de Confucius et de Lao-tseu. En Perse, les doctrines relativement supérieures du Zend-Avesta s'obscurcirent et s'altérèrent d'âge en âge, jusqu'à l'invasion du Mahométisme. En Égypte, la nation tout entière, à l'exception d'un petit nombre d'initiés, passa du monothéisme aux aberrations les plus grossières, à l'idolâtrie la plus dégradante, à l'adoration des animaux[3]! Dans cette Grèce si polie, si fière de sa civi-

(1) Les défenseurs les plus énergiques du progrès dans l'ordre religieux en font eux-mêmes l'aveu. (V. Laurent, *Hist. du droit des gens*, t. Ier, p. 166).

(2) Burnouf, *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*, p. 558.

(3) Voy. à l'*Appendice*, litt. *C*.

lisation, si grande par ses progrès dans tous les genres, les antiques et nobles doctrines d'Orphée s'altérèrent de siècle en siècle, et l'on vit les philosophes les plus illustres, au milieu des splendeurs des lettres et des arts, offrir des sacrifices à un Jupiter incestueux, à une Vénus adultère ; on vit tous les crimes, divinisés par les passions populaires, prendre successivement leur place parmi les immortels de l'Olympe. Tandis que l'histoire des institutions civiles est celle de leurs progrès, l'histoire des religions est celle de leur décadence. Dans toute l'étendue du monde ancien, un seul peuple conserva le dépôt de la religion primitive, jusqu'au jour où le *Désiré des nations* vint développer et compléter les promesses divines.

Les choses ne se sont pas autrement passées depuis la première prédication de l'Évangile. Les païens de l'Afrique, de l'Amérique et de la haute Asie n'ont pas trouvé des dogmes plus sublimes, des pratiques plus rationnelles, des notions morales plus pures, depuis le jour où la civilisation européenne est venue frapper à la porte de leurs cabanes. Qu'est-ce que le Coran vis-à-vis de l'Évangile, sinon un assemblage informe de christianisme, de judaïsme et de superstitions arabes? Que voyez-vous au cœur même de l'Europe, dans la capitale de cette France si justement fière des prodiges qu'elle a accomplis dans toutes les carrières accessibles à l'activité de l'esprit humain? Quelle est la religion nouvelle destinée à remplacer le christianisme? A force de méditations et de travail, les hommes qui se proclament les hérauts du progrès en sont venus aux rêves des brahmanes,

aux conjectures de Pythagore,... à la métempsycose[1].

Que dire maintenant aux chrétiens qui, joignant ici leur voix à celle de leurs adversaires, affirment à leur tour que la doctrine du progrès continu est la négation des croyances et le renversement de la morale du christianisme?

Sans doute, parmi les principes et les idées qu'on invoque à l'appui de la théorie du progrès indéfini, il en est plusieurs que le chrétien doit repousser à la fois au nom de la raison et au nom de l'Évangile. Il ne peut pas admettre que le progrès consiste dans la sanctification de toutes les passions et la réhabilitation de toutes les convoitises; il ne peut pas assigner pour but final à l'espèce humaine la jouissance illimitée des richesses; il ne peut pas placer le progrès intellectuel et moral dans une région inférieure à celle du progrès matériel; il ne peut accueillir ni le panthéisme de certaine école allemande, ni la métempsycose de certaine école française; appuyé sur l'histoire et sur l'expérience, aussi bien que sur les traditions de l'Église, il ne peut introduire dans la sphère des vérités divines cette mobilité incessante

(1) Telle n'est pas l'histoire des religions, quand on l'écrit suivant les exigences d'une théorie préconçue et avec le secours exclusif de l'imagination; mais telle est l'histoire qui résulte des documents contemporains, des monuments irrécusables légués par les siècles, des souvenirs déposés dans la tradition universelle. Il nous serait facile d'invoquer, à l'appui de chaque ligne des pages précédentes, toute une série d'autorités imposantes. Nous nous contenterons de citer ici un livre publié en Belgique : *Coup d'œil sur la théorie rationaliste du progrès en matière de religion*, par M. le professeur Lefebve. Louvain, 1856, in-8.

qui fait le caractère distinctif des œuvres humaines. Mais toutes ces erreurs, qu'on trouve chez les poëtes et non pas chez les économistes sérieux, n'ont aucun rapport avec l'essence de la grande doctrine du progrès. On ne condamne pas la jurisprudence, parce que ses enseignements ont été altérés par l'erreur et obscurcis par les passions. On ne flétrit pas la théologie, parce que quelques-uns de ses adeptes y ont mêlé des systèmes hétérodoxes. Il serait temps qu'on procédât avec le même esprit d'équité à l'égard de l'économie politique et de la philosophie de l'histoire.

Ce qui est de l'essence de la théorie du progrès, c'est l'amour de l'humanité ; c'est la glorification du travail que la loi divine impose à l'homme ; c'est l'extension du règne du droit et de la justice dans les rapports sociaux ; c'est l'amélioration de la condition morale et matérielle du grand nombre ; c'est l'influence chaque jour plus grande des lumières de la science ; c'est la Providence toujours présente et active sur le théâtre de l'histoire ; c'est la conquête du vaste domaine que Dieu même a signalé à l'ambition légitime de notre race, quand il a dit à nos premiers parents : « Croissez et multipliez, et assujettissez la terre[1] ! » Tout le reste se compose d'aspirations vagues, d'idées contradictoires et de doctrines inconciliables, au sujet desquelles, au point de vue des intérêts exclusivement sociaux, le chrétien et le rationaliste sont libres de conserver leur foi et leurs prédilections particulières. Le représentant le plus

(1) *Genèse*, I, 28.

brillant de la théorie rationaliste du progrès en fait lui-même l'aveu, quand il s'occupe des conditions de la vie future. Il veut qu'on se contente de la croyance à l'immortalité de l'homme, sans s'attacher à savoir sous quelle forme et sur quelle scène il doit revivre ; il demande que, sous ce rapport, on laisse à chaque école ses convictions personnelles et ses libres allures[1]. Dans la sphère de l'économie politique, on peut en dire autant des évolutions de l'*absolu,* de la mobilité des dogmes, de la barbarie primitive et d'une foule d'autres erreurs que nous avons eu l'occasion de signaler. Il en résulte que le chrétien, loin d'avoir besoin de nier la théorie du progrès, la possède d'une manière plus sûre et plus complète, parce que, aux vérités scientifiques et historiques qui la constituent, il ajoute les vérités religieuses qui lui font connaître la nature et l'origine, la marche et la destinée finale de l'humanité[2].

Mais, répondra-t-on, l'homme est une créature déchue, et le travail est une peine. Dieu n'a-t-il pas dit à Adam : « Tu travailleras à la sueur de ton front[3] ?»

(1) *Profession de foi du XIXe siècle*, pp. 373 et suiv.

(2) C'est en se plaçant à ce point de vue, que l'un des hommes d'Etat les plus éminents de la Belgique a dit avec autant d'éloquence que de raison : « Vous prétendez que la connaissance de cet ordre nouveau et supérieur de faits (du dogme) doit mettre obstacle au progrès des sciences humaines? Quel renversement d'idées! Nous savons ce que vous savez, mais nous savons de plus ce que malheureusement vous ignorez. Vous avez, comme nous, la boussole des sciences humaines, mais nous avons de plus que vous cette autre boussole reçue de Dieu, pour nous diriger dans l'exploration hardie de la vaste mer qui unit les deux mondes de la science et de la foi (Lettre de M. Ad. Dechamps. *Emancipation* du 15 mars 1856).»

(3) Genèse, III, 17.

Comment concilier cette déchéance avec un système qui tend à faire de l'homme une sorte de divinité terrestre, trônant dans une région supérieure à toutes les douleurs et à toutes les passions?

Ici encore on confond la théorie du progrès avec les exagérations et les rêves de quelques-uns de ses propagateurs.

Il existe des utopistes qui prétendent que le jour viendra où, dans la réalité comme dans la langue, le travail et le plaisir seront synonymes pour l'humanité régénérée. Mais telle n'est pas l'opinion de l'immense majorité des économistes, des historiens et des philosophes qui se sont occupés des destinées futures des peuples civilisés. « Qu'il soit possible, avons-nous dit ailleurs, de rendre certains travaux industriels moins repoussants et plus salubres qu'ils ne le sont en ce moment, il y aurait folie à le contester. Les progrès de la science auront pour résultat de diminuer la tâche du manœuvre ; en même temps l'extension de l'instruction et l'habitude des égards réciproques relèveront le prolétaire à ses propres yeux et à ceux des autres : mais, quelles que soient les merveilles qu'on réalise dans cette double sphère, le travail sérieux exigera toujours une régularité, une constance, et surtout une dépense de forces, qui ne permettront jamais de l'assimiler au plaisir. D'un autre côté, le travail tant soit peu important réclame le commandement d'une part, l'obéissance de l'autre, et par conséquent de la contrainte. Sous tous ces aspects, les fonctions industrielles ne seront jamais attrayantes[1].»

(1) *Le Socialisme depuis l'antiquité*, t. II, p. 304

Dans l'économie morale du christianisme, le travail est une peine; mais cette peine peut être adoucie par le travail même, à mesure que l'homme approche de cet *assujettissement de la terre* dont le Créateur lui-même, parlant au premier couple, fit concevoir le désir à la race humaine. Il n'est écrit nulle part que le travail sera éternellement le même et toujours également pénible. Espérer l'amélioration du sort des classes les plus nombreuses, hâter la réalisation de cette espérance par ses travaux et par ses veilles, applaudir à toutes les tentatives dirigées vers ce noble but, n'est-ce pas une pensée éminemment chrétienne? La doctrine du progrès sainement entendue n'exige rien de plus.

D'autres utopistes ont imaginé des sociétés chimériques, où toutes les passions deviennent inoffensives et où le mal, vaincu par la science, n'est plus qu'un mythe enseveli dans l'histoire des civilisations imparfaites. Mais telle n'est pas, encore une fois, l'opinion des défenseurs les plus énergiques de la théorie rationaliste du progrès. Ils nient si peu l'existence du mal dans le monde que, dans leur impuissance à l'expliquer, ils ont exhumé les rêveries d'Origène sur la préexistence des âmes et leur corruption dans une vie antérieure! L'homme aura toujours des instincts vicieux à combattre, des passions à vaincre, des tentatives criminelles à réduire à l'impuissance; il aura toujours un corps de chair, et ses pieds ne cesseront pas de fouler la terre. L'humanité conservera ses faiblesses, comme la mer conservera ses écueils et ses tempêtes; elle subira toujours l'hu-

miliante loi de ce double attrait déjà signalé par les poëtes du paganisme :

Vim sentit geminam paratque incerta duobus[1].

Mais cette triste vérité ne s'oppose en aucune manière à l'espoir généreux du savant qui, l'œil fixé sur l'avenir, voit dans le progrès moral le compagnon et le guide du progrès matériel. Si le vice devait toujours exercer le même empire sur l'intelligence et le cœur des peuples, s'il devait rester éternellement le même dans son intensité et dans son étendue, comment expliquerait-on les efforts et les sacrifices que l'Église a prodigués, pendant plus de dix-huit siècles, pour hâter, sur tous les points du globe, l'amendement moral de toutes les classes de la grande famille humaine? S'il existe des remèdes pour les maladies du corps, il en existe aussi pour les infirmités de l'âme. Pourquoi ces derniers ne deviendraient-ils pas plus abondants et plus efficaces, à mesure que la science et le travail triompheront de l'ignorance et de la misère? Ici encore nous avons vainement cherché une incompatibilité quelconque entre le progrès et le christianisme. Par cela seul que le progrès est possible, le chrétien est obligé d'y contribuer dans la mesure de ses forces. Ne doit-il pas aimer ses frères et leur fournir, autant qu'il dépend de lui, le moyen de s'élever vers Dieu par la pratique de la vertu?

Au milieu de cet admirable épanouissement des

(1) Ovide, *Metam.*, l. VIII, v. 472.

sciences religieuses qui distingue les premières années du règne de Louis XVIII, deux hommes de génie, qui furent toujours des enfants dévoués de l'Eglise, surent allier à la foi la plus fervente la confiance la plus illimitée dans le perfectionnement progressif de l'humanité.

Après avoir vigoureusement combattu les aberrations religieuses et morales de Condorcet, le vicomte de Bonald déclare qu'il est d'accord avec cet écrivain sur un point important, *la perfectibilité indéfinie de l'homme*. Malgré ses prédilections hautement avouées pour les institutions et les mœurs du passé, il signale les dangers de toute nature qui seraient les résultats inévitables d'une résistance aveugle aux aspirations légitimes du monde moderne. « Ceux, dit-il, qui... sont prêts à s'élever contre toute pensée d'amélioration sociale, ne font pas attention que cette idée de perfectionnement de la société est depuis longtemps, dans toute l'Europe civilisée, l'idée la plus universelle et la plus dominante ; et que la nature, ou plutôt son auteur, qui veille à la conservation de la société, lui en a inspiré le désir au moment que la dépravation des mœurs et surtout des doctrines lui en fait éprouver le besoin. C'est à ce besoin qu'il faut attribuer toutes les innovations tentées par les gouvernements, toutes les révolutions faites par les peuples, tous les systèmes d'amélioration imaginés par les beaux-esprits. Je dis plus : toutes les sociétés glissent sur une pente rapide sur laquelle il leur est impossible de s'arrêter, et elles seront de chute en chute entraînées au bien ou au

mieux par les révolutions, si elles ne s'y laissent pas conduire par la raison. » Convaincu de la puissance souveraine du bien et de l'impuissance finale du mal, il ne redoutait pas le triomphe des erreurs et des injustices qui s'étaient glissées dans la législation contemporaine. « La force, l'indépendance, *le perfectionnement en tout genre,* disait-il, sont, dans la société religieuse et politique, les fruits nécessaires de la constitution... Les hommes ne peuvent empêcher la marche éternelle et nécessaire des choses; car, si le législateur politique ou religieux, se trompant dans son objet, établit un principe différent de celui qui naît de la nature des choses, la société ne cessera d'être agitée jusqu'à ce que le principe soit détruit ou changé et que l'invincible nature ait repris son empire. » Spectateur et victime d'une révolution qui avait ébranlé l'ordre européen jusque dans ses fondements, il voyait dans ce grand cataclysme politique et religieux le triomphe momentané des passions humaines, « devenant dans les mains de l'Ordonnateur suprême *un moyen de perfectionner la société.* » Plein de confiance dans la force d'expansion des vérités religieuses et sociales, le cœur tranquille, le front calme et l'œil fixé sur l'avenir, il s'écriait : « Les révolutions, qui sont les grands scandales de la société, ramènent au bien, car il n'y a que le bien de nécessaire. Dans une révolution, les hommes, fatigués de marcher, voudraient s'arrêter au moins mal qu'ils prennent pour le bien et qu'ils regardent comme un lieu de repos. *Marche,* leur crie la nature, qui ne tient pas compte de leurs fatigues

et qui n'a placé le repos qu'au terme, *à la perfection*[1] ! »

Le comte de Maistre accueillait avec bonheur ces doctrines et ces espérances de son noble émule. De même que celui-ci, il parle sans cesse du règne éphémère de l'erreur, des passions, des préjugés, de la tyrannie et du crime. « Le remède, dit-il, naît de l'abus, et le mal, arrivé à un certain point, s'égorge lui-même... Les irrégularités produites par l'opération des agents libres viennent se ranger dans l'ordre général... Il faut qu'à la fin le salut l'emporte, et pour accélérer cette œuvre universelle, *dont l'attente fait gémir tous les êtres*, il suffit que l'homme veuille... Il n'y a point de hasard dans le monde, et même, dans un sens secondaire, il n'y a point de désordre, en ce que le désordre est ordonné par une main souveraine qui le plie à la règle et le force de concourir au but[2]. »

Les idées généreuses de ces penseurs illustres forment un contraste étrange avec les cris de détresse que des économistes, qui se disent chrétiens, ne cessent de pousser à l'aspect du développement progressif de la richesse générale au sein des sociétés modernes. Ils ne savent donc plus que la faim est

(1) Voy. *Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société*. OEuv. compl., T. Ier, p. 739, 122 et 715. *Du perfectionnement de l'homme*, T. II, p. 198. *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social*, T. Ier, p. 859. *Législation primitive*, T. Ier, p. 1198 *en note*.

(2) Voy. *Principes générateurs des constitutions politiques*, p. 200. *Soirées de S.-Pétersbourg*, T. II, p. 164. *Considérations sur la France*, p. 14 et 127. Edit. de Bruxelles, 1852-1853.

mauvaise conseillère ! S'ils jetaient un seul regard sur la statistique des tribunaux criminels et des maisons de prostitution, ils en verraient ressortir, avec des proportions effrayantes, la vérité de l'ancien proverbe qui dit que la misère dégrade à la fois les âmes et les corps ! La moralité des masses s'accroîtra, les crimes deviendront plus rares, les enseignements de la religion trouveront un accès plus facile, à mesure que les privations, la détresse, le désespoir, les pleurs des enfants et les angoisses des mères cesseront de venir en aide aux séductions de l'or semé par la main du vice. L'Église, que ces nouveaux docteurs compromettent par leurs exagérations, a toujours partagé cette espérance des âmes généreuses. Depuis le jour où elle est sortie des catacombes, elle se montre avec un glorieux cortége d'institutions et de lois destinées à combattre la misère dans tous ses replis et sous toutes ses formes. L'Évangile ne condamne pas plus les richesses que le travail ; mais il veut que le travail tienne compte des droits de tous et que le riche n'ait pas un cœur d'airain pour ses frères. Il n'est pas l'apothéose de la misère ; mais il exige que le pauvre soit aidé, consolé, respecté par tous, à condition qu'il respecte lui-même les prérogatives et les avantages légitimes des classes supérieures. Ce n'est pas aux richesses, mais à l'abus des richesses que s'adressent les malédictions dont les socialistes ont tant abusé pour établir une prétendue identité entre le christianisme et le communisme. Ce que l'Évangile condamne, c'est cette âpre soif de l'or qui n'écoute aucune plainte et ne recule devant

aucun scandale, quand il s'agit de grossir les trésors de l'avare ou d'alimenter les sources du vice ; c'est ce luxe effréné qui gaspille en dépenses folles le capital que réclament le travail et le bien-être des générations futures ; c'est cette préoccupation exclusive des intérêts matériels qui rejette les intérêts intellectuels et moraux au dernier plan, parmi les choses secondaires ou indifférentes. Puisque le travail nous est imposé par la loi de Dieu, comment la richesse, qui est le fruit du travail, pourrait-elle être une iniquité ? Quel mal y a-t-il à ce que les ressources croissantes du corps social viennent en aide aux soins ingénieux et touchants de la charité [1] ?

Quelques publicistes se plaisent à parler des ressemblances qu'ils croient apercevoir entre le XIXe siècle et l'ère ignoble des Césars romains. Ils comparent les efforts de l'Église à ceux des pontifes païens qui voulaient retenir au pied des autels antiques les générations prêtes à passer dans les temples du culte nouveau. Ils établissent un parallèle ingénieux entre les passions des contemporains de Dioclétien et les vices des contemporains de Napoléon III, et ils en concluent que la religion du XIXe siècle va subir le sort de celle du IVe [2]. Que les chrétiens se gardent d'ajouter foi à ces prophéties sinistres ! Le paganisme devait trembler d'effroi, parce qu'il avait en face de lui un culte sublime dont tous les dogmes et tous

(1) Voy., pour la richesse et la pauvreté, dans l'économie du christianisme, *le Socialisme depuis l'antiquité*, t. Ier, pp. 77 et suiv.

(2) M. Laurent émet, en Belgique, une opinion de ce genre, dans son *Histoire du droit des gens*, t. V, p. 11.

les préceptes trouvaient un écho dans les profondeurs intimes de la nature humaine. La religion de la volupté, de la matière et de la terreur courbait la tête devant la religion de l'esprit, de la vertu, du dévouement et de la fraternité universelle. Le même rôle appartient-il au christianisme? Où est la religion supérieure qui doit régénérer le monde moderne? Regardez à tous les coins de l'horizon, pénétrez dans toutes les écoles, placez-vous au pied de toutes les chaires, interrogez tous les coryphées du progrès : vous ne trouverez que les *évolutions de l'absolu* et la... métempsycose! Après trente années de travaux et de luttes, les adversaires du dogme chrétien sont forcés de répéter aujourd'hui le cri de détresse poussé par M. Michelet au commencement de 1831 : « L'autel a perdu ses honneurs; l'humanité s'en éloigne...; mais, je vous en prie, oh! dites-le-moi, si vous le savez, s'est-il élevé un autre autel[1]? »

Depuis trois siècles, les défenseurs du christianisme ont victorieusement répondu à toutes les objections de ses adversaires. Chaque science nouvelle leur a fourni un large contingent de preuves, et, à l'heure où nous écrivons, le premier témoignage qui s'élève des ruines de Ninive, exhumées par les efforts réunis de l'Angleterre et de la France, est une confirmation

(1) *Introduction à l'histoire universelle*, p. 34 (3e édit., Paris, Hachette, 1843). — Un peu plus loin, M. Michelet, toujours en proie aux tortures du doute, s'écrie : « ... Dans quelle agonie de désespoir tombera ce monde orphelin? Demandez à l'infortuné Byron!... Que devient la cité universelle et divine dont la charité chrétienne vous avait donné le pressentiment, et que vous aviez promis de réaliser ici-bas (p. 101 et 104)? »

éclatante de la vérité historique de la Bible ! Au lieu de désespérer de l'avenir et de redouter les progrès de l'humanité, nous aimons à devancer de nos vœux l'heure d'une *Renaissance* religieuse qui sonnera au sein de l'éclat d'une civilisation supérieure. Nous disons avec le premier philosophe chrétien du siècle : « Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin... Le genre humain ne peut demeurer dans cet état... Attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie : l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée, et peut-être existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux et mettra fin au XVIIIe siècle qui dure toujours ; car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier comme les siècles proprement dits [1]. »

Mais quand même cet espoir ne dût pas se réaliser, il est un point sur lequel les chrétiens et les rationalistes peuvent et doivent se mettre immédiatement d'accord. Que les uns et les autres travaillent avec la même ardeur au progrès des institutions, des mœurs et des idées, c'est-à-dire, à l'accroissement du bonheur et de la dignité de leurs frères ; qu'ils mettent une noble rivalité à déraciner les abus, à combattre le vice, à renverser les barrières inutiles qui s'opposent au développement légitime des facultés de l'homme ; qu'ils apportent leurs travaux, leurs méditations et leurs découvertes au trésor commun qui doit alimenter la vie et les progrès des races futures.

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, pp. 212 et 219 ; édit. cit.

Que les uns disent avec l'Evangile :

Estote perfecti!

et que les autres répondent avec Platon :

Ὅμοιος θεῷ κατὰ τὸ δυνατὸν!

FIN.

APPENDICE.

APPENDICE.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

A.

M. Pelletan jugé par M. Proudhon.

(Page 7.)

La théorie que nous avons analysée se trouve brillamment développée dans les livres suivants de M. Eugène Pelletan : *Profession de foi du XIX siècle* (1857, 3e édit.). *Le monde marche. Lettre à Lamartine* (1857). — Forcé de faire un choix entre les divers systèmes qui se disputent la gloire d'expliquer à la fois les opérations du passé, les travaux du présent et les destinées de l'avenir, nous nous sommes arrêté aux œuvres de l'homme qui, parmi les défenseurs de la théorie rationaliste du progrès, doit être incontestablement placé en première ligne.

Il est vrai que, suivant M. Proudhon, la théorie du

progrès entendue à la manière de M. Pelletan est bonne pour le vulgaire et *le gros* des savants : « Accumulation des découvertes, multiplication des machines, accroissement du bien-être général ;... en un mot, augmentation de la richesse matérielle et morale, et participation d'un nombre d'hommes toujours plus grand aux jouissances de la fortune et de l'esprit : tel est pour eux, à peu de choses près, le progrès[1]. » Aux yeux du célèbre inventeur de l'*anarchie*, tout cela ne nous donne qu'une expression restreinte, une image, un symbole, un produit du progrès ; c'est, dit-il, une notion du progrès qui est philosophiquement sans valeur. M. Proudhon place le progrès dans l'affirmation du mouvement et la négation de l'*absolu*. « Le progrès, dit-il, c'est l'affirmation du mouvement universel, par conséquent la négation de toute forme et formule immuable, de toute doctrine d'éternité, d'inamovibilité, d'impeccabilité, etc., appliquée à quelque être que ce soit ; de tout ordre permanent, sans excepter même celui de l'univers ; de tout sujet ou objet, empirique ou transcendantal, qui ne change point. — L'absolu, au contraire, ou l'absolutisme, est l'affirmation de tout ce que le progrès nie, la négation de tout ce qu'il affirme. C'est la recherche dans la nature, la société, la religion, la politique, la morale, etc., de l'éternel, de l'immuable, du parfait, du définitif, de l'inconvertible, de l'indivis ; c'est, pour me servir d'un mot devenu célèbre dans nos débats parlementaires, en tout et partout le *statu quo*[2]. »

(1) *Philosophie du Progrès. Programme*, p. 23. (Bruxelles, 1853.)
(2) *Ib.* p. 24.

Avec la vigueur habituelle de sa logique, M. Proudhon a poussé à leurs dernières conséquences plusieurs systèmes que nous avons successivement passés en revue.

B.

Le progrès dans l'Inde.

(Page 11.)

A mesure que les patientes recherches des orientalistes révèlent à l'Europe les livres sacrés et les vastes poëmes de l'Inde, on découvre de plus en plus l'inanité des éloges accordés à la civilisation brahmanique par les philosophes et les historiens de l'antiquité.

L'Inde est la patrie par excellence de l'inégalité, de l'immobilité, de l'inertie.

Cependant des hommes sérieux, entraînés par l'esprit de système, affirment que la loi du progrès s'est énergiquement manifestée dans l'Inde comme ailleurs. Ils en trouvent la preuve dans le Bouddhisme et le Mazdéisme.

Sans doute, le Bouddhisme est préférable à la doctrine des brahmanes. Quand Çâkijamouni, six siècles avant l'ère chrétienne, appelait à la vie religieuse tous les hommes de son temps, sans distinction de tribu ou de naissance, il brisait les castes et introduisait dans les religions de l'Orient le grand principe de l'égalité native des hommes. C'était incontestablement un progrès. Mais il ne s'ensuit pas que le Boud-

dhisme lui-même renferme les dogmes, la morale, les pratiques, en un mot, la force vivifiante que requiert un culte propre à favoriser le développement régulier de la civilisation. Pour émettre une telle assertion, il faut n'avoir jamais jeté un coup d'œil sur les nombreux renseignements recueillis par les savants et les voyageurs du XIXe siècle. Où donc se manifeste l'élément de progrès prétendûment déposé dans les rêveries religieuses des Lamas? Suivant les calculs les plus modérés, le Bouddhisme règne sur la conscience de près de deux cents millions d'hommes. Au nord et à l'orient de l'Inde, il exerce son empire sur le Thibet, la Mongolie, la Mandschourie, la Chine, le Tonquin, Siam, la Cochinchine, le royaume d'Ava, la Tartarie et les tribus nomades qui s'avancent jusqu'au Volga. Au midi, il compte des millions de partisans dans l'île de Ceylan, à Java et dans toutes les possessions européennes de l'archipel indien. Est-ce le spectacle d'un progrès incessant, d'une civilisation féconde, que rencontre le regard de l'observateur qui traverse ces vastes territoires? En aucune manière! Ici, l'ignorance et l'abrutissement; là, un despotisme effréné; plus loin, la misère et l'impuissance; partout la résistance de l'inertie à l'introduction d'une civilisation supérieure, partout l'immobilité politique, civile, intellectuelle et industrielle : voilà l'histoire des populations bouddhistes depuis plus de vingt siècles. Il n'en pouvait être autrement. Le bouddhiste ne voit que le vide, l'illusion, l'absence de substance, dans toutes les créatures qui nous environnent. Il place le bonheur suprême dans l'extinction définitive

de l'individualité (*Nirvâna*). Sa philosophie consiste dans l'horreur de l'existence, dans la peur de la souffrance et du travail, dans la glorification du néant. Comment ce quiétisme inerte et cet amour extravagant du nihilisme, accompagnés de quelques pratiques puériles, seraient-ils devenus une doctrine de vie, de force, de progrès, pour les peuples de l'Asie? Loin d'avoir semé le progrès sur son passage, la *bonne loi* elle-même n'a fait que dégénérer. A part quelques préceptes salutaires dont l'Orient n'a jamais complétement perdu le souvenir, la morale des Lamas n'est plus qu'un assemblage informe d'erreurs niaises. Un homme dont personne ne sera tenté de nier la compétence, Burnouf, dit à ce sujet : « La plume se refuse à transcrire des doctrines aussi misérables [1]. »

Ce qu'on a dit de la pureté des dogmes et de la morale des sectateurs d'Ormuzd est plus conforme au témoignage de l'histoire. Néanmoins, ici encore, on a commis des erreurs graves. On est allé jusqu'à comparer le Zend-Avesta à l'Évangile, Zoroastre à Jésus-Christ! Que le lecteur se donne la peine d'ouvrir les livres sacrés de la race zende, et il sera

(1) *Introduction à l'étude du Bouddhisme indien*, page 855. Un savant belge, M. F. Nève, a consacré au Bouddhisme plusieurs publications du plus haut intérêt. Ses conclusions s'accordent à tous égards avec celles de M. Burnouf. (V. *De l'État présent des études sur le Bouddhisme et de leur application*. Gand, 1846, in-8. *Le Bouddhisme, son fondateur et ses écritures*. Paris, 1854.)

Si l'on veut connaître l'état social des sectateurs de Bouddha dans les temps modernes, on n'a qu'à lire l'intéressant *Voyage en Tartarie et au Thibet*, par le P. Huc.

bientôt détrompé. Zoroastre recommande la charité à ses disciples ; mais cette charité ne dépasse pas le cercle des adorateurs de la lumière : elle ne s'étend pas aux infidèles. A tous ceux qui ne suivent pas ses préceptes, Zoroastre n'adresse que des malédictions ; il leur souhaite pour chef un tyran implacable qui dévaste leurs biens et ravage leurs récoltes : «...Moi Zoroastre..., qui adresse une bénédiction de lumière et de bonheur à tous les purs du monde, qui prononce une imprécation de tourments et de malheurs contre tous ceux qui dans le monde sont adorateurs des Dews... Que sur les infidèles soit assis un roi, qui de sa propre autorité et par sa seule volonté se soit emparé du trône, et qui dise : Je ne veux pas qu'après moi on honore dans les provinces de mon empire ni l'eau ni le feu ; qui anéantisse toute abondance, qui frappe continuellement les biens et les fruits de toute espèce. » Quel rapport y a-t-il entre ces vues étroites et la charité universelle, le cosmopolitisme sublime de l'Évangile ? Du reste, l'histoire fait justice de ces aberrations. Partout où les sectateurs d'Ormuzd ont bâti leurs maisons ou dressé leurs tentes, ils se sont montrés les esclaves rampants des tyrans et des satrapes. Qu'on nous montre une seule tribu qu'ils aient poussée dans les voies larges et glorieuses de la civilisation occidentale ! On oublie que, même avant la conquête de l'empire des Perses par Alexandre, la doctrine de Zoroastre avait perdu sa pureté primitive : elle n'était déjà plus qu'un ensemble mal coordonné de conceptions matérialistes [1].

(1) Voy. le *Zend-Avesta* (*Vendidad Sadé*), trad. d'Anquetil du

La doctrine du progrès n'existait pas plus en Perse et au Thibet que sur les rives du Gange.

C.

La science moderne et l'Égypte ancienne.

(Pages 13 et 224.)

Malgré les découvertes et les travaux de Champollion, de Rosellini, de Mariette, de Lepsius, de Wilkinson et d'une foule de savants illustres, les institutions religieuses et politiques de l'Égypte continuent à donner lieu à des centaines de systèmes et d'hypothèses contradictoires. Un coin du voile a été levé par la science moderne ; mais, aujourd'hui comme au temps de Plutarque, le sphynx placé sur le chemin du temple peut être cité comme le symbole de cette civilisation mystérieuse [1].

Le tableau que j'ai tracé de l'état social de l'Égypte remonte à l'époque où les idées étrangères, amenées par la guerre, n'avaient pas encore altéré le caractère des riverains du Nil.

Montesquieu était plus près de la vérité que ne le croyaient les savants du XVIIIe siècle, quand il comparait les Égyptiens aux Japonais. Ceux-ci enfermaient les étrangers dans l'étroite enceinte du comptoir de Nangasaki ; ceux-là leur défendaient

Perron, t. Ier, 2e partie, pp. 106 et 111. Burnouf, *Études sur les textes zends* (*Journal asiatique*, juillet 1840, pp. 36 et suiv.)

(1) Plutarque, *De Isid.*, c. IX.

de franchir les limites de la petite ville de Naucratis[1].

Ainsi que je l'ai dit, la science tant vantée des prêtres de l'Égypte est aujourd'hui sérieusement révoquée en doute. Il est certain que la lecture des hiéroglyphes ne nous a pas révélé ces trésors de sagesse qu'ils étaient censés abriter sous des signes ignorés du vulgaire; mais, à mon avis, l'existence d'une doctrine secrète, plus pure et plus élevée que les superstitions populaires, n'en reste pas moins un fait à l'abri de toute critique intelligente. Macrobe, résumant l'opinion de toute l'antiquité, a dit :...*Ægyptii omnium philosophiæ disciplinarum parentes*... *Ægyptii divinarum rerum omnium conscii*[2]. Les écrivains grecs sont unanimes à admettre l'existence d'une doctrine ésotérique au sein des sanctuaires de l'Égypte. Diodore, Isocrate, Hérodote, Plutarque, Strabron, Dion Chrysostôme, Porphyre, Origène, Clément d'Alexandrie, donnent à cette tradition une valeur que les résultats négatifs des recherches des égyptologues modernes ne sauraient pas infirmer. L'Écriture-sainte elle-même, quand elle veut louer le génie de Salomon, dit que sa sagesse était plus grande que la sagesse des Orientaux, que toute la sagesse des Égyptiens[3]. » Le rédacteur des Actes des Apôtres dit que Moïse, puissant en paroles et en actions, fut instruit dans toute la science des Égyptiens[4]. Mais quels étaient les hommes qu'on initiait à cette science

(1) Hérodote, l. II, c. CLXXIX.

(2) *Saturn.* L. I, c. XIV, p. 277; *In somn. Scip.*, l. I, c. XIX, p. 98. (Ed. Zeunius, Lipsiæ. 1774).

(3) *Rois*, l. I, c. IV, v. 30.

(4) *Act. Apost.*, VII, 22.

supérieure? Ce n'étaient ni les hommes du peuple, ni les militaires, ni même tous les prêtres indistinctement. L'initiation était un privilége réservé aux rois et à un petit nombre de prêtres qui se distinguaient par leur éducation, leurs facultés intellectuelles ou leur naissance[1]. Clément d'Alexandrie a décrit d'une manière piquante le contraste existant entre la magnificence des temples égyptiens et le caractère ignoble du culte populaire. « Les temples sont construits avec magnificence... Un voile tissu d'or ombrage le sanctuaire... Mais si vous pénétrez jusqu'au fond, si vous cherchez la statue du dieu, un prêtre préposé au sacrifice s'avance d'un air grave, entonne un hymne en langue égyptienne, soulève un coin du voile... et vous montre, à la place du dieu que vous cherchez, un chat, un crocodile, un serpent indigène... Le Dieu des Égyptiens qui se montre à vos regards est une bête sauvage qui se vautre sur un tapis de pourpre[2]. » Voilà le lot de l'immense majorité de la nation! Plusieurs égyptologues, renouvelant le système de Celse, prétendent, il est vrai, que les riverains du Nil ne sont jamais descendus jusqu'au fétichisme. A leurs yeux, les nombreux animaux qui figurent dans le culte égyptien, depuis le taureau jusqu'au scorpion, ne sont que des symboles tels que, chez les Grecs, les lions de Cybèle, les tigres de Bacchus, le hibou de Minerve, l'aigle de Jupiter, etc.[3]. L'hypothèse est

(1) Clément d'Alexandrie, *Strom.*, c. VII, t. II, p. 69, édit. Migne.
(2) *Pædagogus*, l. III, c. II, t. Ier, p. 559, édit. Migne.
(3) Champollion-Figeac, *Égypte ancienne*, p. 26. — Franck, *le*

ingénieuse, mais elle ne s'accorde ni avec les honneurs divins rendus aux animaux, ni avec le témoignage d'une foule d'auteurs anciens qui, mieux que les modernes, étaient en mesure de connaître exactement la vérité. Philon, qui vivait parmi les Égyptiens, les accuse formellement de rendre un culte idolâtre à des animaux immondes[1]. Est-ce que l'aigle de Jupiter et le hibou de Minerve étaient logés, adorés et embaumés comme le bœuf Apis ou le crocodile sacré des sanctuaires de Memphis? N'oublions pas, d'un autre côté, que les habitants de la Thébaïde étaient affranchis du tribut qu'on percevait pour la nourriture des animaux sacrés, parce qu'ils n'adoraient *qu'un seul Dieu*[2].

Il me serait facile de justifier un à un tous les reproches que j'ai adressés à la civilisation égyptienne; mais, voulant autant que possible me renfermer dans les limites d'une concision rigoureuse, je me contenterai de dire quelques mots de l'existence des castes et de l'esclavage.

En 1848, dans la séance publique de l'Académie des Inscriptions, M. Ampère a lu un mémoire destiné à prouver que l'Égypte ne connaissait ni l'existence des castes, ni la transmission héréditaire des professions[3]. Le célèbre académicien a parfaitement démontré que les chefs des deux classes supérieures pouvaient

Droit chez les anciennes nations de l'Orient (*Revue contemporaine*, t. XXIII, p. 9.) — Orig., *Contra Celsum*, lib. III, c. XIX, p. 942, éd. Migne.

(1) Phil., *De Decalogo*, p. 636, trad. Gelen. Leide, 1555.

(2) Plutarque, *De Isid. et Osirid.*, trad. d'Amyot, T. I, p. 322, v°.

(3) *Revue des Deux Mondes*, 1848, III, p. 645.

passer de l'une dans l'autre ; mais de cette exception, déjà signalée par Rosellini, il ne résulte en aucune manière que l'Égypte ignorât l'existence des castes : il s'ensuit seulement que la séparation était moins profonde, moins absolue que dans l'Inde, où l'inégalité des conditions dérivait d'une inégalité prétendue de nature. Mais c'est surtout au sujet de la condition assignée aux classes inférieures que M. Ampère me semble avoir incomplétement rempli sa tâche. Il appuie sa thèse sur un certain nombre d'inscriptions tumulaires. Or, les professions des classes supérieures sont les seules qui s'y trouvent mentionnées ; pas un seul mot ne s'y rapporte aux arts et aux métiers assignés au peuple !

Les Égyptiens avaient leurs *parias*. Ils tenaient les pasteurs en abomination[1]. Les porchers étaient exclus des temples ; leur contact seul imprimait une souillure[2]. Mais l'Egypte renfermait en outre une classe nombreuse d'esclaves proprement dits. La Bible, les écrivains grecs et les tableaux qui décorent les monuments funéraires placent cette triste vérité au-dessus de toute contestation[3].

Au milieu de cette organisation politique, si peu conforme au type idéal des économistes modernes, on a cru trouver pour les faibles une garantie sérieuse dans la protection d'un roi dont la coutume ou la loi réglait toutes les actions. On se trompe. Issu

(1) *Genèse*, c. XLVI, 34.

(2) Champollion-Figeac, *Egypte ancienne*, p. 174.

(3) Voy. les preuves réunies par M. Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, t. Ier, p. 22-30.

de la caste des guerriers, le roi était surveillé, dirigé, élevé par les prêtres. Il n'apparaissait aux yeux du vulgaire que dans un appareil propre à inspirer une terreur superstitieuse. L'identification du roi et du dieu était un dogme religieux dans la vallée du Nil. Dans les inscriptions votives conservées sur les monuments de la haute Égypte, on trouve des noms royaux parmi ceux des dieux invoqués par le peuple. Quelquefois même les noms royaux reçoivent seuls l'hommage du suppliant. Ailleurs on voit des Pharaons qui s'adorent eux-mêmes ou sont adorés par d'autres dieux. Le nom du souverain des dieux était le même que le nom du souverain des hommes. Les mêmes symboles hiéroglyphiques (l'épervier et l'*urœus*) désignaient la divinité et la royauté[1]. L'assimilation était poussée si loin que les mêmes règles d'architecture étaient suivies pour les édifices religieux et les habitations royales. Le trône prenait la place du sanctuaire[2].

Quand on compare l'Égypte à l'Inde, on remarque un progrès sensible. La division par castes y est moins profonde, moins inflexible ; la femme, délivrée de l'esclavage, y apparaît comme l'égale de l'homme dans les cérémonies civiles et religieuses ; la polygamie, cette lèpre de la famille orientale, y est à peu près inconnue ; le respect de la vie humaine s'y montre dans les lois qui rendent obligatoire la défense

(1) Ampère, *Voyage en Nubie* (*Revue des Deux Mondes*, 1849, I, pp. 95, 105 et 106.)

(2) Ed. Lévy, *Étude philosophique sur l'architecture*, p. 20. (*Mém. cour. de l'acad. de Belg.*, T. IX, coll. in-8.)

d'autrui et punissent le meurtre de l'esclave à l'égal de celui d'un homme libre ; on n'y trouve point ce dégoût de l'existence, ce mépris de la vie, cette aspiration vers le repos absolu, qui énervent la race brahmanique. Mais toutes ces différences sont loin de légitimer les éloges enthousiastes que certains égyptologues prodiguent à leur peuple de prédilection[1].

D.

La république de Platon.

(Page 19).

J'ai eu deux raisons pour ne pas m'occuper plus longuement de la *République*. D'un côté, le fragment que j'ai transcrit suffit pour faire connaître exactement les principes qui servent de fondement à l'État idéal de Platon ; de l'autre, le philosophe lui-même s'est contenté de poser les bases de son système sans se préoccuper des détails de l'organisation de sa ville modèle. Il dit à son interlocuteur : « Ne me forcez pas à réaliser avec la dernière précision le plan que j'ai tracé[2]. »

A part les réflexions morales, qui dénotent ici, comme dans tous les écrits de Platon, le coup d'œil d'un homme de génie, la *République* n'est autre chose

(1) J'ai cru pouvoir passer sous silence la question si vivement controversée de l'origine de la civilisation égyptienne. Elle n'entre pas dans le cadre de mon travail.

(2) *Rép.*, liv. V, p. 304, trad. de M. Cousin.

que l'exagération des institutions doriennes, entremêlée d'un souvenir confus des doctrines orientales. Il divise les habitants en quatre grandes catégories : les *sages*, les *guerriers*, les *mercenaires* et les *esclaves*. Il place les paroles suivantes sur les lèvres des fondateurs de la cité : « Vous tous *qui faites partie de l'État*, vous êtes frères ; mais le Dieu qui vous a formés a mêlé de l'or dans la composition de ceux d'entre vous qui sont propres à gouverner les autres et qui pour cela sont les plus précieux, de l'argent dans la composition des guerriers, du fer et de l'airain dans la composition des laboureurs et des artisans[1].» C'est en se basant sur cette fiction que Platon voulait donner aux *sages* le droit exorbitant de répartir les enfants dans l'une ou l'autre classe, suivant leurs facultés naturelles. Ne sont-ce pas les castes de l'Inde modifiées dans leur durée par le génie plus mobile et plus expansif de la Grèce?

On a dit que Platon ne croyait pas lui-même à la possibilité de réaliser un jour le régime de sa *République*. C'est aller trop loin. Le philosophe a voulu avant tout créer un idéal ; il désespérait de faire accepter cet idéal par les Grecs. Ces deux propositions sont fondées. Mais Platon n'a pas cru que son œuvre de prédilection dût à jamais figurer parmi les régimes imaginaires auxquels les modernes ont donné le nom d'utopie. Aux yeux de Platon, la réalisation était difficile, mais non pas impossible[2].

Le savant historien de l'esclavage dans l'antiquité

(1) *Rép.*, liv. III, p. 187.
(2) Voy. *Rép.*, liv. VII, p. 122.

commet, lui aussi, une erreur en affirmant que la servitude paraît étrangère à la République de Platon[1]. Le philosophe s'est longuement étendu sur la position des *guerriers ;* il se montre plus concis, quand il règle le sort des *sages ;* il est plus laconique encore, quand il détermine la condition des *mercenaires ;* enfin, il parle à peine des esclaves. Mais il n'en résulte pas que, dans la pensée de Platon, les esclaves dussent être éloignés de sa république. Il recommande à ses guerriers de ne pas réduire à l'esclavage les citoyens libres de la Grèce, conseil qui suppose à l'évidence l'autorisation de posséder des esclaves d'une autre catégorie[2]. Ce passage n'est pas le seul. En voici un autre tout aussi significatif : « Considère maintenant notre État... Ce n'est pas cependant qu'on n'y trouve une multitude de passions, de plaisirs et de peines dans les femmes, les *esclaves* et la plupart de ceux qui appartiennent à la classe appelée libre et qui ne valent pas grand'chose[3]. »

Pour juger Platon avec équité, une distinction est nécessaire. Autant le philosophe est grand et sublime dans ses théories morales, autant il est faible, mesquin et inconséquent dans l'application de ces théories aux actes de la vie réelle. Cette distinction a été perdue de vue par quelques Pères de l'Église. Clément d'Alexandrie fait de Platon l'un des précurseurs du dogme de la fraternité chrétienne, parce que, dans sa *République*, il attribue à tous les hommes la qualité

(1) Wallon, *Histoire de l'esclavage*, t. I, p. 365.
(2) *Rép.*, liv. V, pp. 295 et suiv.
(3) *Rép.*, liv. IV, pp. 216 et 217.

de fils du même Dieu et de disciples du même législateur [1]. Clément a eu le tort de ne pas se rappeler que Platon parlait uniquement des habitants de sa ville modèle ; tandis que la fraternité chrétienne embrasse dans un même amour et place sur la même ligne toutes les régions et toutes les races du globe. Étrange précurseur de la charité chrétienne, qui fonde sa cité idéale sur une inégalité de nature ; qui, dans tous ses écrits, fait de la femme une créature inférieure à l'homme ; qui ne trouve pas une seule protestation contre la légitimité de l'esclavage ; qui place en dehors de ses prescriptions philanthropiques ceux qu'il appelle les barbares, c'est-à-dire l'immense majorité de l'espèce humaine !

E

Remarques sur quelques passages d'auteurs latins, cités par les partisans de la théorie du progrès.

(Page 52).

Dans le cours de mes recherches, j'ai eu souvent l'occasion de constater qu'on attache beaucoup trop d'importance à quelques maximes isolées que le lecteur moderne rencontre dans les œuvres des écrivains latins. On cite et on répète certains passages, sans se préoccuper en aucune manière du sens qu'ils avaient dans la pensée de l'auteur.

(1) *Stromata.*, lib. V, t. II, p. 146, édit. Migne.

Que de fois n'a-t-on pas rappelé ce vers de Térence : *Homo sum, humani nihil a me alienum puto?* Les neuf dixièmes des lecteurs s'imaginent que cette belle phrase était, dans la bouche du personnage dramatique, l'expression d'une pensée philanthropique. Il n'en est rien ! Chrémès demande à Menedême les raisons qui l'engagent à labourer lui-même une partie de son champ, *au lieu de faire travailler plus rudement ses esclaves*. Menedême lui répond qu'il n'a qu'à se mêler de ses propres affaires, et c'est alors que Chrémès lui réplique : *Homo sum...*[1]. Un peu plus loin, ce prétendu philanthrope gronde durement sa femme parce que, contrairement à ses ordres, elle avait exposé un enfant nouveau-né, *au lieu de le faire tuer*. C'est grâce à cette désobéissance que l'enfant a survécu et va devenir une charge pour la bourse de son père : *Si meum imperium exequi voluisses, interemptum oportuit!* Il s'écrie que les femmes ne connaissent ni le bon, ni le juste : *Neque jus, neque bonum atque æquum sciunt*[2].

On a cru de même trouver l'espérance du perfectionnement général de l'humanité dans un passage de la *République* de Cicéron : « Si la plus noble ambition de l'homme est d'accroître l'héritage de l'homme, si toutes nos pensées et toutes nos veilles ont pour but de rendre cette vie plus sûre et plus brillante, si c'est là l'inspiration, le vœu, le cri de la nature, suivons cette route que les plus grands hom-

(1) *Heautontimorumenos*, act. I, sc. 1. Théâtre complet des Latins, par Levée, t. X, p. 19.

(2) *Ibid.*, act. III, s. 5, p. 114-117.

mes nous ont tracée, et n'écoutons point ce signal qui voudrait même nous faire revenir sur nos pas[1].» On a cru découvrir la théorie du progrès dans quelques fragments des *Académiques*, où le grand orateur-philosophe s'occupe des progrès accomplis dans les écoles de la Grèce et exprime l'opinion « que les choses les plus nouvelles sont ordinairement les plus exactes et les plus sûres[2]. » Ce que nous avons dit de Cicéron suffit pour démontrer l'inanité de ce système d'interprétation. Cicéron était trop éclairé pour ne pas remarquer les progrès successivement accomplis dans le domaine de la philosophie et des lettres; mais il n'exprime nulle part l'espoir de voir se développer dans l'avenir les progrès accomplis dans le passé. Le *père de la patrie* se préoccupait très-peu du progrès général de l'humanité : il évitait et méprisait les classes inférieures. A ses yeux, la sagesse n'était pas faite pour la foule, et le philosophe devait fuir la multitude[3]. Et cependant la sagesse était pour lui l'unique moyen d'arriver à la vertu[4]! De même que Platon, il écrivit un livre sur la *République* et un autre sur les *Lois*, mais il n'entrevit jamais la possibilité d'une réforme sociale opérée dans l'intérêt général de toutes les classes et de toutes les portions de l'humanité. L'idée fondamentale de sa politique, c'est le maintien

(1) *De Rep.*, l. I, c. II; coll. de Le Clerc, t. XXXII, p. 23.

(2) *Academic.*, l. I, c. IV; l. II, c. V; coll. cit., t. XXVI, pp. 55 et 115.

(3) *Tuscul. Quaest.*, l. II, c. I; coll. cit., t. XXVIII, p. 175.

(4) *De off.*, l. II, c. II, *de Finibus bon. ac. mal.*, l. I, c. IV; coll. citée, t. XXXIII, p. 177, et t. XXVIII, pp. 21 et suiv.

des institutions des ancêtres. Il veut même que le sage se conforme aux superstitions les plus absurdes quand elles sont consacrées par la coutume [1].

La pensée de Cicéron sur l'avenir des sociétés humaines ne différait en rien de l'opinion de l'école gréco-romaine ; elle était à tous égards renfermée dans quelques vers des *Phénomènes d'Aratus* qu'il traduisit en langue latine : « Tant que la terre innocente vit fleurir son siècle d'or, Astrée ne pensa point à la quitter. Mais l'âge d'argent ne fut pas également de son goût : les mœurs n'étant plus les mêmes, son inclination changea pareillement ; elle ne fréquenta plus si souvent une nation dégénérée... Mais lorsqu'elle était parvenue à quelque grande cité, elle reprochait fortement au peuple la dépravation de ses mœurs. Je serai, enfin, disait-elle, obligée de vous quitter, générations dégénérées de la vertu de vos ancêtres, et qui ferez bientôt place à une postérité encore plus perverse... La déesse, détestant nos crimes, prit enfin son essor vers le trône de Jupiter [2]. »

Ce que nous avons dit de Térence et de Cicéron s'applique à plus forte raison au retour de l'âge d'or prédit par quelques poëtes contemporains d'Auguste [3]. Fatigués des horreurs de la guerre civile, les Romains savaient gré à Auguste de leur avoir donné une paix inespérée. Le poëte se faisait l'interprète de la reconnaissance de ses compatriotes ; il comparait le règne

(1) *De Divinatione*, l. I, c. 72 ; coll. citée, t. XXXI, p. 311.

(2) *Arati phaenomena*, v. 118-138, édit. Pingré, pp. 225-227. (Paris, 1786).

(3) *Virg. Æneid.*, l. VI, v. 792 et seq.

du premier empereur au règne de Saturne. Ce n'était qu'un compliment à l'adresse de César.

F.

L'Eglise et l'Esclavage.

(Page 75.)

La prudence et la sage lenteur de l'Église dans la sphère de l'esclavage n'ont pas toujours été bien comprises. M. Guizot lui-même n'a pas su s'affranchir ici des préjugés du XVIIIe siècle. Dans sa VIe leçon sur l'Histoire de la civilisation européenne, il s'écrie : « On a beaucoup répété que l'abolition de l'esclavage dans le monde moderne est due complétement au christianisme. Je crois que c'est trop dire : l'esclavage a subsisté longtemps au sein de la civilisation chrétienne, sans qu'elle s'en soit beaucoup inquiétée, beaucoup irritée. Il a fallu *une multitude de causes,* un grand développement *d'autres idées* de civilisation pour abolir ce mal des maux, cette iniquité des iniquités. Cependant on ne peut douter que l'Église n'employât son influence à le restreindre. »

Ces lignes, qui renferment une grave erreur, ne sont pas restées sans réponse. Un écrivain espagnol, Jacques Balmès, passe en revue tous les faits et toutes les doctrines qui se trouvent en rapport avec l'esclavage ; il examine la question sous toutes ses faces, avec une hauteur de vues qu'on rencontre

rarement dans les publications contemporaines ; puis, s'adressant à M. Guizot, il demande à l'illustre publiciste où sont les *causes* et les *idées* qui, en dehors du christianisme, ont contribué à l'affranchissement des esclaves. La démonstration est complète et péremptoire[1].

Un écrivain belge, M. Laforet, s'est chargé de la même tâche. Il s'est surtout attaché à mettre en évidence les causes qui s'opposaient à l'émancipation immédiate des millions d'esclaves qui remplissaient toutes les provinces de l'Empire. Il cite à ce sujet le témoignage suivant du célèbre auteur de la *Symbolique*, Mœhler : « Avant que les esclaves n'eussent été portés à un degré plus avancé de culture morale, toute délivrance par des voies extérieures aurait entraîné de lamentables conséquences. Si le christianisme eût réussi dans son entreprise, sans avoir auparavant brisé les liens du vice, il aurait produit sur la terre une catastrophe non moins effroyable que si l'enfer entr'ouvert eût vomi de ses gouffres ce qu'ils recèlent de plus impur et de plus destructeur. Il aurait lui-même succombé dans la ruine générale provoquée par ses efforts[2].

On trouve dans les livres de Balmès et de M. Laforet des renseignements détaillés sur le rôle joué

(1) Voy. les chap. XV à XX du beau livre de Balmès intitulé : *le Catholicisme comparé au protestantisme dans ses rapports avec la civilisation européenne*. Trad. franç.; Louvain, 1845, 3 vol. in-8.

(2) Laforet, *Études sur la civilisation européenne considérée dans ses rapports avec le christianisme*, pp. 171 et suiv. — Mœhler, *De l'abolition de l'esclavage par le christianisme dans les quinze premiers siècles*, c. IV.

par les conciles dans la question de l'esclavage. Le premier a textuellement reproduit les principaux canons[1].

G.

Pressentiments prophétiques de Paul Orose et de Salvien.

(Page 86).

Au milieu des désastres de l'invasion, quelques hommes supérieurs avaient déjà le pressentiment d'une transformation glorieuse de la société européenne. Paul Orose (Ve siècle) établit un parallèle entre les conquêtes d'Alexandre en Orient et les victoires des barbares en Occident; il fait remarquer que les Macédoniens, qui commencèrent par renverser les Etats, finirent par civiliser les peuples; il dit nettement que Dieu avait assigné le même rôle aux barbares dans les provinces énervées du monde romain. « Si les conquêtes d'Alexandre vous semblent glorieuses à cause de cet héroïsme qui lui soumit tant de contrées; si vous ne détestez point en lui le perturbateur des nations, plusieurs loueront aussi le temps présent, vanteront les vainqueurs, et tiendront nos malheurs pour des bienfaits. Mais on dira : « Les barbares sont les ennemis de l'Etat. » Je répondrai que tout l'Orient pensait de même d'Alexandre; et les Romains ne

(1) Balmès, *loc. cit.*, t. Ier, pp. 269 et suiv.

parurent pas meilleurs aux peuples ignorés dont ils allèrent troubler le repos. « Mais, dites-vous, les Grecs établissaient des empires ; les Germains les renversent. » Autres sont les ravages de la guerre, autres les conseils qui suivent la victoire. Les Macédoniens commencèrent par dompter les peuples qu'ils policèrent ensuite. Les Germains bouleversent maintenant toute la terre ; mais, s'ils... finissent par en demeurer maîtres et par la gouverner selon leurs mœurs, peut-être un jour la postérité saluera-t-elle du titre de grands rois ceux en qui nous ne savons encore voir que des ennemis[1]. »

Le prêtre Salvien (Ve siècle) disait que les barbares étaient appelés à purifier la terre profanée par les débauches des Romains. «... Les Goths sont perfides, mais pudiques ; les Alains, voluptueux, mais fidèles ; les Francs, menteurs, mais hospitaliers ; la cruauté des Saxons fait horreur, mais on loue leur chasteté... Et nous nous étonnons que Dieu ait livré nos provinces aux barbares, quand leur pudeur purifie la terre encore toute souillée des débauches romaines[2] ! »

(1) Paul Orose. *Adv. Pag. hist.*, l. III, c. XX, p. 43, édit. de 1526. Trad. d'Ozanam, *OEuv. compl.*, T. IV, p. 53.

(2) Salvien, *De Gubernat. Dei*, l. VII, p. 142, 149 et suiv.; édit. Migne. Ozanam, *loc. cit.*, p. 52.

H.

Idées politiques de S. Thomas d'Aquin.

(Page 87).

On commence enfin à tenir compte des services immenses que saint Thomas d'Aquin a rendus aux institutions démocratiques du monde moderne. La définition seule qu'il a donnée de la loi était une révélation au milieu des violences et de l'anarchie qui régnaient encore dans l'Europe féodale : *Quædam rationis ordinatio ad bonum commune, ab eo qui curam habet communitatis promulgata.* M. Charles Jourdain (*Philosophie de S. Thomas*, T. II, p. 451) fait très-bien ressortir les avantages sociaux qui découlent de ces termes. « La loi est un règlement conforme à la raison. Donc la loi n'émane pas de la seule volonté. La loi divine n'est pas fondée sur le décret arbitraire de Dieu. La loi humaine... ne tire pas sa force des caprices des législateurs. — De même que le plan général de l'univers est l'œuvre de la sagesse et de la bonté infinies, coéternelles à l'infinie puissance, de même les lois particulières qui régissent les sociétés doivent être modelées par le souverain sur la droite raison. Ce qui s'écarte de cette règle suprême, étant opposé à l'esprit même de la loi, n'est pas une loi, et n'en peut porter le titre que par usurpation. »

Les ouvrages de S. Thomas qu'on doit surtout consulter pour l'appréciation de ses doctrines poli-

tiques, sont la *Somme de théologie,* le *Commentaire* sur *la politique d'Aristote* et le traité *de Regimine principum.*

M. Feugeray a écrit un *Essai sur les doctrines politiques de S. Thomas d'Aquin.* Ce livre, publié par M. Buchez après la mort de l'auteur, renferme des détails intéressants et peut être lu avec avantage, malgré les erreurs assez nombreuses où M. Feugeray est tombé par suite de son inexpérience théologique.

I.

Services rendus aux sciences par F. Bacon.

(Page 99).

François Bacon ne mérite ni les éloges enthousiastes des encyclopédistes, ni le dédain systématique du comte de Maistre. Il laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la force et de la dignité du caractère ; ses connaissances dans la sphère des sciences physiques sont incontestablement inférieures à celles de beaucoup d'hommes éminents de son siècle ; ses idées ne sont pas toujours bien mûries et nettement exprimées ; il aime à s'arrêter à des prémisses plus ou moins vagues, et ce n'est que très-rarement qu'il communique à son lecteur autre chose que des tendances ; dans le cercle des intérêts politiques, il manifeste une peur étrange à l'endroit de toutes les innovations ; ses œuvres sont parsemées de nombreuses erreurs philosophiques, historiques, économiques et religieuses. Mais tous ces défauts n'ont pas

empêché l'illustre chancelier de contribuer puissamment au progrès des sciences, en donnant à ses contemporains des notions justes sur la valeur de l'observation et le prix de l'expérience. Bacon est vraiment grand dans les nombreux passages de ses écrits où il parle de la puissance de la science et des bienfaits qu'elle est appelée à répandre sur l'humanité.

Le fragment du livre *de Augmentis scientiarum*, dans lequel Bacon expose ses vues sur la rédaction d'une histoire des lettres et des arts, mérite d'être intégralement transcrit : « Historiam civilem in tres species recte dividi putamus : primo *sacram* sive ecclesiasticam ; deinde eam quæ generis nomen retinet, *civilem;* postremò *litterarum* et *artium*. Ordiemur autem ab ea specie, quam postremò posuimus ; quia reliquæ duæ habentur, illam autem inter *desiderata* referre visum est. Ea est *historia litterarum*. Atque certè historia mundi, si hâc parte fuerit destituta, non absimilis censeri possit statuæ Poliphemi, eruto oculo ; cum ea pars imaginis desit quæ ingenium et indolem personæ maximè referat. Hanc... justam atque universalem *litterarum historiam* nullam adhuc editam asserimus. Ejus itaque argumentum... proponemus. *Argumentum* non aliud est, quam ut ex omni Memoriâ repetatur quæ doctrinæ et artes, quibus mundi aetatibus et regionibus floruerint. Earum antiquitates, progressus, etiam peregrinationes per diversas orbis partes (migrant enim scientiae, non secus ac populi), rursus declinationes, obliviones, instaurationes, commemorentur. Observetur simul

per singulas artes inventionis occasio et origo, tradendi mos et disciplina, colendi et exercendi ratio et instituta. Adjiciantur etiam sectae et controversiae maximè celebres, quæ homines doctos tenuerunt; calumniæ, quibus patuerunt; laudes et honores, quibus decoratæ sunt. Notentur auctores præcipui, libri præstantiores, scholæ, successiones, academiæ, societates, collegia, ordines, denique omnia quæ ad statum litterarum spectant. Ante omnia etiam id agi volumus (quod civilis historiæ decus est et quasi anima) ut cum eventis causæ copulentur; videlicet, ut memorentur naturæ regionum et populorum; indolesque apta et habilis, aut inepta et inhabilis ad diversas disciplinas; accidentia temporum, quæ scientiis adversa fuerint aut propitia; zeli et mixturae religionum; malitiæ et favores legum; virtutes denique insignes et efficacia quorumdam virorum erga litteras promovendas, et similia. At hæc omnia ita tractari præcipimus, ut non criticorum more, in laude et censura tempus teratur; sed plane historicè res ipsae narrentur, judicium parcius interponatur... [1]. »

Voici comment un habitant de la Nouvelle Atlantide expose l'organisation intérieure de l'Institut de Salomon :

« Douze membres voyagent sous le nom d'autres nations... Ils ont ordre de rapporter des contrées qu'ils auront parcourues, des machines, des instruments, des échantillons, des modèles, des expériences et des observations de toute espèce; nous les appelons *Commerçants de lumière*.

(1) *De augm. scient.*, l. II, c. IV, pp. 52 et 53; édit. cit.

» Trois autres recueillent dans les livres les expériences utiles ou lumineuses qu'ils pourront y trouver. Nous qualifions ceux-ci de *Plagiaires*.

» Nous en avons trois autres pour extraire de tous les arts mécaniques, ainsi que des arts libéraux, des sciences mêmes et de toutes ces pratiques isolées qui ne font pas encore partie des arts proprement dits, toutes les expériences et les observations qui se rapportent à notre but. Ces derniers sont nos *Collecteurs*.

» Trois autres encore s'occupent de toutes les nouvelles expériences, sur le choix desquelles nous nous en rapportons à eux; ceux-ci sont nos *Pionniers* et nos *Mineurs*.

» Nous en avons aussi trois pour ranger dans des tables, sous leurs titres respectifs, toutes les expériences et les observations faites ou recueillies par ceux des quatre premières classes. Nous qualifions ceux-ci de *Compilateurs* et *Rédacteurs*.

» Trois autres encore, chargés d'examiner toutes les expériences, de les comparer, soit entre elles, soit aux différents buts et besoins de la vie humaine, tâchent de les appliquer à l'utilité des autres hommes, soit pour améliorer leur condition, soit pour donner de nouvelles lumières aux savants, lumières destinées à diriger la pratique et à faciliter les découvertes des causes; à donner une base aux prédictions et aux autres genres de conjectures; enfin à acquérir la connaissance des particules, des forces et des mouvements les plus intimes des corps; nous donnons à ceux-ci le titre d'*Evergètes* ou *Bienfaiteurs*.

» Cela posé, après plusieurs assemblées générales, assemblées destinées à examiner tous ces faits et à se consulter réciproquement, tous ces faits étant bien considérés et bien analysés, trois membres tâchent d'imaginer d'autres expériences plus lumineuses, plus décisives et qui puissent nous mettre en état de pénétrer plus profondément dans les mystères de la nature ; nous donnons à ces trois derniers le nom de *Lampes*.

» Nous en avons encore trois pour examiner toutes les expériences de ce dernier genre, et ils doivent ensuite nous en communiquer tous les résultats dans nos assemblées. Nous les appelons les *Greffiers*.

» Enfin, il en est qui, après avoir considéré toutes les observations faites par les précédents, cherchent les rapports de toutes ces vérités et tâchent d'en tirer des considérations générales et en extraire les principes, qu'ils énoncent ensuite sous la forme d'aphorismes ; nous appelons ces derniers *Interprètes de la Nature*[1]... »

M. Macaulay a parfaitement apprécié les tendances de Bacon, en disant : « Son but était de relever la condition de l'humanité, d'amener l'adoucissement des peines de la vie, de doter l'espèce humaine de nouvelles inventions et d'une nouvelle puissance : tel était l'objet de toutes ses tentatives dans le domaine des sciences, de la philosophie naturelle, de la législation, de la politique et de la morale. Toute

(1) Trad. de M. Buchon (1836), pp. 602 et 603.

la doctrine de Bacon peut être résumée en deux mots : utilité, progrès[1]. »

K.

Charles Perrault et Boileau.

(Page 112).

Ce ne fut pas Charles Perrault qui ouvrit le feu dans cette lutte glorieuse d'où devait sortir l'affranchissement littéraire des temps modernes. Il a eu plusieurs prédécesseurs : Dubellay (*Illustration de la langue française*, 1549) ; Louis Le Roy (*de la Vicissitude ou variété des choses en l'univers*, 1577) ; Bois-Robert (*Harangue sur le théâtre moderne*, 1635) ; Desmarest de Saint-Sorlin (*Préface de Marie-Madeleine*, 1669 ; *Comparaison de la langue et de la poésie française avec la grecque et la latine*, 1670) ; Fontenelle (*Discours sur la nature de l'Églogue*, 1685).

En 1687, Perrault lut à l'Académie française un poëme intitulé : *Le Siècle de Louis-le-Grand*, où il résuma et reproduisit les principaux arguments allégués en faveur de la littérature contemporaine. L'année suivante, il publia son œuvre capitale, *le Parallèle des Anciens et des Modernes*. Ce livre même se termine par des vers qui ne sont pas dépourvus de charme :

(1) *Critical and historical Essays*, T. III, p. 91.

Quand le Dieu des saisons aura moins de lumière
Au milieu de son cours qu'en ouvrant sa carrière;
Qu'un chêne qui n'a vu que deux ou trois printemps
Aura plus de rameaux qu'un chêne de cent ans;
Qu'un fleuve roulera plus de flots à sa source
Qu'il n'en porte à la mer en achevant sa course;
Que le rustique gland des antiques forêts
Vaudra mieux que le blé des modernes guérets;
Quand pour trop marier ou le marbre ou l'argile
On verra qu'un sculpteur en devient moins habile;
Qu'un pilote en voguant perd l'art de naviguer,
Qu'un cyclope en forgeant désapprend à forger;
Je croirai qu'en nos jours il n'est rien qui réponde
Aux plus faibles essais de l'enfance du monde[1]!

Boileau, défenseur fanatique du siècle d'Auguste, répondit par des épigrammes :

Ne blâmez pas Perrault de condamner Homère,
Virgile, Aristote, Platon,
Il a pour lui Monsieur son frère,
G...., N...., Lavau, Caligula, Néron,
Et le gros Charpentier, dit-on[2].

La postérité s'est rangée beaucoup trop longtemps du côté des rieurs du XVIIe siècle. Boileau lui-même nourrissait au fond de son cœur une estime sincère pour le talent et le caractère de Perrault. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la lettre qu'il écrivit à son rival, à la suite de leur réconciliation[3].

Il ne faut pas s'imaginer que ces controverses

(1) T. IV, p. 294, éd. cit.
(2) *OEuvres compl.*, p. 260; édit. Hachette, 1856.
(3) La lettre porte la date de 1700 (*ibid.*, p. 506).

eussent pour seul théâtre la capitale de la France. Elles passionnaient les esprits en Angleterre et en Italie au même degré que sur les bords de la Seine. M. Alfred Michiels leur a consacré plusieurs chapitres de son intéressante *Histoire des idées littéraires en France au XIXe siècle*. On y trouve des renseignements très-détaillés sur tous les épisodes de la guerre littéraire, depuis la mort de Perrault jusqu'au XIXe siècle [1].

Parmi les savants qui, dès l'abord, rendirent hommage au mérite de Perrault, il faut citer Bayle. Dans les notes ajoutées à la biographie de Molière, il dit : « M. Perrault s'est attiré beaucoup d'adversaires, pour s'être opposé fort vivement à ceux qui disent qu'il n'y a point aujourd'hui d'auteurs que l'on puisse comparer aux Homère et aux Virgile, aux Aristophane et aux Térence, aux Sophocle et aux Euripide. Cette dispute a fait naître de part et d'autre plusieurs ouvrages, où l'on peut apprendre de très-bonnes choses. *Mais on attend encore la réponse au Parallèle de M. Perrault*, et l'on ne sait quand elle viendra [2]. »

Bayle avait mieux compris l'importance du débat que Voltaire, qui, dans son *Essai sur la poésie épique*, se contente de dire : « Perrault commença la querelle contre Despréaux ; mais il apporta à ce débat des armes trop inégales : il composa son livre du *Parallèle des anciens et des modernes*, où l'on voit un

(1) En 1854, Hippolyte Rigault a traité le même sujet, avec autant d'élégance que de talent, dans son *Histoire de la querelle des Anciens et des Modernes*. (Paris, Hachette, in-8.)

(2) *Dict. hist. et crit.*, vo Poquelin.

esprit très-superficiel, nulle méthode et beaucoup de méprises. Le redoutable Despréaux accabla son adversaire en s'attachant uniquement à relever ses bévues : de sorte que la dispute fut terminée par rire aux dépens de Perrault, sans qu'on entamât seulement la question[1]. »

L.

Idées économiques de N.-A. Boullanger.

(Page 119).

Dans son *Introduction à la science de l'histoire*, M. Buchez place l'auteur de l'*Antiquité dévoilée* au premier rang des promoteurs de la doctrine du progrès au dix-huitième siècle. Il ne nous semble pas que Boullanger mérite cet honneur. Ecrivant à la suite de Bacon, de Descartes, de Pascal, de Perrault et de plusieurs autres écrivains qui avaient franchement annoncé le perfectionnement continu de l'humanité, il devait nécessairement rencontrer l'idée du progrès dans ses investigations sur les croyances et les destinées des peuples.

A la fin de l'article *Economie politique*, qu'il avait écrit pour l'encyclopédie de Diderot, Boullanger s'écrie : « C'est le progrès des connaissances qui, en agissant sur les puissances et sur la raison publique, continuera de leur apprendre ce qu'il importe

(1) *OEuvres complètes* (édit. de 1784), t. X, p. 349.

pour le vrai bien de la société ; c'est à ce seul progrès, qui commande d'une façon invisible et victorieuse à tout ce qui pense dans la nature, qu'il est réservé d'être le législateur de tous les hommes, et de porter insensiblement et sans effort des lumières pratiques dans le monde politique, comme il en est porté tous les jours dans le monde savant[1]. » Ce passage est net, positif et formel ; mais, par malheur, à quelques pages de distance, Boullanger émet des principes et formule des sentences qui nous ramènent directement à la théorie grecque du cours circulaire des civilisations et des peuples. « Il en est, dit-il, des erreurs humaines dans leur marche, comme des planètes dans leur cours ; elles ont de même un orbite immense à parcourir, elles y sont vues sous diverses phases et sous différents aspects, et cependant elles sont toujours les mêmes et reviennent constamment au point d'où elles sont parties, pour recommencer une nouvelle révolution[2]. » Boullanger ne veut pas même que les législateurs cherchent à faire revivre les mâles vertus des républicains de l'antiquité, « parce que l'état des sociétés ne doit pas être établi sur le sublime[3]. » Dans le liv. III, ch. V, de son *Antiquité dévoilée,* il parle de « certains points fixes dans les siècles, où l'esprit humain retombe, pour ainsi dire, dans l'enfance ou dans la frénésie[4]... » Nous voilà loin du progrès continu de l'humanité !

(1) *OEuvres complètes,* T. VII, p. 295 ; éd. Servières (1792).
(2) *Ibid.*, p. 245.
(3) *Ibid.*, p. 288.
(4) *OEuv. compl.*, T. II, p. 181.

Avec son érudition indigeste, ses préjugés philosophiques et sa manie de trouver à tous les mystères de l'histoire une explication ignorée à la fois du monde savant et du vulgaire, Boullanger n'a produit que des élucubrations incohérentes, où le lecteur attentif découvre à chaque page une foule d'erreurs grossières et de contradictions manifestes.

M.

La république parfaite de Hume.

(Page 135).

Pour le fond et pour la forme, le *Plan d'une république parfaite* est l'une des productions les plus médiocres de Hume [1]. Il propose de diviser la Grande-Bretagne et l'Irlande en cent provinces, et chaque province en cent paroisses, faisant en tout dix mille. Chaque paroisse élit un représentant de la province. Les cent représentants de la province, réunis au chef-lieu, élisent dix magistrats de province et un sénateur; de sorte qu'il y a dans la République cent sénateurs, mille cent magistrats de province et dix mille représentants : car les sénateurs ont le caractère de magistrats de province et tous les magistrats de province ont l'autorité de représentant. Les sénateurs s'assemblent dans la capitale de l'Etat ;

(1) Dans la traduction des *Discours politiques de Hume* (Amsterdam, 1754), la *République* parfaite forme les pp. 326 à 383 du T. II.

ils possèdent le pouvoir exécutif, le droit de paix et de guerre, la nomination des ambassadeurs, en un mot, toutes les prérogatives d'un roi d'Angleterre, excepté le *veto*. Les représentants des provinces s'assemblent dans leurs provinces particulières et possèdent le pouvoir législatif, le vote du plus grand nombre de provinces décidant la question. Les sénateurs, *enfermés dans un conclave comme les cardinaux, et par une manière de balloter les suffrages semblable à celle qui se pratique à Venise et à Malte,* choisissent les magistrats suivants : un protecteur qui représente la dignité de la République et qui préside le Sénat, deux secrétaires d'Etat, un conseil d'Etat, un conseil de religion et de science, un conseil de commerce, un conseil de législation, un conseil de guerre et un conseil d'amirauté, etc. Le tout se trouve entremêlé de détails sur la confection des lois, la nomination aux emplois inférieurs, les finances, la justice criminelle, le clergé, etc.

Le comte de Maistre entendit un grand admirateur de la République française (du XVIIIe siècle) se lamenter sérieusement de ce que les Français n'avaient pas aperçu dans les OEuvres de Hume le plan d'une république parfaite. Le comte répondit avec raison : *O cœcas hominum mentes* [1] !

(1) *Considérations sur la France*, p. 69, édit. cit.

N.

Lessing et Guillaume Postel.

(Page 143).

La pensée d'assimiler la révélation à l'éducation se trouve nettement exposée dans un livre publié à Paris, vers le milieu du XVIe siècle, par Guillaume Postel, professeur de mathématiques et de langues orientales au Collége de France : *De orbis terrarum concordia libri quatuor, multijuga eruditione ac pietate referti, quibus nihil hoc tam perturbato rerum statu vel utilius vel accommodatius potuisse in publicum edi, quivis æquus lector iudicabit. Gulielmo Postello Barentonio, mathematum in academia lutetiana professore regio, authore* (Sans nom d'imprimeur).

De même que Kant, Guillaume Postel voulait arriver à une sorte d'Etat cosmopolite, à une alliance fraternelle des peuples, sous l'empire d'un droit des gens universellement reconnu ; et, de même encore que le philosophe de Kœnigsberg, il croyait que cette alliance ne pouvait se réaliser que sous forme d'Eglise[1]. C'est à cette fin qu'il écrivit son livre *De orbis terrarum concordia*, spécialement destiné à la conversion des Juifs et des Mahométans, de ces derniers surtout, qui menaçaient l'Europe civilisée de l'invasion d'une barbarie nouvelle. On rencontre dans cet ouvrage une foule d'idées et de faits invo-

(1) Voy. ci-dessus, pp. 156 et 208 (en note).

qués aujourd'hui par les défenseurs de la théorie du progrès indéfini. C'est ainsi que Postel enseigne que les guerres et les calamités qui marchent à leur suite sont des moyens providentiels destinés à pousser les nations dans les voies du progrès. Les conquêtes des Mahométans seules lui semblaient faire exception à la règle, et c'était pour cela surtout qu'il désirait ramener ces « races qu'il aimait » aux lumières et à l'unité de la foi chrétienne [1].

C'est dans un chapitre consacré à l'histoire du développement du dogme de la Trinité que Postel a écrit les lignes suivantes, où l'on n'aura pas de peine à reconnaître l'idée fondamentale de l'opuscule de Lessing : *Lex Mosaïca fuit velut* RUDIMENTUM *quoddam legis divinæ... In ea lege, ut in summa dicam, Deus fecit cum Israële, quod optimus* PRÆCEPTOR *cum adolescente admodum* DISCIPULO, *cui cum radicibus disciplinæ ob ætatis tenerutidinem et ignorantiam etiam ludos solitos permittit... In tradendis disciplinis autoritas est ratione prior. Unde meritò scriptum est : Nisi*

(1) « ... Ut quanto insalubrius bellum his quos opprimit se offert, tanto feliciorem superstitibus rerum conditionem adferat, præterea cultus, mores, persuasiones, literæ, leges victorum solent victis nonnunquam majorem longè quam ante victoriam utilitatem relinquere. Sic factum est, ut quamvis Romani et Græci, quorum latissime secundum populos Orientis patuere claruereque imperia, toto ex orbe nobis olim cognito reportarint victoriam, prædas egerint, non raro crudelissime victoriâ usi sint : tamen legum et morum naturæ magis affinium ubivis seminaria et usum in detrimenti accepti compensationem reliquerunt... Una verò arabica colluvies tam fædam et corporibus et animis invexit cladem ferme in universo orbe, ut quicquid unquam pestium expertus ante est, in felicitate id ponere debeat, si rerum justa comparatione utatur (L. II, *præf.*, p. 126). »

crediderritis non intelligetis. Quod non solum in sacris, sed in humanioribus literis locum habet. Quis enim posset puerum formare statim ab ipsis elementis refractarium? Debebat itaque præcedere religio, sequi ratio[1]. » Qu'on y ajoute l'*Evangile éternel* des disciples de Joachim de Flore[2], et l'on aura, sauf quelques développements accessoires, tout le bagage scientifique de l'*Erziehung des Menschengeschlechts*, qui fit tant de bruit dans les dernières années du XVIIIe siècle.

O.

Le progrès dans l'ordre religieux.

(Page 215).

Les adversaires du catholicisme, qui connaissent si peu la religion et les hommes qu'ils combattent, auront été surpris de voir figurer le vicomte de Bonald au nombre des promoteurs de la théorie du progrès. Telle est cependant, depuis des siècles, la doctrine d'une foule de théologiens illustres! Bossuet écrit à Leibniz : « Pour être constante et perpétuelle, la vérité catholique ne laisse pas d'avoir ses progrès : elle est connue en un lieu plus qu'en un autre, en un temps plus qu'en un autre, plus clairement, plus distinctement, plus universellement

(1) L. I, c. III, pp. 23 et 24.
(2) Voy. ci-dessus, p. 89.

(Œuvres compl., t. IX. p. 628, éd. Outhelin). » Dans son *Introduction aux études ecclésiastiques*, Mgr Audisio, professeur à l'université de Rome, développe admirablement cette pensée de l'immortel évêque de Meaux : « La parole révélée, dit-il, cette parole, une et multiple, immuable dans son essence, mais inépuisable dans son développement doctrinal et scientifique, est pour nous un fonds immense de vérité : sur ce fonds l'intelligence humaine travaille sous la direction infaillible de l'Eglise, construit, développe et embellit, sans en voir jamais la fin, la plus vive, la plus antique, la plus féconde et la plus fraîche de toutes les sciences, la science de la religion, cette science sacrée et civile, qui crée la sagesse intellectuelle et morale des nations (L. I, c. I, p. 17 de la trad. française, Tournai, 1849). »

Depuis la publication de la première édition de cet ouvrage, nous avons lu le mandement que Mgr l'évêque de la Rochelle a adressé à son clergé, le 29 janvier 1858. Le savant prélat y parle longuement du progrès qui s'opère constamment dans le domaine des sciences religieuses. Il y répond aux dissidents de sa ville épiscopale qui disent aux catholiques : « Vous n'êtes point dans le progrès, vous êtes des hommes d'autrefois. »

Nous voudrions pouvoir reproduire en entier ces pages à la fois éloquentes, concises et savantes. Forcé de faire un choix, nous nous arrêtons à regret aux extraits qui suivent.

Après avoir constaté que les vérités de la foi et de la morale sont nécessairement immuables, parce

qu'elles forment l'élément divin de la doctrine de l'Eglise, Mgr Landriot continue: « ... Pour ne point nous égarer dans une matière délicate, suivons l'enseignement des docteurs de l'Eglise; on ne saurait mieux parler le beau langage de la foi et de la raison : « Quel est l'homme assez ennemi de Dieu et assez jaloux de la gloire du genre humain, dit S. Vincent de Lérins, pour oser soutenir que nous ne devons admettre aucun progrès dans la foi? Personne plus que nous ne croit au progrès, pourvu que ce soit un progrès véritable, et non pas un changement... Il faut admettre une croissance et un progrès rapide et étendu dans la science, l'intelligence et la sagesse de chaque chrétien et de l'Eglise, mais toujours dans la limite du vrai qui se développe sans changer. Ce progrès doit être semblable au développement de l'organisation humaine : l'homme naît avec des membres débiles; bientôt les formes sortent de leur enveloppe, la taille s'élance et prend de la force, les membres deviennent vigoureux, mais ce sont toujours les mêmes germes qui prennent successivement des formes plus parfaites... Telle est la règle d'un vrai et légitime développement, telle est la beauté de l'ordre dans la croissance, si l'âge produit, sous des formes plus grandes, ce dont la sagesse du Créateur avait préparé les linéaments. » Puis, s'adressant aux prêtres, S. Vincent de Lérins leur confie son désir le plus intime : « O prêtre, ô docteur de la loi, si Dieu t'a donné le génie, la science et cette habitude qui met tout en exercice, sois le Bésileël (c'est-à-dire l'ouvrier qui travaille sous la garde de Dieu) du ta-

bernacle spirituel; emploie toutes les ressources de l'art pour tailler les pierres précieuses du sanctuaire, pour les assembler, les embellir; donne-leur de la beauté, de la grâce, de la splendeur. Que ta parole mette en lumière et fasse comprendre ce qui était obscur; que la postérité, grâce à tes travaux, se réjouisse de pénétrer ce que les anciens vénéraient sans en avoir l'intelligence[1]. »

« Qu'y a-t il de plus vrai, de plus beau et de plus raisonnable que ces principes sur les progrès de la foi? Qui dit progrès, dit développement d'une chose existante... Dans l'Eglise catholique, il y a progrès dans l'unité de la foi... Le *oui* une fois affirmé reste toujours le même, mais il est susceptible de toutes les belles et admirables combinaisons de l'être, semblable à la lumière qui, sans changer de nature, se réfléchit toujours pure et radieuse sous mille couleurs. Nous n'admettrons jamais que ce qui est vrai aujourd'hui puisse être faux demain; mais nous avons assez de confiance au pouvoir de la vérité, pour la croire en état de répondre à tous les besoins des individus et des peuples selon les diverses phases de l'humanité.

« C'est le glorieux privilége du vrai, d'être toujours ancien et toujours nouveau, d'être immobile et d'être vivant, d'être stable et fécond, d'être un et de posséder des formes multiples qui naissent selon la volonté sage et bienveillante de l'Etre infini. La vérité catholique n'est point un chiffre mathématique,

(1) *Comm.*, c. XXII et XXIII.

ni un triangle immobile ; c'est une vérité vivante où tout se trouve en germe ; c'est une vérité éternellement jeune et féconde, et capable de s'épanouir à chaque siècle comme un tronc vigoureux qui amène à chaque printemps des feuilles nouvelles et des fruits qu'on ne saurait dire complètement les mêmes...

» Déjà au VIe siècle, saint Grégoire-le-Grand avait ouvert l'horizon indéfini de l'éternité devant la science religieuse : « A mesure, dit-il, que le monde s'avance vers la fin, les allées de la science éternelle s'ouvrent plus au large : *Quantò mundus ad extremitatem ducitur, tantò nobis æternæ scientiæ aditus largius aperitur*. (In Ezech., l. 2., h. 4, n° 12.) » ... La théologie catholique a toujours marché, elle a progressé dans la même lumière ; elle marchera toujours, elle ne sera complète que dans l'éternité : *Secundum diversitatem temporum*, dit S. Bonaventure, *crevit fides quantum ad luminis plenitudinem...*, *propter veritatis exhibitionem...*, *propter majorem gratiæ diffusionem, propter pleniorem instructionem*. (3, Dist. 25, art. 2, q. 2.)»

La même question se trouve traitée avec des développements lumineux dans l'Introduction placée à la tête de l'*Histoire du dogme catholique* de M. Ginoulhiac.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface v
Extrait du bulletin des séances de l'académie royale de Belgique xii

CHAPITRE PREMIER.

LA THÉORIE DU PROGRÈS INDÉFINI.

La théorie du progrès formulée par M. Pelletan 1
Barbarie primitive de l'homme 2
Origines de la famille, de la tribu, de la cité, de la nation . . *Ib.*
Première manifestation de la loi du progrès. Sa mission et sa puissance. 3
Origine et effet des premières relations internationales . . *Ib.*
La guerre devient l'instrument providentiel du progrès . . 4
Progrès dans la religion, dans la famille, dans l'économie sociale, dans l'organisation politique . . . . . *Ib.*
La poésie et l'art apparaissent sur le théâtre de l'histoire. Leur mission 5
L'âge d'or n'est pas derrière nous, mais devant nous . . . 6
Formule du dernier Evangile 7

CHAPITRE II.

FILIATION DE LA THÉORIE DU PROGRÈS INDÉFINI.

§ Ier. L'Inde, l'Egypte et la Grèce. 8

Inde. — La théorie du progrès ne pouvait naître au sein de la civilisation brahmanique 9

Egypte. — Incompatibilité entre la civilisation égyptienne et la doctrine du progrès 12

Grèce. — La Grèce et la civilisation européenne 14

L'esprit de division inhérent au caractère de la race hellénique était incompatible avec la politique humanitaire conçue par la science moderne . . . . . *Ib.*

Le génie grec personnifié dans Platon et Aristote . . . 16

Doctrines économiques de Platon. — Les dialogues de la *République* et des *Lois*. — Négation du progrès 17

Doctrines économiques d'Aristote. — Justification de l'esclavage. — L'isolement et l'égoïsme national élevés à la hauteur d'une théorie philosophique 22

Doctrines sociales de l'école stoïcienne d'Athènes. . . . 28

Les philosophes, les poëtes et les historiens de la Grèce s'unissent pour nier le progrès harmonique et continu de l'humanité 32

Théorie philosophique du cours circulaire des événements et des civilisations. 33

La théorie du progrès repoussée par les mythes populaires de la Hellade 34

§ II. Rome. — Grandeur apparente de la civilisation romaine . 35

La grandeur morale n'était pas au niveau de la puissance matérielle 37

Prétendu cosmopolitisme des philosophes romains du siècle d'Auguste . . . . . *Ib.*

Cicéron exalte l'égoïsme national. Il flétrit le travail et justifie l'esclavage 38

La cause de l'humanité sacrifiée aux exigences de la grandeur de Rome. — Témoignages d'Horace, de Virgile, d'Ovide, de Tacite et de Pline le naturaliste 40

Insuffisance des doctrines de l'école stoïcienne gréco-romaine. — Sénèque, Epictète, Marc-Aurèle 44

Découragement universel 47

Cris de détresse poussés par les philosophes, les orateurs, les historiens et les poëtes : Cicéron, Lucrèce, Horace, Juvénal, Tacite, Sénèque. 48

Causes de ce découragement et de ces angoisses 52

Négation de la loi du progrès à Rome comme en Grèce . . *Ib.*

Pressentiments prophétiques constatés par Tacite 55

§ III. Le christianisme. — Première prédication de l'Evangile. 56

La doctrine évangélique comparée aux théories sociales du monde païen. 57

Vérités sociales proclamées à Rome par les premiers apôtres du christianisme : unité de l'espèce humaine, fraternité universelle, réhabilitation du travail, bienfaits de la science mise à la portée de toutes les classes . . . . . *Ib.*

L'enseignement des premiers missionnaires chrétiens renfermait toutes les vérités sur lesquelles la science moderne appuie la doctrine du progrès 64

Les grandes vérités sociales, restées stériles dans les écoles des philosophes, passent dans la conscience, les mœurs et la vie du peuple 65

Ligne de conduite suivie par les pontifes chrétiens dans la propagation des vérités de l'ordre temporel 66

Raisons qui s'opposaient à l'émancipation immédiate des esclaves. 68

Condamnation immédiate de l'égoïsme national 75

Le christianisme et le progrès au moment de l'invasion des barbares 79

La violence et la force désormais impuissantes contre la justice, le droit et la vérité 80

Avenir de l'Europe romaine . . . . . *Ib.*

§ IV. Le moyen age et les temps modernes 81
Bouleversements causés par l'invasion des barbares . . . 82
Erreurs des chrétiens et des païens sur les vues de la Providence. — Découragement universel 83
Attitude de l'Eglise 84
La loi du progrès se manifeste au milieu des ruines . . . *Ib.*
Fusion du Nord et du Midi sous le patronage du christianisme . *Ib.*
La communauté des nations 85
Premiers indices de la civilisation nouvelle 86
Energie intellectuelle et politique : affranchissement des communes, établissement des corporations, fondation des universités, savants célèbres . . . . . *Ib.*
L'esprit d'innovation se produit dans les régions scientifiques . 87
Conquêtes de l'esprit humain qui préparent la *Renaissance* . 89
La doctrine du progrès proclamée dans le monde littéraire . 91
Rabelais . . . . . *Ib.*
Campanella 92
François Bacon 94
La théorie grecque de la décadence nécessaire des sociétés exhumée et rajeunie par des écrivains célèbres. . . . 100
Machiavel. . . . . *Ib.*
Bodin. 101
Montaigne 102
Lutte entre les deux systèmes 104
La doctrine du progrès l'emporte 105
Descartes. . . . . *Ib.*
Pascal 107
Perrault (*Parallèle des Anciens et des Modernes*). . . . 109
Malebranche 112
Bossuet 113
Leibniz . . . . . *Ib.*
Spinosa 114
La doctrine du progrès à la fin du XVIIe siècle 116

Voltaire nie la loi du progrès dans ses études sur la philosophie de l'histoire 116
Idées politiques et sociales de J.-J. Rousseau. 118
Fontenelle se range sous la bannière du progrès 119
Turgot 122
Condorcet 129
La doctrine du progrès en Angleterre 134
Hume. 135
Gibbon . . . . . *Ib.*
Priestley 136
Price. 139
La doctrine du progrès en Allemagne . . . . . *Ib.*
Lessing 140
Herder 143
Kant. 151
Fin du XVIIIe siècle 157
§ V. Le dix-neuvième siècle 158
La doctrine du progrès au commencement du XIXe siècle. . *Ib.*
Doctrines historiques des philosophes allemands. — Evolutions progressives de l'*absolu*. — Le panthéisme dans l'histoire 159
Système de Schelling 162
Système de Hegel . . . . . .
Le panthéisme historique en France. 166
Rapport entre les doctrines de Hegel et les théories historiques de M. Cousin 171
Exhumation de la métempsycose 172
M. Pierre Leroux . . . . . *Ib.*
M. Pelletan 173
M. Jean Reynaud . . . . . *Ib.*
M. Laurent 175
M. Victor Hugo 176

CHAPITRE III.

LA THÉORIE ET LES FAITS.

Examen préalable de l'hypothèse historique de la barbarie primitive 179
Prétentions réelles des partisans de la doctrine du progrès . 183
Cette doctrine, considérée dans son essence, est confirmée par l'histoire 185
Le progrès dans l'antiquité 186
Le progrès au moyen âge 187
Le progrès est une loi de l'histoire : Dieu le veut . . . 192
Critiques de quelques théories exposées dans les chapitres précédents. Les erreurs commises par les auteurs de ces théories ne suffisent pas pour faire rejeter la doctrine du progrès . 194
Tendances générales de l'humanité 195
Amélioration du sort moral et matériel des masses . . . 196
Extension et raffermissement du droit et de la liberté . . *Ib.*
Marche des peuples vers l'alliance universelle 197
Les progrès du passé et les progrès de l'avenir 198
Energie scientifique, littéraire et industrielle du XIXe siècle . 199
La barbarie est irrévocablement vaincue 200
L'Avenir. A quelle hauteur s'arrêtera l'esprit créateur de l'homme? 205

CHAPITRE IV.

LA THÉORIE DU PROGRÈS ET LE CHRISTIANISME.

Préjugés des rationalistes à l'égard des dogmes du christianisme 206
Il n'existe aucune incompatibilité entre le christianisme et le progrès : témoignage irrécusable de l'histoire 207
Futilité de l'objection déduite de l'immutabilité des dogmes . 209
La question consiste à savoir, non pas si les dogmes sont immuables, mais s'ils sont contraires au progrès 215
Le christianisme n'est pas l'apothéose de la misère et de l'apathie 216
L'industrie et le travail au point de vue des traditions chrétiennes. . . . . *Ib.*
La cause du progrès est elle-même intéressée à ce que le christianisme reprenne son empire sur les masses . . . 218
Le christianisme répond à tous les besoins et suffit à toutes les aspirations légitimes. 223
Le progrès sur le terrain de l'histoire des religions avant et depuis le christianisme . . . . . *Ib.*
Réponse aux chrétiens qui repoussent la doctrine du progrès . 226
Le travail et la richesse dans l'économie morale du christianisme. 228
Conclusion 237

APPENDICE.

a. M. Pelletan jugé par M. Proudhon 243
b. Examen des prétendus progrès réalisés en Asie par le Bouddhisme et la race zende 245
c. La science moderne et la civilisation de l'Egypte ancienne . 249

d. Détails sur l'organisation intérieure de la *République* de Platon 255

e. Remarques sur quelques passages d'auteurs latins cités par les partisans de la théorie du progrès (Térence, Cicéron, les poëtes) 258

f. Attitude de l'Eglise catholique dans la question de l'esclavage. 262

g. Pressentiments prophétiques de Salvien et de Paul Orose . 264

h. Idées politiques de saint Thomas d'Aquin 266

i. Services rendus aux sciences par F. Bacon 267

k. Charles Perrault et Boileau 272

l. Idées économiques de N.-A. Boullanger 275

m. La république parfaite de Hume 277

n. Lessing et Guillaume Postel 279

o. Le progrès dans l'ordre religieux 281

FIN DE LA TABLE.

Tournai, typ. de H. Casterman.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE DEC 1 3 '47

DUE MAR - 4 '48

NOV 14 '61 H

H 5038.60
Quelques considerations sur la th
Widener Library 007012394
3 2044 088 068 333